

SAS [060] – Terreur à San Salvador

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



TERREUR A SAN SALVADOR

GERARD DE VILLIERS **VAUVENARGUES**

GÉRARD DE VILLIERS



60

TERREUR À SAN SALVADOR

ÉDITION GÉRARD DE VILLIERS

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » *et*, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou *ayants* cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2001.

ISBN 978-2-3605-3333-6

CHAPITRE PREMIER

Deux pieds nus dépassaient de la camionnette arrêtée au feu rouge de l'Avenida Las-Amapolas et du boulevard Venezuela, à côté du vieil autobus crachant des volutes de fumée noire. Teresa Santos y jeta un regard indifférent. Une des innombrables victimes de la guerre civile qui ensanglantait le Salvador depuis des mois. Des tueurs de gauche ou de droite surgissaient, rafalaient et disparaissaient, sûrs de l'impunité. La police, débordée, laissait, la plupart du temps, les cadavres sur place, pourrissant sous les mouches, jusqu'à ce que la famille s'en occupe.

Le feu passa au vert, et les pieds disparurent du champ de vision de Teresa Santos, sans qu'elle en éprouve aucune émotion particulière. Serveuse au bar de l'hôtel Camino Real, elle ne se mêlait pas de politique et tentait de ne pas souffrir du climat de violence régnant autour d'elle. D'ailleurs, elle était arrivée. Après une pointe de vitesse, le bus ralentit pour stopper au coin de l'Autopista Sur.

Teresa Santos sauta à terre, avec d'autres voyageurs, et s'éloigna, marchant sur le bas-côté de l'avenue vers son bidonville de la Colonia Las-Mercedes. Son uniforme vert et marron du Camino Real y faisait figure de luxe inouï.

Quelques instants plus tard, un véhicule la dépassa, ralentit et stoppa à côté d'elle. Une grosse Range-Rover aux glaces noires, haute sur pattes. Deux hommes en descendirent et s'approchèrent. Grands, massifs, des visages impassibles derrière des lunettes noires. Instinctivement, Teresa Santos s'arrêta. L'un des deux demanda :

— Señorita Santos ?

— Si, répondit la serveuse, dont le cœur commençait à cogner dans la poitrine.

L'inconnu sourit.

— Venez avec nous, il fait trop chaud pour marcher.

Comme elle ne bougeait pas, ils l'encadrèrent et la poussèrent doucement vers le véhicule arrêté. Sans vraiment la brutaliser. Cependant, Teresa Santos sentit la pointe d'un couteau s'enfoncer légèrement dans sa hanche. Ses jambes se dérobaient sous elle. Les camions et les voitures défilaient à quelques mètres, mais elle ne les voyait déjà plus, son cerveau liquéfié par la terreur. Tous les jours, dans La Prensa, on lisait des récits d'enlèvements semblables. Dans la capitale, San Salvador, ou dans les haciendas. Des hommes armés, silencieux, calmes et impitoyables. On retrouvait les corps criblés de balles, les parties sexuelles artistement enfoncées dans la bouche et une étiquette accrochée à l'oreille indiquant le « motif » du meurtre.

Depuis le début de l'année, il y avait eu trois mille assassinats politiques et pas une seule arrestation.

Éloquent palmarès.

Les deux hommes poussèrent Teresa Santos sur le siège arrière de la Range-Rover. La portière claqua sur le monde extérieur, et le véhicule redémarra. Deux autres inconnus se trouvaient sur la banquette avant. Le visage rond de la serveuse s'était couvert de sueur et son regard affolé ne distinguait plus que la moleskine noire, devant elle. Sans songer à résister : ses ravisseurs l'auraient sûrement tuée sur place. Tassée au fond de la banquette, elle réprimait un tremblement nerveux, cherchant désespérément au fond de son petit cerveau paralysé par la peur ce qui avait pu la désigner à la vindicte de ces inconnus. Certes, au Salvador, il n'en fallait pas beaucoup, mais Teresa Santos se tenait vraiment à l'écart de tout et ne parlait jamais.

La Range-Rover suivit pendant un kilomètre l'Autopista Sur, puis tourna à droite vers le nord, remontant la Carretera Panamericana, large avenue à deux voies bordée de villas et de camps militaires. Enfin, après le stade de base-ball elle tourna encore à droite dans une petite voie tranquille, bordée de magnolias. À partir de là, Teresa Santos se perdit dans les méandres des avenues toutes semblables bordées de luxueuses maisons. La Colonia San-Francisco, l'ensemble le plus résidentiel de San Salvador. Pas un piéton et très peu de voitures. La Range-Rover arriva devant un garage fermé et donna un coup de klaxon. Il s'ouvrit aussitôt, puis se referma derrière le véhicule.

On fit descendre Teresa Santos, sans un mot. Le garage se trouvait en bordure d'un grand jardin tropical. Ses ravisseurs entraînèrent la serveuse vers une petite construction en ciment tout au fond. Une cinquantaine de mètres à parcourir. Au passage, Teresa Santos aperçut sur sa gauche une maison blanche avec des colonnes, une piscine presque aussi grande que celle du Camino Real, et une jeune femme brune allongée, en maillot, sur un matelas.

Puis on la poussa dans une pièce aux murs de ciment nu qui ressemblait à un atelier, éclairée par une grosse ampoule. Un de ses ravisseurs sortit une fine cordelette de sa poche, ramena les poignets de Teresa Santos derrière son dos et lui attacha les deux pouces ensemble avec soin, serrant tellement qu'elle sentit la circulation s'y interrompre. On la poussa vers un tabouret.

— Assieds-toi là et ne bouge pas.

Ils sortirent, la clef tourna dans la serrure et Teresa Santos se retrouva seule avec son angoisse. Qu'allait-il lui arriver ? Elle se mit à prier, de toutes ses forces, tout haut.

Teresa Santos pleurait doucement lorsque la porte s'ouvrit de nouveau. Une heure au moins avait dû s'écouler et ses pouces la faisaient atrocement souffrir. Il lui semblait qu'ils allaient exploser. À travers ses larmes, la serveuse aperçut trois hommes : les deux, qui l'avaient enlevée et un nouveau qui n'avait pas l'air d'une brute ou d'un pistolero (1). Au contraire. Ses cheveux noirs en désordre, ses traits fins et réguliers évoquaient plutôt un acteur de cinéma. Il était élégamment vêtu d'une chemise mexicaine brodée, d'un pantalon noir, de bottes mexicaines et fumait un petit cigare vert. S'approchant d'elle, il lui demanda d'une voix neutre :

— Su nombre(2) ?

Teresa Santos avait si peur qu'elle mit plusieurs secondes avant de répondre. L'autre attendit, sans un geste, sans une menace.

— Santos, Teresa, Mercedes.

— Su habitacion ?

— Calle Rosales 56, Colonia Las-Mercedes.

— Su ocupacion ?

— Soy trabajando al Camino Real(3).

— Bien.

Il hocha la tête, apparemment satisfait des réponses de Teresa Santos. Enhardie par cette attitude conciliante, la serveuse osa demander :

— Señor, pourquoi est-ce que je suis ici ?

L'homme qui l'interrogeait, au lieu de répondre, allongea la main et, d'un geste totalement inattendu, emprisonna le sein gauche de Teresa Santos entre ses doigts. Elle ne portait pas de soutien-gorge, et le contact fut d'abord agréable à la jeune serveuse, lui faisant en partie oublier la douleur de ses pouces. En d'autres circonstances, cet homme plein de charme l'aurait violemment attirée. Soudain, elle sentit ses doigts remonter vers son mamelon et se refermer autour comme une pince. La sensation agréable des premières secondes fit place tout de suite à la douleur. Teresa Santos laissa échapper un cri aigu. Tentant en vain de se dégager. Un des pistoleros était passé derrière son tabouret et la maintenait solidement.

— Puta, dit le beau jeune homme aux cheveux ébouriffés, tu as de mauvaises fréquentations.

Il arborait maintenant un sourire velouté et carnassier.

Teresa, à travers ses larmes gémit :

— Qui, Señor, qui ?

De la même voix douce l'inconnu interrogea :

— Tu es bien de la famille de Mauricio Garcia ?

— Si, reconnu Teresa Santos. C'était mon oncle.

— C'était un subversivo, aussi, non ?

Teresa Santos demeura muette. Son oncle avait été abattu un an

plus tôt dans la rue, par des inconnus. Il était sympathisant du BPR(4) comme des milliers de Salvadoriens.

— Non, protesta faiblement Teresa Santos. Il a été assassiné.

— Puta !

La gifle partit, brutale, violente, comme un coup de poing. La tête de Teresa Santos pivota sous le choc. Le beau jeune homme avait lâché son sein. Il lui cracha en plein visage.

— Il a été exécuté, ton chien d'oncle, c'était un subversivo comme toi !

— Non, non, sanglota la serveuse. Je ne suis pas une subversiva, je le jure devant Dieu.

— Prouve-le, fit son interrogateur d'une voix coupante.

— Mais, comment, Señor, je...

— Il va y avoir une messe pour le repos de l'âme de ton oncle, dit le jeune homme d'une voix plus douce. Quand et où ?

Teresa Santos demeura silencieuse, cherchant à comprendre le pourquoi de cette question inattendue, essayant d'oublier les élancements de ses poudres. Certes, elle était au courant de cette messe. Elle avait même l'intention d'y aller. Mais en quoi cela pouvait-il intéresser ceux qui l'avaient enlevée ? Justement son interrogateur continuait d'un ton cinglant :

— Tu dis que ton oncle n'était pas un subversif, mais sa famille a demandé au « Perro Rojo » (5) de dire la messe ? Verdad ?

Teresa Santos ravala ses larmes, glacée d'horreur. Elle commençait à comprendre. La douleur de ses poudres devenait intolérable, sa vue se brouillait, sa vessie menaçait de la trahir. La voix dure accentua encore sa panique :

— Tu ne veux pas répondre, puta ?

Teresa baissa la tête, terrifiée. Si elle parlait, quelque chose de terrible risquait d'arriver. La voix la poursuivait, bien que le visage qui l'avait séduite lui apparût maintenant brouillé.

— Tu vois que tu es une subversiva ? Tu protèges le « Perro Rojo » !

— Je ne sais pas, pour la messe, pleurnicha la serveuse.

Nouvelle gifle.

— menteuse !

— Je le jure sur le Christ-Roi ! (Elle éclata en sanglots.) Oh ! j'ai mal ! Mes poudres, détachez-moi. Tien piedad (6).

Mentalement, elle demanda pardon à Dieu de son blasphème mais. Il la comprendrait. Il y eut un court silence, puis la voix tomba de nouveau, froide comme un verdict.

— Tu viens de te parjurer, puta, dit le beau jeune homme avec son sourire carnassier. Mais je vais quand même te détacher.

Il se tourna vers un de ses hommes.

— Jesus, tu la détaches.

Jesus, l'un des pistoleros, la poussa contre la table, le dos contre le bois. Teresa Santos se dit qu'ils allaient la violer et en fut presque soulagée. Cela lui était déjà arrivé à quatorze ans, et elle n'en était pas morte. Soudain, elle remarqua la longue machette qui pendait entre les jambes de Jesus à la façon d'un sexe géant, dans un étui de cuir noir à parements d'argent. Comme les hommes de la Guardia civil. Jesus lui prit les poignets et lui coinça les mains contre le rebord de la table, de façon à ce que seuls les pouces entravés dépassent sur la table. Ils étaient violets. Puis, de la main droite, il sortit la longue machette de son étui.

Teresa Santos n'eut même pas le temps d'avoir peur. La lame s'abattit violemment dans son dos, tranchant les pouces entravés et s'enfonçant dans le bois.

D'abord, Teresa Santos ne ressentit qu'une sorte de picotement. D'une bourrade, le pistolero l'éloigna de la table et, instinctivement, elle jeta ses bras en avant pour se protéger. Ses mains tracèrent dans l'espace deux arabesques de sang et, au même instant, la douleur l'envahit, brutale. Une sensation de brûlure atroce, de battement d'artère en folie. Elle regarda ses mains. Deux geysers de sang jaillissaient de ses moignons de pouces. Sur la table, les deux doigts encore entravés ressemblaient à une atroce sculpture surréaliste.

La vue de la serveuse se brouilla, une violente nausée la plia en deux, et elle perdit conscience d'un coup.

* *

*

Teresa Santos ouvrit les yeux et vomit sur elle. On l'avait jetée dans un vieux fauteuil de rotin. Ses mains semblaient avoir été trempées dans de l'acide sulfurique, tant elles la brûlaient. On avait ligaturé ses moignons avec une fine cordelette et de vieux chiffons, ralentissant l'hémorragie, mais elle se sentait atrocement faible, les jambes coupées. Sa tête tournait, et elle réalisa qu'elle avait fait sous elle. Jesus, le pistolero qui l'avait mutilée, la contemplait en souriant. Le beau jeune homme brun, appuyé à la table, fumait un autre cigare vert. Voyant qu'elle avait repris connaissance, il s'approcha et dit :

— Alors, puta, tu as encore envie de me mentir ?

Pour la première fois, elle remarqua qu'il avait un accent chantant comme les Cubains.

Elle secoua la tête négativement. Son regard ne pouvait se détacher de ses pouces restés sur la table dans une petite mare de sang. Le jeune homme se retourna et les prit, d'un air dégoûté, par la cordelette. Il vint les brandir devant Teresa Santos.

— Tu n'es qu'une chienne rouge. Aussi tu vas servir de nourriture aux chiens.

Il revint vers la table, et Teresa Santos remarqua pour la première fois qu'un appareil y était rivé : un gros hachoir à viande. Le jeune homme appuya sur un bouton et l'appareil se mit à ronronner. Aussitôt le jeune homme laissa tomber les pouces dedans et appuya sur le couvercle de bois. Le bruit changea immédiatement.

Teresa Santos poussa un hurlement comme si ses pouces avaient été encore vivants, attachés à ses mains. Son cri continua, coupé de sanglots, tandis que des vermicelles rouges commençaient à sortir du hachoir. Ce qui avait été ses doigts...

Brutalement Jesus lui plaqua la main sur la bouche, pour étouffer ses hurlements, et elle se calma, parcourue encore de sanglots spasmodiques. Le hachoir continuait à débiter son horrible mixture. De nouveau, Teresa Santos fut secouée par une nausée. De nouveau, le bruit du hachoir changea, la machine tournant à vide : les deux pouces étaient transformés en un petit tas de viande hachée. Le second pistolero arrêta l'appareil. Jesus releva la tête de Teresa Santos en la tirant par les cheveux.

— Regarde, puta !

L'autre pistolero prit l'assiette contenant le hachis et la posa par terre. Le jeune homme à l'accent cubain entrouvrit la porte donnant sur le jardin et siffla. Quelques instants plus tard, un énorme doberman noir, au museau pointu, surgit, la langue pendante. Il tourna un peu puis tomba en arrêt devant l'assiette posée à terre. Goulûment, il se mit à avaler la viande hachée crue. Ce qui avait été les pouces de Teresa Santos. Celle-ci hurla de nouveau. Jusqu'à ce que Jesus la frappe à la tête du plat de sa machette.

Le beau jeune homme brun vint devant elle, les mains sur les hanches, après avoir flatté la tête du chien.

— Tu vois, dit-il d'une voix douce, ce chien est meilleur que toi et plus utile surtout. Et il a encore faim.

Effectivement, l'animal semblait quêter un supplément de nourriture. Le jeune homme le fixa tendrement et ajouta, sans élever la voix :

— Si tu ne parles pas, nous allons te découper morceau par morceau et te faire passer dans le hachoir... Ensuite, on te donnera à manger au chien. Il ne restera rien de toi...

Il se tut et tira une bouffée de son cigare vert avec une grimace. Entre la chaleur, les odeurs de sueur, de sang et d'urine, l'atmosphère était irrespirable.

Teresa Santos se sentait basculer dans la folie. Cette annihilation totale lui faisait encore plus peur que la mort. Elle avait vu de nombreux cadavres torturés, les yeux crevés, les gorges tranchées,

mais jamais cela. Malgré elle, son regard se porta sur le doberman en train de nettoyer, à grand coups de langue l'assiette. Il ne restait aucune trace de ses pouces.

Elle se mit à hurler comme une folle, incapable de supporter cette horreur.

* *

*

La chapelle de la Divina-Providencia, attenante à l'hôpital du même nom était presque vide, bien que sa fraîcheur tranchât agréablement sur la chaleur oppressante de l'extérieur. Pourtant, il était plus de six heures du soir. Dès le début mars, San Salvador devenait invivable, une sorte de bain de vapeur permanent, baissant à peine de quelques degrés le soir. La ville s'étalait dans une cuvette entourée de collines couvertes de jungle, dominée au nord par la masse du volcan éteint. Même sur ces hauteurs, on étouffait. L'hôpital de la Divina-Providencia était niché à côté d'un bidonville aux chemins de pierraille, appelé pompeusement Colonia San-Ramon, au bout d'une voie en cul-de-sac se terminant par un parking asphalté, luxe inouï dans ce quartier miséreux.

Deux douzaines de vieux et de malades, venus de l'hôpital voisin, quelques religieuses et les membres de la famille écoutaient distraitement la voix grave et bien posée de celui qui disait cette messe tardive pour le repos de l'âme de Mauricio Garcia, décédé l'année précédente.

L'environnement était idyllique grâce à des bouquets de végétation tropicale entourant les bâtiments de l'hôpital et la coquette petite chapelle en forme de T.

Contrairement aux hideuses églises du centre de la ville, celle-ci avait un intérieur propre, un autel sentant la cire. Cela changeait de la cathédrale qui, elle, évoquait plutôt le Mur de l'Atlantique juste après le débarquement, avec ses vitraux remplacés par de la tôle ondulée.

Sans oublier les milliers de slogans badigeonnés sur les murs et même les statues ! Ici, à la Divina-Providencia, préservée des excès de la guerre civile, pratiquement neuve, le religieux en train de célébrer sa messe avait l'impression d'une vie normale. Il se retourna vers la famille du défunt, installée au premier rang et se prépara à parler. Il était six heures et quart et il devait se trouver à l'archevêché à la demie pour une conférence avec les autorités religieuses, afin de mesurer les plus récents ravages de la guerre civile. Il aimait bien cette petite chapelle dont on laissait les portes ouvertes, comme pour inviter les malades de l'hôpital voisin à entrer.

D'une voix frémissante, bien que l'auditoire soit réduit, il attaqua

son homélie.

« Que ceux qui m'écoutent aujourd'hui pensent à tous nos frères qui souffrent et qui meurent dans notre malheureux pays. Il faut que la justice et la paix reviennent... »

Au premier rang, une femme en deuil – la veuve –, encore appétissante dans ses dentelles noires tranchant sur sa chair blanche, sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle aurait suivi ce religieux n'importe où. On sentait qu'il pensait ce qu'il disait. Machinalement, elle jeta un coup d'œil par la porte entrouverte du côté droit du T. Quelques curieux regardaient du dehors, venus de l'hôpital. Une petite distraction gratuite.

* *

*

La Range-Rover rouge s'engagea dans la Calle del Volcan, une voie non asphaltée courant le long de la Colonia San-Ramon. Le véhicule cahotait dans les ornières, klaxonnant sans arrêt pour écarter les enfants jouant au milieu de la poussière et de la boue. Un peu plus bas, il y avait des résidences presque coquettes, mais, ici, c'était encore un bidonville lépreux accroché au flanc de la colline.

Les gosses regardaient avec admiration le beau véhicule rouge flambant neuf, un jouet de riches avec ses glaces noires et sa climatisation. On distinguait à peine les deux occupants.

La Range-Rover tourna à droite dans un raidillon descendant la montagne, puis à gauche, évitant de justesse un attelage de bœufs qui tenait presque toute la route. Il n'y avait aucune signalisation indiquant l'hôpital de la Divina-Providencia, mais tout le quartier en connaissait le chemin. Le véhicule rouge prit lentement l'une des rares voies asphaltées de la Colonia San-Ramon menant droit à l'hôpital. La vue était superbe : toute la ville, avec quelques buildings modernes émergeant de la masse plate des constructions basses du centre, tachetée des plaques vertes de la végétation tropicale. Vers le haut, on apercevait, à travers les bananiers sauvages, les toits de tôle de l'hôpital. La Range-Rover glissa sans bruit devant la petite chapelle de la Divina-Providencia et s'engagea dans le parking où elle stoppa. Une demi-douzaine de véhicules s'y trouvaient, ceux des quelques familles venues assister à la messe dite pour Mauricio Garcia.

Aucun des deux occupants de la Range-Rover ne descendit.

* *

*

Hobart Cody, l'ambassadeur des États-Unis au Salvador, en

manches de chemise lisait dans Le Point un article consacré à ce pays. Son bureau climatisé se situait au quatrième étage du bloc de ciment qui servait d'ambassade, au coin de la 25^e Avenue Nord et de la 29^e Rue Ouest ; les grilles étaient condamnées par d'énormes cadenas et des gardes armés patrouillaient sans cesse les pelouses entre le bâtiment et les grilles. Un des quatre téléphones posés sur son bureau se mit à sonner. Une ligne directe dont peu de gens avaient le numéro.

— Diga me, annonça-t-il.

— C'est José, annonça une voix d'homme.

— Good evening, José, fit l'ambassadeur. Quoi de neuf ? José était le pseudonyme d'un de ses meilleurs informateurs infiltrés dans les milieux de la « Derecha Recalcitrante (7) ». Un homme qui risquait sa vie à chaque coup de téléphone et qui ne survivait qu'au prix de précautions inouïes. Nul ne l'avait jamais vu pénétrer à l'ambassade, et on le prenait pour un fervent pourfendeur de « yanquis ».

Le « contact » initial avait été pris sur la plage déserte de la Costa del Sol, à une heure de route de San Salvador. Seuls quelques chevaux sauvages y galopaient sur le sable noir. Depuis, José n'avait jamais revu l'ambassadeur. Celui-ci, n'ayant qu'une confiance limitée dans la Central Intelligence Agency, avait décidé d'avoir ses propres sources de renseignements pour les rapports qu'il expédiait au State Department. José était l'une d'elles.

— Vous vous souvenez du coup dont je vous ai parlé, il y a deux semaines ? fit José.

— Quel coup ?

— El Perro Rojo.

— Oui, fit l'Américain soudain tendu, je vois. Alors ?

— Ça va se faire.

— God !

L'ambassadeur sentit le sang se retirer de son visage. Il n'était que depuis huit mois dans ce pays mais connaissait bien l'Amérique latine. Il avait appris que le pire y était toujours possible. Au nom du sacrosaint machisme.

— Qui ?

— El Carnicero.

Autre pseudonyme. Transparent pour le diplomate américain. Ce dernier, bien qu'habitué à l'horreur quotidienne du Salvador, n'en croyait pas ses oreilles. Oubliant toute prudence, il insista :

— Qu'est-ce que vous savez ? Où ? Comment ?

Aussitôt, il sentit la réticence de José. « Orden », la police politique dépendant de la Guardia, savait très bien intercepter les communications.

— C'est imminent, fit ce dernier, mais je ne sais rien de précis. Je vous rappellerai.

Il raccrocha sans laisser à l'ambassadeur le temps de le questionner davantage. Ce dernier contempla quelques secondes le récepteur muet, raccrocha rageusement, puis appuya sur le bouton de son interphone :

— Shirley, dites à Walter de venir me voir immédiatement.

Trois minutes plus tard, un jeune homme blond aux cheveux gominés et aux épaules larges entra respectueusement dans son bureau après avoir frappé. On aurait dit, sans le regard perçant et mouvant des yeux enfoncés, un play-boy de bals du samedi soir. Walter Dallas était le premier conseiller politique de l'ambassade – ancien vice-consul – et surtout chef de la station de la CIA à San Salvador. L'ambassadeur ne le laissa même pas arriver jusqu'à son bureau et l'apostropha d'un air furibond :

— Savez-vous où se trouve Enrico Chacon ?

Le chef de station de la CIA ne se démonta pas.

— Chacon ? Je n'en sais rien, je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis quelque temps. On m'a dit qu'il avait quitté le pays. Qu'il se trouvait au Guatemala ou à Miami. Pourquoi ?

— Vous êtes sûr ? insista le diplomate ignorant la question.

— Je pense, oui, répondit Walter Dallas, mais je peux essayer de vérifier, avec mes informateurs.

— Faites-le et vite, dit l'ambassadeur, et rendez-moi compte.

Walter Dallas le fixa, étonné.

— Vous avez eu une information spécifique ?

L'ambassadeur lui répéta ce que José venait de lui apprendre. Son interlocuteur ne parut pas surpris, ni troublé.

— Vous savez, ce type ramasse tous les ragots qui traînent à l'Université et dans les permanences du BPR... Je n'y crois pas beaucoup, cela ferait trop de vagues...

— Dieu vous entende, soupira le diplomate. Assurez-vous que Chacon a bien quitté ce pays.

Walter Dallas battit en retraite vers la porte. Avant de refermer, il se tourna et dit d'une voix égale :

— Vous n'ignorez pas que la Company a cessé tous rapports avec Chacon depuis pas mal de temps. Sur l'ordre de Langley. Nous avons gardé tous les télex à ce sujet. C'est très clair.

— C'est très clair aussi que c'est vous qui l'avez amené ici, coupa sèchement l'ambassadeur.

— Sur instructions de Mr. Wise, compléta d'une voix calme Walter Dallas. Je vais me renseigner, Sir.

Il sortit et referma la porte doucement. Resté seul, l'ambassadeur des États-Unis tira une bouteille de J & B de sous son bureau ; ouvrit son petit réfrigérateur encastré, mit de la glace dans un verre, ajouta du Perrier, dernier chic aux USA et versa dessus une bonne rasade de scotch. Il en but un peu, puis décrocha un autre téléphone.

— Demandez-moi le State Department à Washington, dit-il à sa secrétaire. En « flash ».

* *

*

La Range-Rover rouge se remit lentement en marche. Arrivée en face de la chapelle de la Divina-Providencia, elle stoppa quelques instants, et un homme en descendit, un sac de golf bleu sur l'épaule. Aussitôt, le véhicule repartit pour se garer dix mètres plus bas, moteur en route. L'homme qui en était sorti s'avança sans se presser sur la pelouse entourant la chapelle, son sac accroché à l'épaule, jusqu'à un grand cocotier où il s'appuya. Il apercevait l'intérieur de la chapelle à travers la porte entrouverte et distinguait nettement la silhouette massive de celui qui disait la messe, haranguant les quelques fidèles.

Il posa son sac à terre et se pencha pour en ouvrir la fermeture Éclair. Il avait des gestes posés et tranquilles.

* *

*

— ... Maintenant, mes frères, je vous exhorte à prier pour que le peuple sorte vainqueur de cette lutte fratricide, pour qu'il n'y ait plus de massacres, plus de sang, plus de morts...

Le religieux avait haussé la voix pour la péroraison de son homélie. Il lui restait quelques minutes avant la bénédiction finale et il se sentait un peu fatigué. Soudain, un reflet lui fit tourner la tête vers la porte. L'espace d'une fraction de seconde, il aperçut la silhouette d'un homme debout à côté du grand cocotier. Tenant quelque chose à la main.

Il eut la prescience confuse de ce qui allait arriver, mais quelque chose le poussa à ne pas s'interrompre, comme si les mots qu'il était en train de prononcer – qu'il avait répété déjà des centaines de fois – étaient soudain devenus très précieux.

« Craac ! »

La détonation, bien que venant de l'extérieur, fit trembler les vitraux et déplaça l'air de la chapelle. Le religieux ouvrit brusquement la bouche, comme s'il suffoquait. Puis, il tituba à la façon d'un homme pris de boisson, laissant sa phrase interrompue. Un râle sourd sortit de sa gorge, en même temps qu'un flot de sang jaillissait de son nez et de sa bouche avec un gargouillis affreux. Ses yeux étaient fixes. Une mare rouge s'élargissait autour de son corps. Une des sœurs, avec un hurlement horrifié, se rua hors de la chapelle, pour aller chercher du secours à l'hôpital.

L'ambulance blanche dévalait le boulevard Los-Heroes à tombeau ouvert, brûlant tous les feux rouges, ce qui ne changeait pas grand-chose aux coutumes locales. Il allait être sept heures du soir, et la circulation intense la ralentissait. Pourtant, elle parvint à l'hôpital Rosales en un temps record. À la Divina-Providencia, on ne disposait pas de matériel de réanimation moderne.

Une équipe de médecins et d'infirmières attendaient devant l'entrée des « Emergencies ». En quelques secondes, le corps inerte, encore vêtu de ses habits sacerdotaux fut transféré sur une haute civière à roulettes. Une infirmière se signa en voyant le visage crayeux du blessé.

La salle d'opération était prête. Rapidement on déshabilla le religieux qui ne présentait plus aucun signe de vie. En voyant la blessure en pleine poitrine, le chirurgien fit la grimace. Il retourna le corps avec précaution : il y avait dans le dos un trou de sortie grand comme une soucoupe, par lequel le sang s'échappait encore. Il secoua la tête et arrêta l'anesthésiste, prêt à administrer son Penthotal.

— C'est une balle explosive. Le cœur a éclaté sous le choc. Il n'y a plus aucune chance de le faire revenir à la vie.

Il remit le corps sur le dos et lui ferma les yeux. Une des infirmières se pencha, baisa le surplis couvert de sang et sortit en courant de la salle. Elle émergea dans la cour où se rassemblaient déjà quelques badauds. Sa voix stridente les fit sursauter :

— Ils ont tué Oscar Romero, sanglotait-elle. Ils ont tué notre Saint !

Monseigneur Oscar Romero, un des hommes les plus en vue de cette minuscule nation dont les deux mamelles étaient le café et la guerre civile permanente, essayait depuis des mois de ramener un peu de justice dans son pays.

Il avait peu à peu conquis les masses, autant en appuyant les partis de gauche qu'en dénonçant leurs excès. Attitude d'une audace inouïe dans ce pays baignant dans la violence depuis des années. Achever les blessés sur leur lit d'hôpital était devenu une tradition salvadorienne comme le churrasco (8). Quelquefois, les tueurs n'attendaient pas et mitraillaient directement leurs victimes dans les ambulances. Ce qui évitait le détour par l'hôpital...

Contrairement à la plupart des personnalités en vue du pays, monseigneur Oscar Romero, archevêque du Salvador, ne s'était pas protégé de pistoleros à sept cents colones (9) par mois. Il savait qu'on voulait le tuer, on l'avait souvent menacé. Mais il se sentait protégé par sa nature même. On tuait bien quelques prêtres dans les campagnes de temps en temps, mais l'église catholique était encore

une force puissante en Amérique latine. C'était sa meilleure protection. Les malheureux campesinos rançonnés par tous étaient ses plus fervents soutiens. On l'appelait l'« Archevêque des pauvres ». Le seul qui osât défier à la fois la puissante oligarchie des fincas (10) et ce que les généraux de la Junte salvadorienne appelaient pudiquement la « Derecha Récalcitrante », autrement dit l'extrême droite, bornée, féroce et richissime.

Le cri de l'infirmière fut repris aussitôt par tous ceux qui étaient là en un lamento aigu, incrédule et désespéré. Un homme sortit de l'hôpital comme un fou et faillit se faire renverser par une voiture dont le conducteur l'interpella :

— Eh, loco (11) Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ils ont tué notre archevêque, bégaya l'homme. Nous sommes maudits. Ils ont tué Oscar Romero !

CHAPITRE II

Les photos défilaient les unes après les autres, demeurant chacune une dizaine de secondes sur l'écran géant occupant tout un pan de mur. Une obscurité presque complète et un froid sibérien régnaient dans le bureau. David Wise occupait une pièce spacieuse, au sol couvert de moquette bleue, au septième étage de la branche nord du gigantesque building en H abritant la Central Intelligence Agency, à Langley. Un magnétoscope Akai était posé à même le sol, relié à un écran géant Akai, David Wise s'y passait le son. Certains films étaient secrets. Résultat de l'espionnage par satellite. De ses fenêtres, on avait l'impression de se trouver dans un parc. La fraîcheur de la pièce contrastait agréablement avec la chaleur moite, quasi tropicale écrasant Washington en ce mois de juin précoce. Malko, venu de Paris d'un coup de Concorde, se sentait parfaitement frais en dépit de la traversée transatlantique. Un peu alourdi par le fois gras, peut-être... Si Air France se démocratisait sur certains parcours avec les vols-vacances, les longs parcours continuaient à offrir leur pesant de confort et de raffinement.

À part David Wise et lui, il n'y avait dans le « sanctuaire » fermé par une serrure électrique que le projectionniste.

Toutes les photos représentaient le même homme. Malko avait d'abord cru qu'il s'agissait de prises de vue d'un film tant il ressemblait à un acteur, avec ses cheveux noirs soigneusement ébouriffés et sa tête de jeune macho plein de charme, aux dents longues. Pas plus de trente-cinq ans. On le voyait au volant d'une Cadillac Seville bleu ciel, dans une rue aux murs barbouillés de slogans, et aussi en gros plans ; tenant une grande fille brune par la main. Il semblait plein de santé, sympathique, et ne devait pas avoir de problème pour mettre la plupart des femmes dans son lit, avec sa silhouette athlétique et son physique de jeune premier. Toutes les photos avaient été prises dans une ville d'Amérique latine, d'après les passants. Enquête d'Environnement (12). Le projecteur cracha encore un gros plan souriant, de profil. Très Clint Eastwood. Puis l'écran redevint blanc et la lumière se ralluma.

David Wise, responsable du Directorate des Opérations, l'ancienne Division des Plans de la CIA – autrement dit les opérations de cape et d'épée – était un peu tassé dans son fauteuil. Malko lui trouvait l'air vieilli, les traits tirés. Il demeurait impeccable – très « Eastren establishment », mais ses tempes avaient blanchi. Peut-être la conséquence des dernières années : la Division des Plans avait été laminée, énucléée, démembrée, accusée de tous les crimes par des

comités sénatoriaux hystériques, sous trois législations consécutives. Ceux qui n'avaient pas été contraints de donner leur démission ou remerciés, faisaient le gros dos et des mots croisés en attendant des jours meilleurs. Depuis l'échec du commando de Tabash – dû à l'absence de professionnels – ils commençaient à relever la tête : le vent tournait enfin.

Le projectionniste s'éclipsa discrètement. On était vendredi et il était cinq heures trente. Dehors, les fonctionnaires de l'agence fédérale se ruaient vers leur voiture et leur week-end. David Wise alluma une cigarette, l'air pensif.

— Un scotch ? Ah non, c'est vrai, vous ne buvez que de la vodka. Je suis désolé, depuis l'embargo soviétique, nous n'avons plus de Stolichnaya. Vous voulez de la suédoise ?

— Non merci, dit Malko, je préfère un verre de Vichy avec de la glace.

Il était intrigué par l'air épuisé de David Wise. Vingt ans presque qu'ils se connaissaient et partageaient tant de secrets. Vieux Bostonien, féru de l'Europe, David Wise avait imposé le prince Malko von Linge comme barbouze hors cadre à la CIA, avec des primes qui faisaient grincer des dents à des générations de comptables. Secrètement, il admirait le Graal de Malko, cette obstination désuète, touchante et irrésistible à vouloir conserver le château de ses ancêtres, à s'y ruiner ou à y laisser sa vie. Il était tellement différent des autres agents de la Centrale, préoccupés de retraites, de week-ends et d'augmentation. Malko n'avait pas les mêmes motivations, ce qui le rendait à la fois plus difficile à manier, mais aussi beaucoup plus sûr : il n'était pas achetable.

Le chef de la Division des Opérations ouvrit le petit réfrigérateur et les servit, prenant un J & B.

— Je n'ai plus de Vichy, dit-il. Vous aurez de la Contrex.

— Volontiers, fit Malko.

Il ignorait encore tout de la raison qui l'avait fait venir à Washington. David Wise lui avait téléphoné directement, sans passer par la station de Vienne, et Malko avait quitté le château de Liezen la veille. Sa mission en Hongrie (13) ne lui avait pas valu la sympathie de tous et, une fois de plus, il avait frôlé la catastrophe. Heureusement Abu Dhabi (14) avait fait remonter sa cote. Depuis, il s'était consacré à la chasse et à faire la cour à sa fiancée de toujours, Alexandra, qui partageait son temps entre Vienne et lui. Il trempa ses lèvres dans l'eau minérale et leva son verre.

— À tous nos amis.

David Wise eut un léger soupir.

— Presque tous mes amis sont des morts.

— Ça n'a pas l'air d'aller ?

— J'ai été opéré, dit l'Américain d'une voix calme. Un cancer de l'intestin. J'ignore encore s'il a eu le temps de métastaser. Il faut attendre quelques mois. Je n'ai repris le travail que depuis deux semaines.

— Je suis désolé, dit Malko. Je l'ignorais.

— Peu de gens le savent, fit David Wise. À part les Russes. J'ai reçu un mot de Souslov. Nous nous étions connus, il y a très longtemps à New-Delhi.

Vladimir Souslov était le chef du Troisième Directorate du KGB, ancien agent sur le terrain. David Wise balaya son cancer d'un geste distingué.

— Que pensez-vous de ces photos ?

— En général, vous ne montrez pas de play-boys, dit Malko en souriant. Ce sont plutôt des bêtes...

David Wise hocha la tête.

— Sympathique, non ? Il s'appelle Enrico Chacon, il a trente-sept ans et a fui Cuba, il y a une douzaine d'années. Un garçon très intelligent et très capable. Très courageux aussi. Avec pourtant quelques travers. À Salvador, on l'a surnommé « le Boucher ».

Chacon ne ressemblait pas aux centaines de Cubains anticastristes récupérés par la CIA depuis des années et utilisés à toutes sortes de basses besognes. Celui-là ressemblait à un gentleman.

— Je suppose qu'il y a un problème avec lui, avança Malko.

David Wise inclina la tête.

— You're right ! Je voudrais vous demander un très grand service. Personnel. Au nom de l'amitié qui nous unit depuis pas mal d'années. Quelque chose qui m'ôtera un grand poids de la poitrine. Vous êtes la seule personne capable de m'aider. Même si cela doit vous coûter beaucoup.

Malko était intrigué.

— Vous savez bien que je ferais n'importe quoi pour vous, dit-il. D'ailleurs, vous ne m'avez jamais réclamé quelque chose qui heurte mon éthique.

David Wise eut un sourire légèrement triste.

— Ce sera peut-être le cas cette fois-ci. Je veux que vous mettiez Enrico Chacon hors d'état de nuire.

Comme pour être sûr que Malko avait bien compris, il ajouta « He has to go... (15) ».

* *

*

Malko demeura silencieux. Troublé. Le meurtre n'était pas dans les habitudes de David Wise, homme profondément religieux et intègre. Il

avait personnellement voté contre le programme Phoenix, au Vietnam, et certaines actions incongrues de la CIA. De plus il savait que Malko n'était pas un tueur à gages. Certes, au cours de ses missions, il avait parfois été amené à tuer, mais c'était toujours avec répugnance.

— Laissez-moi vous expliquer qui est Enrico Chacon, fit David Wise. Vous me donnerez votre réponse après. Il a été un des premiers à s'échapper de Cuba, après la prise de pouvoir par Castro. Sa famille était très riche, de gros propriétaires terriens. Son père vivait déjà à Miami, mais sa mère était restée. Les castristes l'ont assassinée d'une façon particulièrement horrible, après l'avoir violée, sous les yeux d'Enrico. Des campesinos fous de rhum et de frustration.

— Et ensuite ? interrogea Malko.

— Il a travaillé avec nous. Très jeune, nous l'avons envoyé à Panama et à Manaus, pour la formation technique. Il a traîné un peu partout en Amérique latine, aidant les « Rangers » et les services locaux. Jusqu'à il y a quatre ans. Nous avons un problème au Salvador. Des mouvements de gauche extrêmement violents qui faisaient régner la terreur et menaçaient de renverser la Junte. Les forces locales de sécurité étaient débordées. Nous leur avons envoyé de l'aide. Dont Chacon.

— Je vois, dit Malko. C'est lui qui a formé The White Warriors (16) ou l'Escadron de la Mort ?

— À peu près, reconnut David Wise. À l'époque, il a fait du bon travail. Mais il s'est lié avec les plus extrémistes de la droite et a commencé à « travailler » avec eux. Des exécutions de paysans gauchistes, de personnalités liées à Cuba, etc. Bien entendu, nous avons pris nos distances. Nous lui avons demandé de revenir à Miami. Il a refusé, arguant qu'il luttait contre le communisme au Salvador.

Peu à peu, il est devenu le tueur Numéro Un de l'extrême droite. Les bruits les plus fâcheux ont couru à son sujet. Des histoires de tortures abominables. Notre station sur place nous a fait savoir que Chacon avait l'habitude d'anesthésier ses prisonniers, de leur ouvrir le ventre et ensuite de jouer avec leurs plaies ouvertes... Entre autres horreurs. Une fois, il a découpé à la machette un chef rebelle du LP 28 (17) et l'a passé entièrement dans un hachoir à viande, devant d'autres prisonniers pour les impressionner.

Un ange passe, avec un tablier de boucher.

Malko n'en revenait pas. Décidément, il ne fallait pas se fier aux apparences.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé dans sa tête, soupira David Wise, c'est devenu un tueur psychopathe, un monstre. Nous avons demandé à la Junte de l'expulser, mais ils ont toujours éludé. Ils sont trop liés avec l'extrême droite. Il est intouchable là-bas. Nous aurions peut-être laissé tomber sans un événement nouveau... Le 28 mars dernier, à

6 h 24, l'archevêque Oscar Romero, la plus haute autorité religieuse du Salvador, a été assassiné dans la chapelle de la Divina-Providencia, tandis qu'il disait la messe.

— C'était Chacon ?

— Il s'en est vanté. Nous pensons qu'il a agi pour le compte de Salvadoriens. L'armée était persuadée que Romero était le coordinateur des partis de gauche. C'est le meurtre le plus choquant de ma carrière. Oscar Romero était un homme universellement respecté. Un catalyseur qui était seul capable de canaliser la violence des partis de gauche. Il avait la confiance du peuple, et sa mort a déclenché une vague d'indignation sans précédent. Le nom même de Chacon n'a pas été prononcé, mais nous savons.

— Beaucoup de gens ont accusé la Company d'être à l'origine de cette horrible action. À cause de Chacon. Et de ses liens avec nous.

— De plus, nous luttons pour une libéralisation du régime. Tant qu'un homme comme Chacon sera là, c'est impossible. Il est le bras vengeur de l'extrême droite et supprime systématiquement tous ceux qui souhaitent une réconciliation nationale. J'ai reçu récemment des appels pressants des plus hautes autorités religieuses d'Amérique latine me suppliant d'éliminer Enrico Chacon. Celui-ci a menacé de tuer tous les jésuites du Salvador. Il le fera.

C'était la bête du Gévaudan...

— Pourquoi faire appel à moi ? demanda Malko. Je suis sûr que des gens comme Chris Jones et Milton Brabeck s'acquitteraient très bien de cette... tâche.

— Non, fit fermement David Wise. Enrico Chacon n'est pas une cible facile. Il est dangereux, protégé et fou. Il faut une enquête, une traque. Il risque de liquider des gens comme ceux que vous venez de citer. En plus, ajouta-t-il avec tristesse, il dispose encore de sympathies au sein de la Company. N'oubliez pas qu'il a rendu beaucoup de services. On n'aimerait pas que nos gens soient mêlés directement à cette opération.

C'était une mission excitante. Tordue comme la guerre secrète. Enrico Chacon s'était mis à trop bien tuer... avait dépassé ses maîtres. Cela faisait penser au colonel Kurtz, dans Apocalypse Now. Le « Green Beret » qui pacifiait trop bien. Son visage correspondait si peu à ses actions... C'était un fauve de grande classe, super dangereux.

— Il travaille tout seul ?

— Non, dit Wise. Il y a d'autres Cubains avec lui, et de nombreux Salvadoriens, regroupés dans deux organisations de tueurs, la Mano Blanca et l'Escadron de la Muerte... Beaucoup sont d'anciens militaires ou des hommes de la Guardia nacional qui font des heures supplémentaires. Au début, c'est vrai, nous avons encouragé ces gens. Ils luttait contre les mêmes adversaires que nous. Maintenant, nous

avons créé un monstre... Incontrôlable.

— Que dit la station locale ?

— Ils sont impuissants, avoua le patron de la Division des Opérations. Nous avons déjà du mal à empêcher les généraux salvadoriens de commettre trop d'horreurs. Ils prétendent que Chacon est parti du pays, quelque part au Costa Rica ou au Guatemala. Il y va de temps en temps, mais sa base est San Salvador.

Malko réfléchissait à tous les « si ». C'était la première fois qu'on lui proposait d'emblée une exécution. Même si le portrait de Chacon était exact, c'était une idée à laquelle il avait du mal à s'habituer. À un autre que David Wise, il aurait dit « non » tout de suite. Mais il connaissait la rigueur morale du directeur des Opérations. Si on lui avait proposé d'aller tuer Khomeiny, il aurait aussi dit « oui ».

— La gauche ne doit pas porter Chacon dans son cœur, remarqua-t-il. Comment se fait-il qu'ils ne l'aient pas mis hors d'état de nuire ?

— Bonne question, reconnut David Wise. Ils ont essayé à plusieurs reprises. Mais ils manquent de professionnels et surtout d'informations. Au Salvador, la gauche et la droite ne dialoguent qu'à coups de grenades. Deux mondes fermés, à part. Qui s'infiltrent très difficilement. Même les ennemis de Chacon au sein de la droite ne parleront pas à la gauche. Vous faites partie de la droite, à cause de la Company, donc vous avez une chance de recueillir quelque chose. Et puis, il y a la peur qu'il inspire : les tortures abominables dont il se vante.

— La mort d'un seul homme ne changera pas le sort du Salvador, remarqua Malko. Il y aura d'autres Chacon.

— La mort de l'archevêque Oscar Romero a changé beaucoup de choses, remarqua David Wise. Celle de Chacon peut le faire aussi. Ceux qui l'entourent sont des comparses. Ils n'ont ni sa cruauté, ni son intelligence, ni ses contacts personnels au sein de la « Derecha Recalcitrante ».

Malko demeura silencieux. Il ne voyait plus de questions à poser. David Wise avait répondu à toutes ses objections, sans rien éluder. Cela se tenait.

— Et l'argent ? dit Malko. C'est important pour lui ?

— Non, reconnut David Wise. Il en a. Son père, mort il y a quatre ans, lui en a laissé beaucoup. Il n'a pas de besoins, à part les femmes et la violence. Ce qui le rend peu vulnérable.

Au fond, c'était une version dépravée de lui-même, Malko. David Wise l'observait. Sentant son débat intérieur.

— Repassez-moi les photos, demanda Malko.

David Wise alla au projecteur et le remit en route. Malko s'imprégnait du beau visage de son adversaire. Il avait un sourire éblouissant, plein de charme.

— Marié ?

— Non, fit David Wise. Beaucoup d'aventures.

Le téléphone sonna. David Wise interrompit la projection et s'excusa : « Je dois m'absenter quelques minutes. Un problème en Afrique. » Il sortit, laissant Malko seul. Celui-ci se leva admirant les frondaisons du parc de Langley à travers la vitre blindée. Pourquoi pas la chasse à l'homme ? Alexandra était partie, au Kenya, chasser avec des amis parmi lesquels il y avait sûrement son amant du moment. Malko n'avait pas envie d'accepter l'invitation du prince Hohenloe à Marbella. Pour se retrouver au milieu des Arabes et des putes et, en plus, mal manger... Il était tenté de téléphoner à Alexandra, ce qui serait ridicule, car elle mentait à merveille et lui avait dit un jour que la « curiosité était un vilain défaut ». Du Salvador, on ne devait pas pouvoir téléphoner au Kenya.

La porte se rouvrit. Il dit d'une voix égale :

— Mon cher David, j'ai faim. Nous pourrions peut-être discuter de cette affaire à une table agréable. Je me souviens...

Le Directeur des Opérations demeura impassible.

— Attendez, dit-il, j'ai le dossier ici. Préparé par la station de San Salvador.

— Vous avez une piste qui mène à ce Chacon ?

— Pas vraiment. Mais notre COS(18) a déniché une des nombreuses maîtresses de Chacon qui accepterait de parler et peut-être de nous mener à lui.

Il ouvrit le dossier.

— Voilà. Elena Gravidia. Waitress au bar de l'hôtel Camino Real. Le meilleur. Là où vous descendrez. Il y a aussi un jésuite, le révérend-père Cesar Juarez, que vous pouvez contacter de ma part.

— Allons dîner, proposa Malko.

Le décalage horaire le creusait.

* *

*

Le Mouton Laffite était parfait et le « rack of lamb » cuit à point et juteux à souhait. David Wise avait ses habitudes au Lion d'Or et ils avaient une table dans un coin tranquille. Un peu sombre bien sûr, comme tous les restaurants américains niché en haut de Connecticut Avenue.

David Wise se pencha légèrement vers Malko.

— Tout ce qui concerne cette affaire doit être adressé à mon bureau, avec la mention « eyes only ». Aucune autre Division de la Company ne doit être au courant. J'ai donné des instructions à notre COS, Walter Dallas. Vous êtes censé aller au Salvador pour rencontrer

Chacon et le convaincre de quitter le pays. L'ambassadeur est au courant de la partie « officielle » de votre mission. Vous n'êtes pas obligé de tenir Dallas au courant de tous les développements. Vous ne dépendez que de moi...

Malko termina son express. Un problème venait de lui sauter aux yeux.

— D'après mes objectifs, je risque d'être amené à user de certains matériels, remarqua-t-il.

Depuis longtemps, il ne voyageait plus avec son pistolet extra-plat. Trop de contrôles dans les aéroports.

— J'ai pensé à cela, dit David Wise. J'attendais votre réponse. Une valise diplomatique partira lundi pour le Salvador, escortée par un homme de chez moi. Il vous remettra sur place ce dont vous avez besoin. J'ai fait demander à Walter Dallas de vous obtenir un permis d'arme local. Pour que vous n'ayez pas de problèmes. C'est courant, là-bas, tout le monde est armé. Quant à vous, il y a un vol TACA qui part de Miami demain à 16 h 15. Avec un seul stop à Belize. Évidemment, vous n'y trouverez pas le raffinement auquel vous êtes habitué sur Air France.

— C'est toujours aussi bien ? Moi je ne voyage plus.

— Toujours, dit Malko, en Europe je prends Air France chaque fois que je peux. Ils ont le meilleur service et la meilleure cuisine. Quant aux longs courriers je ne connais rien de plus relaxant qu'une first dans un 747 d'Air France.

— Ne rêvez pas, fit David Wise, vous allez au Salvador.

— Pas de couverture ?

Le directeur des Opérations haussa les épaules.

— À quoi bon ? Depuis longtemps il n'y a plus ni touristes ni businessmen au Salvador. Vos contacts vous grilleront tout de suite. C'est une course contre la montre : tuez Chacon avant qu'il ne vous tue.

CHAPITRE III

Les collines couvertes de jungle qui moutonnaient autour du petit aéroport blanc d'El Salvador ressemblaient à de grosses bêtes vertes prêtes à avaler le ruban goudronné de l'unique route qui s'enfonçait vers l'ouest. Les rares passagers du vol de la TACA s'étaient rapidement dispersés, accueillis par des amis, et il ne restait devant l'aéroport que Malko et l'employé d'Avis.

— Señor, expliqua ce dernier, c'est la Carretera del Litoral, qui passe par Puerto-la-Libertad. Soixante-huit kilomètres jusqu'à San Salvador. C'est plus court, en prenant l'Autopista qui n'est pas finie,

par la montagne. Vous verrez les guichets, dans deux kilomètres d'ici.

Le Salvadorien jetait autour de lui des regards affolés, et ne cachait pas sa hâte de se débarrasser de son client. Une chaleur lourde et orageuse écrasait le petit aéroport désert, à part quelques soldats lourdement armés, à l'air farouche. Pas un taxi, pas un porteur.

— Vous paraissez inquiet, remarqua Malko. Qu'est-ce qu'il se passe ?

L'employé eut un pâle sourire.

— C'est la grève générale, Señor. Verdad, si les subversivos voient que je travaille, ils me tuent.

— Mais il n'y a personne...

— Quien sabe ?

Cette aérogare vide, sous le ciel bas et orageux, finissait par être angoissante. L'air brûlant et chargé d'humidité paraissait engorger les poumons. L'employé d'Avis s'agitait nerveusement autour d'une vieille Toyota blanche qui avait connu des jours meilleurs. Malko était déjà trempé de sueur.

— Quelle est la meilleure route ? demanda-t-il.

— La Carretera del Litoral, dit le Salvadorien. Mais ce matin, les subversivos avaient posé des mines, avant Puerto-la-Libertad...

— Je vais prendre l'autre, alors, proposa Malko.

L'employé fit la grimace.

— Il est presque six heures, Señor, la nuit va tomber... C'est peut-être un peu dangereux. Ils tirent sur les voitures, quelquefois. Vous êtes armé ?

— Non.

— Ah !

Cela semblait un vice rédhibitoire dans ce pays accueillant.

L'employé d'Avis tendit à Malko les clefs de la Toyota et s'enfuit littéralement. Au moment où Malko allait monter dans la voiture, quelqu'un émergea de l'aérogare à quelques mètres de lui. Une grande jeune femme brune en tailleur beige, les cheveux collés par la sueur, les traits creusés de fatigue, un sac Hermès en bandoulière, traînant deux malles cabines Vuitton visiblement plus lourdes qu'elle. Malko l'avait déjà aperçue dans l'avion. Elle avait dû être retenue à la douane.

Elle laissa tomber ses valises et jeta un coup d'œil désespéré sur le trottoir vide. Le seul être vivant était Malko. Ce dernier, n'écoutant que sa galanterie naturelle, s'approcha de cette passagère en difficulté.

— Puis-je vous être utile ?

Elle esquissa un sourire reconnaissant, montrant de superbes dents blanches écartées devant. Son nez était retroussé, ce qui donnait une allure impertinente à son visage sensuel aux lèvres épaisses.

— Je ne sais pas, dit-elle. On devait venir me chercher, mais je ne

vois personne.

— Où allez-vous ?

— À San Salvador.

Il était déjà en train d'empoigner la plus grosse valise. Un gentleman ne laisse pas une ravissante jeune femme en détresse.

— Installez-vous, dit-il. J'y vais aussi.

Elle lui jeta un regard timide.

— Cela ne vous dérange pas, verdad ?

Elle parlait anglais avec un fort accent espagnol chantant. Malko acheva le chargement, lui ouvrit la portière et monta à son tour dans la Toyota. L'inconnue était en train d'essuyer son front avec un mouchoir de dentelle. Elle tendit la main à Malko.

— Je m'appelle Pilar de Molina.

— Malko Linge, dit Malko, en lui baisant la main. Vous vivez à San Salvador ?

— Non, dit-elle, comme il s'engageait sur la route déserte. Je vis à Miami, mais ma famille a une maison ici. Je reviens, parce que ma meilleure amie va accoucher. C'est la première fois que vous venez au Salvador ?

— Oui, dit Malko, ne précisant pas que ce serait aussi la dernière. Je suis venu acheter des terres à café. Pour le compte d'une affaire américaine. Je suis autrichien.

Pilar de Molina allongea ses longues jambes un peu épaisses et soupira :

— Vous pouvez acheter la finca de mon oncle ! Il veut partir. Il en a assez. Tous ses amis ont été assassinés. Les gens sont fous dans notre malheureux pays. Ils ne pensent qu'à s'entre-tuer. J'y reste le moins longtemps possible.

Les guichets déserts signalant l'entrée d'une autoroute apparurent sur la droite.

— On prend le raccourci ? proposa Malko.

Pilar de Molina fit la grimace.

— Non, il vaut mieux prendre le littoral, c'est plus sûr.

Encourageant. Le silence retomba. Malko se concentrait sur la route, guettant les bosses suspectes. Le ruban d'asphalte s'étendait devant lui, rectiligne, se frayant un chemin au milieu d'une jungle incroyablement verte.

Désert. Pas une voiture. Pas un attelage. Pas un être vivant. De temps à autre, un campesino, la machette sur l'épaule.

Vingt minutes plus tard, il y eut enfin un signe de vie : des silhouettes olivâtres, en armes, surgirent des fossés et firent signe à Malko de stopper. Un barrage militaire. Un peu plus loin, se trouvait une Jeep armée d'une mitrailleuse de « 50 », prenant la route sous son feu. Les soldats étaient petits, engoncés dans leurs gilets pare-balles

avec des G.3 plus grands qu'eux. Des faces indiennes plates, de petits yeux noirs affolés, le casque jusqu'aux oreilles, pas souriants du tout...

Le coffre ouvert, les papiers. Coup d'œil méfiant et intéressé à Pilar de Molina. La question, plusieurs fois : « Pas d'armes ? » Cela semblait les stupéfier.

Malko surveillait les doigts sur les détentes. Dangereux... Pilar de Molina avait pâli, les mains nouées sur ses genoux. Quand ils démarrèrent, elle poussa un soupir soulagé.

— Ils me font peur ! Ils sont affolés et ils peuvent tuer qui ils veulent. On ne leur dit rien. S'ils avaient bu, ils auraient pu avoir envie de me violer, vous n'auriez rien pu faire. Ils vous auraient abattu. Ce sont des animaux.

Quatre kilomètres plus loin, nouveau barrage. Même cirque.

À l'embranchement de Puerto-la-Libertad, où la route bifurquait, s'enfonçant dans la montagne, ils étaient encore plus nombreux et plus nerveux.

— La nuit tombe, remarqua Pilar d'une voix un peu altérée.

Malko conduisait aussi vite que possible, mais le ruban rectiligne avait fait place à des virages incessants en montagnes russes. Enfin, avant d'arriver à San Salvador, un quatrième barrage. Des petits Indiens à l'air sournois posant l'éternelle question : « Pas d'armes ? » Surprise sidérale. Pilar de Molina s'épongeait le visage sans arrêt. Les phares éclairaient un patchwork de jungle, de cabanes misérables, avec de temps en temps le néon d'un poste d'essence.

Quelques buildings de béton, des maisons lépreuses et toujours le désert. Ils tournèrent enfin dans une grande avenue. Malko aperçut un panneau : « 49 Avenida Sur ». Ils longèrent un grand stade.

— Vous pouvez me déposer ? demanda Pilar. Je ne trouverai pas de taxi. Où allez-vous ?

— Au Camino Real.

— Bien. Ce n'est pas très loin. Tournez à gauche ici. C'est l'Avenida Delano-Roosevelt, elle coupe la ville en deux.

La large avenue montait vers l'ouest. Ils tournèrent autour d'une grande place ombragée et elle devint le Paseo General-Escalon. C'était nettement moins misérable. Des cinémas, des centres commerciaux, des restaurants et des villas élégantes.

— Prenez la 89^e Nord, dit Pilar, j'habite près du Sheraton.

Ils tournèrent à droite dans une avenue calme bordée de somptueuses maisons. Cent mètres plus loin, Pilar demanda à Malko de s'arrêter devant une grille de fer forgé. Elle sortit de la voiture et sonna. Deux soubrettes apparurent très vite et vinrent chercher les bagages.

— Je ne sais pas comment vous remercier, dit Pilar de Molina.

— C'est très facile, dit Malko, en dînant avec moi.

— Téléphonnez-moi, répondit la jeune femme un peu évasivement. 76 95 46. Excusez-moi si je ne vous offre pas un verre, mais je suis morte de fatigue. Vous reprenez le Paseo en redescendant jusqu'à la 49^e Nord. La continuation de celle par laquelle nous sommes arrivés. Ensuite, elle devient le boulevard de Los-Heroes. Le Camino Real se trouve en face d'un grand building blanc. Si vous cherchez vraiment à acheter une finca, appelez-moi.

Malko nota le téléphone, baisa la main et fit demi-tour. En redescendant le Paseo General-Escalon, il se fit une idée plus précise de la ville. Le centre s'étalait devant lui, de part et d'autre de la grande avenue médiane, avec des taches sombres qui devaient être des plaques de jungle. La masse du volcan éteint Salvador, à sa droite, au nord, dominait l'ensemble.

Malko aperçut une voiture de police arrêtée, un feu bleu tournant sur le toit. Un policier, carabine à la main, fouillait deux hommes, les bras en l'air. À part eux, les trois kilomètres du Paseo étaient totalement déserts. Même à Managua, il n'avait jamais ressenti cette oppression, cette impression de ville morte. Ses phares éclairaient des milliers de slogans politiques et d'initiales mystérieuses barbouillés sur toutes les surfaces utilisables. Enfin, les huit étages du Camino Real apparurent sur sa droite, juste en face d'un énorme bâtiment blanc.

L'employé de la réception lui fit remplir sa fiche et annonça :

— Cuarto 508.

Une voix gouailleuse fit, derrière Malko, en anglais :

— Ils nous mettent tous au cinquième. C'est le seul étage ouvert...

Malko se retourna. Un grand gaillard le dévisageait en souriant : blond, chevelu, des yeux bleus très enfoncés, un visage mou. Le jean et la chemise délavés et pas nets. Il lui tendit une main aux ongles sales.

— Peter Reynolds. Cameraman free lance. Vous arrivez d'où ?

— Miami.

— Vous travaillez pour qui ? Je ne vous ai jamais vu ici.

— Je ne suis pas journaliste, dit Malko. Acheteur de café.

— C'est ce foutu pays que vous devriez acheter, fit Reynolds en ricanant. Ça ne doit pas valoir cher. Les seuls types qui font fortune ici, ce sont les fabricants de cercueils... Vous venez de traverser la ville ?

— Oui.

— Vous êtes gonflé ! Ce soir, ces cons de la Guardia tirent sur tout ce qui bouge à cause de la grève. Si jamais vous avez besoin d'un tuyau, je suis au bar. Avec un gars du Point et des copains subversivos. Si ça vous amuse...

— Je croyais qu'ils étaient traqués..., remarqua Malko.

Peter Reynolds avait une étrange voix de castrat avec des sonorités

aiguës, insolites. Il eut un grincement ironique :

— Vous savez, on est en Amérique latine, pas au Vietnam... Ils me connaissent, ils m'ont à la bonne. Ce sont les plus sympas, ici. Les Américains sont des cons, collés à ces salauds de la Junte. Vous verrez. Allez, à tout à l'heure, peut-être. Mais ne ressortez pas ce soir. Vous aurez l'air con avec une balle dans la tête.

Encourageant.

* *

*

Le bar était collé à l'extrémité gauche d'une salle toute en longueur, bordée d'un côté par une rangée de boutiques fermées et, de l'autre, par le jardin. Tout au bout, un orchestre s'efforçait vainement de mettre un peu d'atmosphère dans cette ambiance crépusculaire. Seules quelques tables étaient occupées, près du bar.

Malko aperçut Peter Reynolds au milieu d'un petit groupe d'où émergeait une fille dont le visage le frappa. Des cheveux courts, aile de corbeau, séparés par une raie au milieu, des yeux à l'éclat presque inquiétant, un visage triangulaire, avec une énorme bouche rouge à la Bianca Jaeger.

Il s'assit à une table voisine. On parlait de lui à celle du cameraman. Soudain, la fille se leva et vint dans sa direction. Il vit alors qu'elle était minuscule, en dépit d'impressionnants talons.

Elle s'arrêta en face de lui, plongea deux doigts dans son sac, lui glissa un papier dans la main, puis retourna s'asseoir. Malko vit un dessin représentant un cercueil recouvert de la bannière étoilée et un slogan : « Le Salvador sera le tombeau de l'impérialisme yanqui. »

Peter Reynolds se leva à son tour et vint vers lui, hilare.

— Planquez ça ! fit-il. Rosa est folle. Si on vous trouve avec ce truc, on vous prendra pour un subversivo. Pas bon pour vos affaires...

Il retourna à sa table.

La dénommée Rosa dévisageait Malko avec un sourire gourmand et un regard de fauve. Celui-ci enfouit le tract dans sa poche, puis alla au bar. Il n'était pas descendu au Salvador pour jouer à la révolution.

— Est-ce qu'il y a une fille qui s'appelle Elena Gravidia, ici ? demanda-t-il au barman.

Le barman tendit la main vers l'orchestre.

— Elle est là-bas, Señor, celle qui danse.

Malko se retourna. Une serveuse en uniforme vert dansait toute seule, face à l'orchestre, agitant des maracas, déhanchant au son d'une salsa mélancolique ses formes généreuses. Malko traversa la salle, attendit la fin de la salsa pour l'aborder.

— Elena ?

— Si, Señor.

Elle posa sur lui de grands yeux noirs étonnés. Son visage un peu empâté avait une sorte de douceur sensuelle et animale. De gros seins blancs émergeaient de sa tenue verte. La vertu ne devait pas être son vice. L'orchestre s'était remis à jouer et elle bougeait sur place avec une sensualité décontractée, dévisageant Malko d'un air provocant.

— Je voudrais vous parler, dit-il.

— Qui êtes-vous, Señor ?

— Nous avons un ami commun, dit Malko. Le Señor Dallas.

Ses paroles avaient été noyées dans la musique. Pourtant, le sourire de la serveuse se figea, et elle cessa d'onduler sur place.

— Je ne peux pas vous parler ici, Señor, fit-elle, c'est dangereux.

— Quand, alors ?

— Demain. Je ne travaille pas. Au coin du Parque Central et de la Nonienta Calle Poniente. Il y a un dancing avec des volets verts, le Tropical. Venez vers six heures. Nous pourrons parler.

Elle s'éloigna aussitôt vers le bar. Quand Malko repassa devant la table de Reynolds, ce dernier lui lança en anglais :

— Vous avez déjà repéré les bons coups...

Elena Gravidia avait une bonne réputation... Malko mourait de faim. La salle à manger aurait découragé un déporté. Il sortit et reçut la gifle de l'air humide et chaud. Pas de taxis, personne dans la rue. Il demanda un restaurant au portier. « Si, il y avait un petit restaurant mexicain derrière le parking, le Cazuelas. Ils le recevraient peut-être. »

Malko y alla. Le Cazuelas. Fermé à clef. Après avoir tambouriné cinq bonnes minutes, on finit par lui ouvrir. La salle était vide. Il parvint quand même à se faire servir un churrasco et un ceviche (19). Cette ville morte était oppressante. Il avait hâte d'être au lendemain pour retrouver Elena Gravidia.

CHAPITRE IV

Malko fut réveillé en sursaut par une violente explosion qui fit trembler les vitres de sa chambre. Sa Seiko-Quartz indiquait 2 h 20 du matin. Il se leva et s'approcha de la fenêtre. Une colonne de flammes rouges montait du centre commercial, un peu plus haut de l'autre côté du boulevard de Los-Heroes. Il se recoucha, mais eut du mal à se rendormir. Au Salvador, la violence n'était pas une abstraction.

Du coup, il reprit contact avec le monde vers onze heures, se jeta sous une douche, s'arrosa de Jacques Bogart et descendit.

— Qu'est-ce qui a sauté cette nuit ? demanda-t-il à la réception.

— Le restaurant Ponderosa, répondit aimablement l'employé. Il a entièrement brûlé. Heureusement, il n'y a que deux morts. Les subversivos n'aiment pas que les riches mangent bien...

De ce point de vue, le restaurant du Camino Real ne semblait pas risquer la destruction. Il faisait une chaleur de bête et il n'avait rien à faire jusqu'à la fin de la journée, où il devait voir Elena, la serveuse. C'était dimanche, et l'ambassade US était fermée. Il décida de prendre sa voiture et d'aller un peu explorer la ville. Le boulevard de Los-Heroes était à peine plus animé que la veille au soir. En passant devant le centre commercial, il vit qu'il ne restait du restaurant qu'une carcasse tordue. Des gosses assaillaient les voitures à chaque feu rouge essayant de vendre des journaux ou d'essuyer le pare-brise. Nu-pieds, dépenaillés, l'œil malin.

Malko mit le cap sur le centre. La topographie de San Salvador était très simple. Tout s'ordonnait autour de l'avenue centrale est-ouest. Au sud, les voies nord-sud s'appelaient sud au nord, nord. Les rues parallèles à l'Avenida Delano-Roosevelt étaient Poniente à l'ouest du boulevard de Los-Heroes, Oriente, à l'est. Les collines entourant le centre étaient, elles, piquetées de bidonvilles baptisés « colonias » ce qui ne changeait rien à leur misère. Plus on descendait vers le centre, plus la densité des inscriptions politiques augmentait, ainsi que la chaleur.

* *

*

Malko regarda les volets de bois verts à la peinture écaillée à travers lesquels filtrait le vacarme de la musique. Le Tropical occupait toute une très vieille maison de bois, dans la partie la plus chaude de San Salvador. Des plaques lépreuses d'humidité tachaient les murs

sales et, en face, des hôtels de passe offraient aux volontaires courageux leur pesant de cafards.

Malko écarta quelques badauds et tendit au portier un billet de cinq colones. Le Salvadorien lui tamponna la paume gauche et écarta le battant de bois. L'odeur aurait fait reculer un putois.

Mélange de sueur, de patchouli, de crasse et d'odeur sui generis. Un orchestre vénézuélien entassé sur une petite estrade faisait un bruit assourdissant et la chaleur aurait fait se trouver mal un lézard. Malko, en jean blanc et chemise à manches courtes était le seul gringo et fut très vite le point de mire de l'assistance. Il parcourut le dancing du regard sans apercevoir Elena.

Les œillades curieuses des femmes ne faisaient qu'augmenter l'hostilité non déguisée des mâles. À plusieurs reprises, des Salvadoriens bousculèrent Malko, comme s'ils cherchaient délibérément la bagarre. Les couples dansaient serrés les uns contre les autres dans une odeur de sueur aigre. Malko gagna le petit bar crasseux et commanda une Margarita (20), essayant de se fondre dans la foule. Quelques filles hideuses commençaient à l'encercler. Des jeunes se repassaient des « joints » dans tous les coins, ce qui alourdissait encore l'atmosphère. Un couple s'éclipsait de temps en temps, pour aller faire l'amour, l'homme portant fièrement son érection en avant, comme une femme enceinte de son enfant.

Malko repéra très vite une grande mulâtresse à la peau très sombre, aux formes opulentes moulées dans un jean violet et un T-shirt noir. Elle s'arrangeait pour onduler langoureusement au rythme de la salsa, à quelques mètres de lui, empêchant son cavalier de l'entraîner au milieu de la piste. Chaque fois que son regard s'accrochait à celui de Malko, elle lui adressait un sourire provocant et animal, derrière le dos de son cavalier, une sorte de docker aux cheveux huileux et au mufle plat.

La musique s'arrêta et les couples se disloquèrent. Toujours pas d'Elena.

La mulâtresse se fondit dans la foule, entraînée par son cavalier mais réapparut seule, quelques instants plus tard, pour venir s'accouder à côté de Malko.

— You don't dance ?

Elle lui adressait un sourire à se faire excommunier. Curieux qu'elle parle anglais. À tout hasard, Malko annonça :

— J'attends une amie, Elena, qui travaille au Camino Real.

Le sourire de la mulâtresse s'élargit encore.

— Ah, fit-elle, la serveuse ! Je ne l'ai pas vue ce soir. Je la connais. Elle habite à La-Fosa comme moi.

Elle n'eut pas le temps de continuer ses explications. La musique reprenait. Son docker surgit et l'entraîna avec un regard furibond pour

Malko. La mulâtresse lui jeta une ultime œillade et une ondulation sans équivoque avant de s'incruster contre son cavalier. Malko s'était fait une amie.

Il recommanda une autre Margarita, rongéant son frein. Où trouver Elena Gravidia ? Il ne pouvait pas passer la nuit dans ce boui-boui. Il commençait déjà à se gratter.

* *

*

La chaleur poisseuse augmentait encore la déception de Malko. Elena ne s'était pas montrée et la guinguette aux volets verts vomissait ses clients sur l'asphalte brûlant dans une puanteur atroce. Un bus passa en trombe, y ajoutant un flot de fumée noire. Malko traversa la place en biais pour regagner sa Toyota garée en face d'Air France.

Il entendit soudain des pas derrière lui et se retourna. La mulâtresse en jean mauve et T-shirt noir fonçait vers lui avec un sourire ravageur.

— Elena not come ? dit-elle en mauvais anglais.

— Non, fit Malko.

— Arrêtez-vous ici, dit soudain la mulâtresse.

Malko stoppa. L'avenue était absolument déserte. Sur sa droite partait un sentier en pente s'enfonçant dans le bidonville. On distinguait quelques loupiotes entre les arbres.

— C'est ici qu'habite Elena ? demanda-t-il.

— Yeah, fit la mulâtresse, sans enthousiasme.

Il se pencha vers la portière, mais elle le retint.

— Espera !⁽²¹⁾

Elle tourna vers lui sa moue provoquante et ses doigts firent glisser la fermeture Éclair, se refermaient sur la chair nue de Malko.

— Tu no esta un maricon ⁽²²⁾ dit-elle gaiement, reprenant l'espagnol.

— Je veux voir Elena, insista Malko.

— Elle est partie fit l'autre. Et je suis meilleure qu'elle.

Afin, probablement de démontrer son affirmation, sa tête plongea et sa bouche se referma sur lui, avec une avidité animale. Elle se laissa glisser sur le sol de la Toyota, pour être plus à l'aise. Sa bouche avait pris son rythme de croisière, sa langue dansant un ballet à petits coups rapides. Lorsqu'elle jugea qu'il était temps de conclure, elle se lança dans un galop effréné qui vint très vite à bout de Malko.

Puis, elle se redressa, les yeux brillants, poussa un soupir de contentement.

— I know where she lives, continua la fille. If you want I take you there. I don't like the bus. Too hot ⁽²³⁾.

Il n'eut pas le loisir d'hésiter. Elle s'accrochait déjà à son bras. Au fond, pourquoi ne pas tenter cette chance ?

Il démarra et tourna à droite dans la Calle Delgado, remontant vers l'ouest. La fille semblait ravie. On ne devait pas souvent voir de gringos au Tropical.

— You are American ?

— Yes, fit Malko pour simplifier. How come you speak English ?

— I am from Belize. But I live in Colonia La-Fosa. My name is Linda (24).

C'était un infâme bidonville bordant l'université, à l'est. Malko conduisait prudemment, préoccupé. Il tourna à droite, deux kilomètres plus loin dans l'Avenida Guerrero, qui arrivait juste en face de la Cité universitaire.

— Vous connaissez bien San Salvador, s'extasia la mulâtresse.

Sa main gauche se posa sur la cuisse de Malko. Il l'ignora. Les doigts glissèrent plus haut, atteignant l'entrejambe dans un geste sans équivoque. Quand Malko atteignit l'Autopista Norte longeant la Cité universitaire, la main de la mulâtresse avait déjà obtenu un résultat appréciable.

— Vous prenez à gauche, dit-elle.

Il quitta l'Autopista pour un boulevard à deux voies. À gauche un très haut talus bordant la Cité Universitaire. À droite le bidonville sans lumière.

— Donne-moi cinquante colones.

Malko était à la fois furieux de s'être laissé prendre au piège de cette gâterie tropicale et déçu. Il s'exécuta. Linda plia le billet et le glissa dans son slip, soulagé.

— Tu es un beau gringo blond, dit-elle. Si tu as envie de me revoir, tu viens ici et tu me demandes.

Elle sauta hors de la voiture et s'engagea dans le sentier menant au bidonville. Malko fit demi-tour, repartant vers le Camino Real. Se demandant pourquoi Elena n'était pas venue au rendez-vous.

* *

*

L'ambassade US, sur l'Avenida Norte 25, ressemblait à un vestige du Mur de l'Atlantique. Quatre étages de béton gris entourés de grilles bardées de colossaux cadenas et de pistoleros en lunettes noires, les vêtements boursoufflés d'armes diverses. Malko montra patte blanche, fut fouillé, refouillé, passé au détecteur de métal, inspecté par un Marine grand comme un séquoia et finalement se trouva en face d'un homme blond aux yeux bleus, tiré à quatre épingles, très danseur mondain avec des avant-bras tatoués découverts par la chemise à

manches courtes.

— Walter Dallas, annonça-t-il. Je ne suis pas venu vous chercher samedi parce que j'étais à Santa Ana où les subversivos ont encore un peu massacré...

Un énorme mur de pierre occupait le fond du hall de l'ambassade, et ils passèrent par une sorte de passerelle pour gagner le bureau du chef de station de la CIA. Une pièce anonyme avec un canapé et trois fauteuils. Malko eut droit aussitôt à l'inévitable café. Un homme en manches de chemise, avec une tête de bûcheron passa brièvement la tête par la porte et la referma.

— L'ambassadeur, annonça Walter Dallas. Un chic type, mais un peu porté sur les « euphorisants » : J & B et cognac Gaston Delagrange.

— Il est au courant de ma mission ?

— En partie, dit Dallas.

— Vous connaissez bien Chacon ? demanda Malko.

— Bien sûr, fit l'homme de la CIA. Nous avons travaillé sur plusieurs coups. Il est OK et a fait du bon boulot. Quand il ne pense pas à baiser. Enfin...

Il eut un geste évasif, signifiant que tout cela était passé.

— Et maintenant ?

— Plus de contact. J'ai envoyé plusieurs notes au colonel Casanova, et à la Junte, après l'histoire Romero. Ils m'ont dit qu'il avait quitté le pays. Mais il peut se cacher dans n'importe quelle finca. Il a assez de copains. Même en ville.

— Vous n'avez pas d'informateurs ?

— Si bien sûr, reconnut l'Américain, mais plutôt axés sur les subversivos. L'autre milieu est très fermé.

— Vous disiez qu'il avait eu beaucoup de femmes...

Walter Dallas sourit.

— Sûr, je peux vous en présenter une douzaine. Des filles ou des femmes de « big shots » d'ici. Mais elles préféreront se faire couper en morceaux plutôt que de vous aider à le retrouver. On sait que nous ne sommes plus copains. Qu'on fait pression sur la Junte pour libéraliser le régime. Ils n'aiment pas.

— Et pour Oscar Romero, c'était lui ?

— C'est ce que dit Langley, fit prudemment Dallas. Mais les militaires haïssaient l'archevêque. Ça peut être eux aussi. Cela dit, Chacon est dangereux. On lui attribue une bonne centaine de meurtres depuis le début de l'année. Méfiez-vous.

— Je veux absolument essayer de le convaincre de quitter le Salvador, plaida Malko. Cela peut peut-être se négocier ?

— Peut-être, fit Walter Dallas d'un ton dubitatif. Mais il faudra d'abord mettre la main dessus.

— Cette fille que vous avez signalée, Elena... Je devais la voir hier

soir, mais elle m'a posé un lapin. Qui est-ce ?

— Une de mes informatrices. En plus, Chacon se la fait de temps en temps. Elle peut savoir où il se trouve. Pour quelques centaines de colones, elle vous aidera. Je lui ai promis un visa pour le Honduras.

— C'est tout ?

— Pour le moment, oui.

Il soupira.

— Ils sont marrants à Washington. On ne lutte pas contre les subversivos avec des enfants de chœur. Évidemment, Chacon y va fort. Mais c'est un Latin. On en a connu de plus féroces... Enfin ! Dans trois mois, je retourne à Langley. J'en ai marre de cette ambiance. À propos, je vous enverrai chez le colonel Casanova, le patron de la Guardia, demain. Qu'il vous donne un permis de port d'armes. Ici, c'est plus prudent. Langley m'a dit qu'on vous acheminait ce qu'il fallait. Un gars de la TD (25) avec un passeport diplomatique.

— Exact, dit Malko. À propos, vous connaissez un certain Reynolds, un cameraman ?

Walter Dallas fit la grimace.

— Ouais. Il est tout le temps fourré à la Faculté de Droit. Je me demande si ce n'est pas un castriste infiltré. Il a failli se faire expulser à la suite d'un reportage sur le LP 28.(26)

Malko pensa au tract dans sa poche. Tout ça n'était pas brillant.

Walter Dallas regarda sa montre.

— Je vais à la Junte. Voir les dernières conneries qu'ils ont faites. On se contacte demain. Attention au téléphone, ils écoutent tout et les gauchistes aussi. Et si un militaire vous demande de vous arrêter, n'hésitez pas. Les plus dangereux, c'est la police : uniforme marron et pare-balles bleu. Analphabètes, paniqués et sûrs de l'impunité.

Dans le couloir, Malko demanda :

— Vous ne savez rien des habitudes de Chacon ?

Dallas secoua la tête.

— Il aime les femmes. C'est tout. Ne boit pas, ne fume pas. Ne joue pas. N'a confiance en personne. Le type renfermé. Quand il n'est pas sur un coup, il prend le soleil et il baise.

— Et son réseau de soutien ?

— Pratiquement tout ce qui a du fric au Salvador. En fait il dirige une organisation de « hit-men » (27). Le financement vient des gros hacenderos, les armes et le soutien logistique de la Guardia et de l'armée.

— Il est extrêmement populaire. N'oubliez pas qu'il n'a jamais tué que des subversivos. Si on pense que vous lui voulez du mal, personne n'ouvrira la bouche. On risque même de vouloir fermer la vôtre.

L'eau coulait dans le dos de Malko, le long de la paroi avec un bruit

sinistre. Il repassa devant le Marine impassible et se retrouva dans la chaleur accablante. Contrairement à la veille, la circulation était intense, des gosses vendaient des journaux à chaque feu rouge, joyeusement brûlés par tous les véhicules, et des autobus bondés laissaient des panaches noirs derrière eux. Une rafale claqua dans le lointain, sans que personne ne tourne même la tête.

Malko continua tout droit jusqu'au centre de la ville. Les rues se coupaient à angle droit, comme aux États-Unis, mais cela suait la misère. Les murs disparaissaient sous les slogans vengeurs qui envahissaient même les vitrines. Il passa devant la cathédrale. Autre vestige du Mur de l'Atlantique. Le parvis était criblé de balles de mitrailleuse lourde, traces du dernier échange de vues entre la Guardia et les gauchistes. Ça et là, il y avait un trou à la place d'une boutique : une bombe.

Des gosses jouaient dans un square pelé. Un bus passa à 80 à l'heure, brûlant le feu rouge, s'ouvrant un chemin à coups de klaxon.

Il repassa à tout hasard devant la guinguette verte, close à cette heure, puis remonta à l'hôtel. Discrètement, il alla jeter un coup d'œil au bar.

Pas d'Elena.

Pour ne pas attirer trop l'attention, il ne voulait pas la demander. Peut-être ne travaillait-elle que le soir...

Il remonta dans sa chambre, appela le numéro de Pilar de Molina. Elle n'était pas là. Il laissa le sien, en priant de transmettre une invitation à dîner, puis descendit à la piscine. Avant de s'attaquer au jésuite indiqué par David Wise il voulait épuiser la piste Elena.

* *

*

Le phare tournant d'une grosse voiture de police blanche éclairait d'une lueur intermittente le parking du Camino Real. Par acquit de conscience Malko était retourné au Tropical. Pour rien : le dancing était fermé le lundi.

Malko gara sa Toyota et s'approcha des badauds entourant la voiture de police. Il se faufila au premier rang. Il y avait cinq paquets par terre entourés de toiles maculées de taches brunes. Il aperçut deux serveuses de l'hôtel en train de pleurer à chaudes larmes.

Un policier fumait, l'air indifférent. Malko s'approcha de lui.

— Que se passe-t-il ?

— Subversivos, fit l'autre d'un ton indifférent.

Une ambulance se fraya un chemin à grands coups de klaxon. Les infirmiers prirent les paquets et les déposèrent sur une civière. Les sanglots des filles redoublèrent. Puis apparut la haute silhouette de

Peter Reynolds, caméra au poing. Il aperçut Malko et s'approcha de lui.

— Voilà le folklore habituel, laissa-t-il tomber. La police a reçu un coup de téléphone disant qu'il y avait un cadavre dans le parking. Il était bien là. Une fille découpée en cinq morceaux... Le buste et les quatre membres... Salement abîmée avant. Les seins un peu arrachés, la langue aussi, et les brûlures de cigarettes...

— Pourquoi ici ? demanda Malko, pris d'un affreux pressentiment.

— C'est une des serveuses de l'hôtel, expliqua le cameraman. C'est pour ça que les autres chialent. La belle avec qui vous parliez samedi... J'espère que vous l'avez sautée, parce que c'est trop tard maintenant.

Les portes de l'ambulance se refermèrent. Les gens se dispersaient. Malko ne pouvait détacher les yeux du véhicule qui s'éloignait. Immonde.

— Qui a fait ça ?

Reynolds haussa les épaules.

— Qui sait ? Les subversivos ou la Mano Blanca... Elle semblait pourtant bien tranquille, cette petite. Je l'avais baisée une fois ou deux. Mais ici, on ne sait jamais. Elle a dû être imprudente. Ils sont tellement tordus. Bon, je vais me taper une Margarita. Vous venez ?

— Oui, dit Malko.

Il rentra dans le hall. Encore sonné par l'horreur.

L'assassinat d'Elena Gravidia était-il une coïncidence, ou la conséquence du rendez-vous qu'il lui avait fixé.

Elle avait pu en parler à Chacon et celui-ci avait aussitôt interprété à sa façon la présence de Malko. Dans ce cas, le sort horrible d'Elena Gravidia avait un sens très clair.

Enrico Chacon n'était pas ouvert à la discussion.

CHAPITRE V

La Prensa était étalée sur le bureau de Walter Dallas, ouvert à la page 3. Une photo des restes de Elena Gravidia était surmontée d'un titre sur trois colonnes.

Fue ultimada por sujetos desconocidos. Se ignora el movil.(28)

Le chef de station de la CIA regarda Malko et laissa tomber :

— Cette fille était assez bête pour aller dire à Chacon qu'un « yanqui » nouveau venu en ville l'avait contactée. Lui est assez cruel pour s'en être servi afin de nous donner un avertissement.

Malko n'était pas loin de penser la même chose. Le récit de l'horrible assassinat de la jeune serveuse se perdait au milieu de la litanie habituelle des gens tués par des « inconnus ». Seul, le fait qu'on l'ait découpée en morceaux, méritait une photo. L'ambassadeur des États-Unis assistait à la discussion. Muet et réprobateur. Il secoua la tête.

— Ces gens sont des animaux !

Depuis le temps qu'il fréquentait l'Amérique latine, il avait eu le temps de s'en convaincre. Malko avait peu et mal dormi. Une fois de plus, cela commençait très mal. Walter Dallas semblait fatigué, lui aussi. Malko chercha le regard fuyant de ses yeux bleus et demanda :

— Il n'y a pas eu d'indiscrétion ? Qui savait que cette fille était votre informatrice ?

— Personne, répondit l'Américain, sinon, elle serait morte depuis longtemps. Mais, le fait que vous lui ayez parlé a peut-être suffi.

Quelque chose fit « tilt » chez Malko.

— À part vous, l'ambassadeur et David Wise, personne ne sait que je viens ici pour m'occuper de Chacon. Vous avez une secrétaire ?

— Elle n'est pas au courant, murmura un peu nerveusement Walter Dallas. Elena Gravidia a été imprudente. Elle a peut-être posé des questions et Chacon a voulu en savoir plus. À l'hôpital on m'a dit qu'on l'avait torturée, à la cigarette, à la machette, on l'a amputée des pouces. On lui a coupé la langue alors qu'elle était encore vivante...

Malko chassa de sa vision le visage rieur d'Elena Gravidia.

— Il faut trouver une autre piste.

Walter Dallas referma le journal.

— Vraiment, je ne vois pas.

— Attendez, fit soudain l'ambassadeur. Il y a cet Allemand, Otto Greder ou Gruder, qui dirige le Servicio de Seguridad. Il me semble bien qu'il connaissait Chacon.

— Ouais, fit Walter Dallas. Mais il n'est pas très sérieux.

— Ça vaut mieux que rien, remarqua Malko. Qui est-ce ?

— Un aventurier, laissa tomber l'Américain. Avant, il était au Nicaragua avec Somoza. Ici, il a créé un organisme qui loue des gardes du corps. Très mêlé à la « Derecha Récalcitrante ». Vous pouvez aller le voir de ma part. Il a ses bureaux sur le Paseo General-Escalon. Dans le building d'une discothèque, le Buh (29). Ensuite, il faut que vous passiez à la Guardia. Le colonel Casanova vous attend pour le permis de port d'armes... J'ai donné votre nom.

— Merci, dit Malko.

Cela risquait de ne pas être inutile.

* *

*

Le Paseo General-Escalon, large avenue rectiligne, montait en pente douce vers l'ouest, tranchant sur le côté misérable du centre, bordé de cinémas, de restaurants, de villas cossues et de centres commerciaux. Malko qui roulait lentement aperçut enfin sur sa gauche une enseigne avec un hibou et le sigle « BUH » dépassant d'une construction blanche. Il se gara et pénétra dans l'immeuble. Aucun signe annonçant le Servicio de Seguridad... Il frappa à la porte d'un bureau où une secrétaire le renseigna avec un coup d'œil inquiet.

— Dernière porte au fond du couloir.

Un maçon était en train de refaire le mur à côté de la porte. Celle-ci était une glace sans tain, avec un judas rectangulaire. Il sonna sans obtenir de réponse. Il devait y avoir un code. Il laissa son doigt sur la sonnette. Enfin deux yeux noirs apparurent de l'autre côté du judas.

— Señor ?

— El Señor Otto ?

— Quien llama ?

— Un amigo del señor Walter Dallas.

« Clac ». Le judas s'était refermé. Brutalement une seconde porte s'ouvrit dans le couloir derrière Malko. Deux pistoleros patibulaires en surgirent. L'un brandissant un colt « 45 » automatique, l'autre un Beretta 9 mm prolongé d'un silencieux. Sans douceur, ils collèrent Malko contre le mur et le fouillèrent rapidement. Charmant accueil. Puis la glace sans tain pivota et on le poussa à l'intérieur. Les bureaux semblaient avoir été dévastés par un tremblement de terre. Un autre maçon était en train de refaire une fenêtre. Des meubles broyés étaient empilés dans un coin. Il restait un bureau. Un homme d'une cinquantaine d'années était étalé dans un fauteuil, les pieds sur le bureau, avec les éternelles bottes mexicaines, une carrure d'athlète, la chemise en denim délavé ouverte sur un poitrail velu, une mèche blonde sur le front, les traits marqués. Un pistolet-mitrailleur MP 5 avec deux chargeurs était posé devant lui. Trois autres pistoleros

occupaient les dernières chaises, gais comme des furoncles. Inquiétants avec leurs lunettes noires. Le blond leva des yeux délavés, repoussa sa mèche en arrière, balaya Malko d'un regard perçant et dit d'une voix traînante, en anglais mais avec un fort accent guttural :

— Qui êtes-vous ? Ce n'est pas indiqué de venir ici sans rendez-vous...

— Malko Linge. Un ami de Walter Dallas. J'ai besoin d'un renseignement.

Il avait parlé allemand. Otto Gruder se détendit imperceptiblement, alluma une cigarette, dévisageant son visiteur et lui désigna un fauteuil de bois à qui il manquait un accoudoir. Une chaleur poisseuse régnait dans le bureau. Malko s'assit et aperçut un second MP 5 sous le bureau.

— Nouveau ici ?

— De passage.

L'Allemand hocha la tête.

— Foutez le camp ! Pays pourri, Ich gebe auf ! (30) Je me tire. Vous avez vu ? Ils sont venus à cinq avant-hier. Des types du FAPU (31) avec des grenades et des shot-guns. On en a liquidé deux, mais ils ont tué un de nos gars. Un poil de plus, j'y passais. Ces cons étaient habillés avec des uniformes de la Guardia... Ils reviendront. Alors je déménage au Guatemala. J'opérerai de là-bas.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Otto Gruder sourit.

— Protection. Trois cents dollars par mois pour un type qui se fera tuer pour vous. Plus un repas par jour. Ou protection totale, avec informateurs chez les gens qui vous en veulent. Ça permet de retenir sa date au cimetière. (Il soupira.) J'en ai marre. Trop dur pour les nerfs.

Ses longs cheveux d'un blond délavé lui tombaient dans le visage avec une grande mèche à la Hitler. Sa peau granuleuse était malsaine et son nez était nettement trop long, mais il avait du charme. Deux pistoleros s'éclipsèrent. Otto Gruder bâilla et demanda :

— Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Peut-être, dit Malko. Je cherche Enrico Chacon.

Otto Gruder jeta un coup d'œil inquiet au troisième pistolero toujours assis sur sa chaise et jeta à Malko à voix basse :

— Maul zu ! (32)

Puis, d'une voix normale, il continua :

— C'est l'heure du déjeuner. Je n'ai pas l'occasion de voir des compatriotes. Venez je vous invite à la Bodega, c'est le moins dégueulasse, s'ils ont reçu des langoustes. Il faut que je dépense mes colones. Hors du Salvador, ils valent leur poids de papier.

Il se baissa, jeta un ordre au pistolero, enveloppa un des MP 5 dans

une toile marron, la cala sous son bras et précéda Malko. Après un regard prudent à travers le judas. Dans le couloir il ricana :

— De toute façon, je devais foutre le camp, les voisins ont fait une pétition. Ça fait déjà trois fois que les Rouges attaquent le building à cause de moi. La boîte, en bas, a sauté...

Avant de traverser le Paseo il inspecta soigneusement les voitures garées. Un homme prudent. La Bodega était presque en face, mais Malko fut trempé de sueur avant d'y arriver. Le petit restaurant était absolument désert et glacial à cause d'une climatisation poussée à fond. De la porte, Otto Gruder demanda :

— Tiene lagostas, hoy ?

— Si, si, señor Gruder, fit le patron avec obséquiosité.

Ils s'installèrent, l'Allemand face à la porte, le MP 5 posé sur une chaise à côté de lui, culasse armée. On apporta du vin chilien, Gruder remplit les verres, leva le sien.

— Sieg Heil !⁽³³⁾

Malko lui rendit son toast. L'Allemand but d'un coup, et une lueur joyeuse anima soudain son regard bleu et froid.

— Alors, vous cherchez Enrico Chacon ? dit-il. C'est original. Je connais une douzaine de types qui le cherchent aussi pour le faire bouillir vivant. Si possible après lui avoir arraché les couilles. D'abord, qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Je suis chargé de lui demander de quitter le pays, dit Malko. De la part du gouvernement américain...

L'Allemand rejeta en arrière sa longue mèche blonde puis éclata d'un rire grinçant. Ses yeux bleus pétillaient.

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi drôle ! Vous vous imaginez qu'il va vous obéir ? Ici, pour tous les excités de la Derecha Recalcitrante c'est un dieu. Un gars qui partage leurs idées. Tous les officiers de la Guardia et de l'Armée se feraient couper en morceaux pour lui... Il n'a qu'à claquer des doigts pour avoir une fille. Qui vous a donné ce truc saugrenu ?

Malko demeura silencieux. Il lui était impossible de révéler la vérité à l'Allemand. Celui-ci enchaîna :

— Si vous comptez sur moi pour vous aider à retrouver Chacon, vous avez frappé à la mauvaise porte. Je tiens à ma peau. J'ai déjà assez à faire avec les subversives. Mais c'est facile de le localiser. Dites au colonel Casanova, le patron de la Guardia, que vous le cherchez. Ils sont copains comme cochons. Mais il vaut mieux préciser que c'est pour lui donner la croix de fer, autrement...

Il éclata d'un rire énorme, passant un index sur sa gorge en un geste expressif... Devant la tête de Malko, il continua en allemand :

— Camarade, je vois à vos yeux que vous n'êtes pas un bourgeois. Laissez tomber ce piège à cons. Venez plutôt avec moi au Guatemala.

— Je ne peux pas, dit Malko. Vous n'avez vraiment rien à me dire sur lui ?

Otto Gruder se reversa une rasade de vin chilien et dit plus calmement :

— Si, au début de l'année, il demeurerait dans le quartier de San-Benito, près d'un camp militaire. Mais il change souvent. Je peux aussi vous dire qu'il conduit une Cadillac Seville bleu ciel qu'il adore et qu'il a une demi-douzaine de maîtresses, toutes des filles bourrées de fric, qui l'aident et le cajolent. Il peut être dans n'importe quelle villa de San Francisco, de San-Benito ou d'Escalon. Là où vous ne pénétrerez pas...

— Oscar Romero, c'est lui ?

Une lueur intéressée et amusée brilla dans les yeux bleus.

— Ach ! Vous êtes bien informé. Bien sûr, c'est lui. Vous en connaissez un autre qui ait le culot de se payer un archevêque en train de dire la messe, dans un pays catholique à 90 % ? Mais je peux vous dire que le soir même, il y a eu une fête monstre chez tous les officiers de la Junte qui fêtaient la mort du « Perro Rojos ». Ce n'est pas eux qui causeront des ennuis à Chacon.

Décourageant. L'Allemand sourit.

— Vous savez ce qu'il a fait à un gars qui avait voulu le dénoncer ? Il l'a anesthésié, puis il lui a ouvert l'estomac avec un rasoir. Ensuite, quand l'autre s'est réveillé, il l'a titillé de l'intérieur... Sans le faire crever tout à fait pour qu'il raconte. Ensuite, il a été l'achever sur son lit d'hôpital. Vêtu d'un costume blanc immaculé et d'un 357 Magnum... Allez, Geben Sie auf !

— Danke schön, dit Malko. Mais je suis obligé de continuer.

Otto Gruder soudain passa le bras autour de ses épaules. Franchement affectueux.

— Mein lieber Kamerad, je ne sais pas vraiment qui vous êtes... Peut-être un marchand de mort subite comme moi, mais vous m'êtes sympathique. Ça fait du bien de parler notre langue. Aussi, laissez-moi vous dire quelque chose : j'ai cinquante-cinq ans. En 1945, j'étais dans la Division Sepp Dietrich. Je suis pratiquement revenu à pied de Moscou à Berlin. Croix de fer. Trois citations. Deux blessures. Sturmbannführer.

« En 54, je prenais des obus sur la gueule à Dien Bien Phu. Légion Étrangère. Sergent-chef, Médaille militaire. Ensuite, prisonnier chez les Viets.

« Ensuite, en 74, j'ai rembarqué de l'Angola avant que les nègres du MPLA me coupent en morceaux.

« L'année dernière, je me suis tiré juste à temps de Managua. Et encore si j'avais pas fait la quête avec mon MP 5 je n'aurais même pas eu de quoi me payer un billet d'avion.

« Alors, croyez-moi, je connais l'odeur de la mort et de la catastrophe. Tirez-vous d'ici avant qu'il ne soit trop tard. Maintenant, comme vous avez l'air têtue, je vous dis encore quelque chose : Chacon, c'est vrai, je ne sais pas où il se trouve. Je vais vous donner un tuyau qui est peut-être un billet one way pour l'enfer... Je connais un type qui est sûrement de votre côté : Abelardo Martinez. Il est venu me voir hier pour me demander d'assurer sa protection. Il venait d'apprendre qu'il était sur la lista de Chacon.

— Pourquoi ? demanda Malko dont le cœur fit un bond dans sa poitrine.

— Martinez possède plusieurs fincas de café. Ancien ministre de l'Économie, dans le cadre de la politique « libérale » de la Junte, il a décidé de porter le salaire mensuel de ses ouvriers agricoles de cinquante à soixante colones par mois(34)... Les autres hacienderos ont gueulé comme des putois, disant qu'il allait ruiner le pays. Comme ils n'ont pas réussi à lui faire changer d'avis, ils ont transmis le « problème » à Chacon. Pour lui, tout type qui fait plaisir à la gauche est communiste depuis la troisième génération.

— Vous allez le protéger ?

— Nein, nein. Je m'en vais, je vous l'ai dit. Je l'ai envoyé à la concurrence. Appelez Martinez de ma part. Mais ne parlez pas au téléphone. Et n'ayez pas de gestes brusques quand vous sonnez chez lui. Tenez...

Il griffonna un numéro de téléphone sur un bout de papier qu'il tendit à Malko.

— Décidément, les Américains sont des gens curieux. Ils changent tout le temps d'avis. Avant, on tuait les communistes, maintenant, on les embrasse sur la bouche. Schön Glück ! Et si vous passez par le Guatemala...

* *

*

Le numéro donné par Otto Gruder sonnait dans le vide. Malko essaya de nouveau celui de Pilar de Molina. Cette fois elle était là.

— Quand dînons-nous ensemble ? demanda Malko.

Il sentit une imperceptible retenue à l'autre bout du fil.

— Je ne sais pas, dit la jeune femme. Je serai peut-être libre ce soir. Vous pouvez me rappeler ?

— Bien sûr, dit Malko. Vers sept heures ?

Il était trois heures de l'après-midi et il faisait dehors une chaleur de bête. Il essaya le numéro du colonel Casanova mais une voix de rogomme lui répondit que le chef de la Guardia ne serait pas là de toute la journée. Malko pourrait le voir le lendemain matin. Un

hélicoptère de la Guardia tournait au-dessus du centre comme un gros bourdon. Une rafale claqua dans le lointain. Malko essaya encore de joindre le révérend Cesar Juarez sans plus de succès. Son « artillerie » était en retard aussi. Il n'avait plus qu'à se donner une pause. Il réfléchirait tout aussi bien à la piscine du Camino Real.

* *

*

L'eau était de la soupe chaude et il était pratiquement impossible de rester au soleil. À part Malko la piscine était déserte. Il aperçut soudain dans les frondaisons du jardin un spectacle insolite. Un homme à cheval, montant à cru, galopant à travers les pelouses ! Avant d'être revenu de sa surprise, une voix de femme dit derrière lui :

— C'est le jardinier. Esta loco...

Il se retourna pour se trouver nez à nez avec une jeune femme en maillot une pièce fuschia, juchée sur des talons immenses. Le corps était menu, mais déformait le maillot là où il fallait. Le visage triangulaire était celui de Rosa, l'activiste gauchiste qui lui avait donné un tract. Sa bouche rouge semblait encore plus grosse au soleil.

— Ola ! fit-elle. Que tal ?

— Ça va, répondit Malko.

La fille posa le sac qu'elle tenait en bandoulière et s'assit à l'ombre du parasol.

— Vous me gardez mon sac ?

— Bien sûr.

Elle plongea d'un bond gracieux dans la piscine. Malko remarqua qu'elle portait un bandage adhésif à la jambe gauche. Elle revint, son maillot trempé moulant deux seins superbes, et s'installa en plein soleil, comme un lézard, avec un soupir d'aise.

— C'est bon ! Chez nous, nous étions tellement pauvres que je n'ai pas vu la mer avant quinze ans. Pas de colones pour un ticket d'autobus...

— Ça a l'air d'aller mieux, maintenant, remarqua Malko. Que faites-vous ?

— La révolution, fit Rosa avec simplicité. Nous luttons contre l'oligarchie. Pour la victoire du peuple.

Elle avait pris un ton emphatique presque comique, mais ses yeux noirs brillaient d'une lueur vraiment convaincue. Puis son regard s'assombrit, et elle ajouta plus sèchement :

— Je ne devrais pas vous dire ça. Vous travaillez avec les « yanquis ».

Elle mélangeait joyeusement l'espagnol et un pittoresque anglais de

cuisine.

— En quoi consiste la révolution ? demanda Malko, amusé par sa fougue.

— Nous préparons l'insurrection armée, fit tranquillement Rosa. Pour la fin de l'été. Moi, je distribue des folle-tas (35), je parle avec les journalistes, je les emmène à la permanence de la Coordination nationale des masses à l'Université. Je fais de la propagande.

— Mais c'est dangereux dans ce pays !

Rosa éclata de rire.

— Bien sûr ! Un chien fasciste a tiré sur moi la semaine dernière. Quand je rentrais chez moi. La balle m'a frôlée la jambe. J'ai riposté. Je suis toujours armée.

Elle plongea la main dans son sac, exhibant la crosse d'un gros automatique et l'y laissa retomber avec fierté. Puis elle dit souveraine :

— Je n'ai pas peur de tuer. Quand j'avais quinze ans, un ami de mon père m'a violée. Je l'ai tué.

Toute douceur ! Malko commençait à griller au soleil. Se demandant si Rosa ne pourrait pas lui venir en aide. Ce fut elle qui lui tendit la perche.

— Est-ce que je pourrais prendre une douche dans votre chambre ? demanda-t-elle. Tous mes copains sont sortis pour le moment... J'habite trop loin, c'est à une heure de bus. Cela ne vous dérange pas ?

— Pas du tout, affirma Malko.

Elle ramassa sa robe de toile et emboîta le pas à Malko.

* *

*

— Voilà, j'ai fini !

Malko leva la tête du plan de San Salvador qu'il était en train d'étudier. Rosa venait d'émerger de la salle de bains. Une brusque poussée d'adrénaline lui noua l'estomac. À part ses escarpins relâchés soigneusement, elle était rigoureusement nue, tenant négligemment son maillot à bout de bras. La peau très blanche, les seins pleins, mais un peu tombants et un épais buisson noir au bas du ventre. Les yeux brillants d'une lueur malicieuse.

— Comment me trouvez-vous ? demanda-t-elle. Aussi bien que les putains blondes « yanquis » ?

Elle s'approcha, ébouriffant ses cheveux, poussant ses seins dans la figure de Malko avec un grand naturel. Ce devait être une coutume révolutionnaire. En plus, elle s'était arrosée de Jacques Bogart... Tranquillement, elle s'assit sur ses genoux et l'embrassa, les mains nouées dans sa nuque. Son corps frais et encore humide était ferme et

électrique.

Elle se remit debout, le fit lever et se colla à lui, ondulant d'un mouvement circulaire des hanches, lui griffant la nuque, l'embrassant comme un cocker privé d'affection. Son désir était si communicatif qu'ils se retrouvèrent enlacés sur le lit. Elle s'accroupit entre ses genoux et entreprit de lui agacer les pointes des seins avec patience et minutie. Elle se laissa alors glisser et sa bouche s'empara de lui, avec une souplesse qui l'engloutit profondément dans une caverne veloutée. Il crut qu'elle voulait venir à bout de lui de cette façon. Mais elle remonta et s'empala lentement, se laissant tomber sur lui, doucement, se mordant les lèvres de plaisir. Elle demeura ensuite immobile, les ongles crispés sur les hanches de Malko, ondulant à peine d'avant en arrière.

Elle grognait, gémissait sans interruption. L'embrassant, murmurant des obscénités en anglais et en espagnol. Puis elle s'effondra sur sa poitrine avec un cri insolite comme un couinement de porte. Il sentait son cœur battre la chamade. Elle se redressa lentement, s'arracha à lui et s'allongea sur le dos.

— Ahora, joda me(36) ! dit-elle.

Ses bras et ses jambes se refermèrent autour de lui alors qu'il la pénétrait violemment. Rosa eut un sursaut comme si on l'électrocutait, puis s'accrocha à lui comme une noyée et se mit à hurler.

Des cris hystériques qu'elle étouffait à peine, la bouche ouverte, tout le visage crispé. D'abord Malko eut peur de lui avoir fait mal. Mais dès qu'il ralentit, elle gémit aussitôt :

— Non, non, continue !

Ils étaient tous deux en sueur. Elle s'arrêta, reprit son souffle, glissa et s'installa à quatre pattes sur le lit, dans une posture ne laissant aucun doute sur ce qu'elle attendait. Dès que Malko la pénétra, sa main disparut entre ses cuisses et son poignet se mit à trembler comme un vibromasseur. Du délire. Ses cris montaient comme une sirène. Jusqu'à un hurlement sauvage quand elle sentit Malko se répandre en elle. Puis, elle s'immobilisa, soufflant comme une vieille locomotive, la bouche ouverte, sa main entre ses jambes. On n'aurait jamais cru qu'il y avait autant d'énergie dans ce petit corps...

Elle écarta ses cheveux collés par la sueur et dévisagea Malko.

— Tu es bon amant, dit-elle d'une voix plus calme. J'aime faire l'amour avec des étrangers.

— Quel âge as-tu ? demanda Malko.

— Dix-huit ans.

— Tu as eu beaucoup d'amants ?

Rosa eut un sourire gourmand et une sorte de hennissement.

— Beaucoup. Tous les étrangers qui viennent ici depuis l'insurrection. Surtout des journalistes.

— Pourquoi fais-tu l'amour avec eux ? Tu ne choisis pas ?

— Pourquoi choisir ? fit-elle. Pour moi, ils sont tous bons. Ils sont gentils et ils me font bien jouir. J'aime faire l'amour. Avant je croyais que j'étais frigide. La révolution m'a libérée. Maintenant, je veux jouir, jouir beaucoup avant de mourir. Je sais que je vais mourir jeune.

— Pourquoi ?

Elle s'étira voluptueusement.

— Parce que la Mano Blanca m'a condamnée à mort. Ils m'ont ratée une fois, mais ils réussiront la prochaine. Même si j'en tue plusieurs.

Malko sauta sur l'occasion.

— La Mano Blanca, c'est eux qui ont tué Oscar Romero ?

— Si, claro ! Comment sais-tu ça ?

— Oh, je connais un peu la politique d'ici, dit-il. Je lis les journaux.

— Tu achètes du café, il paraît, dit-elle.

— Pas du café, corrigea Malko, des terres à café.

— C'est pour cela que tu es à San Salvador ?

— Bien sûr.

Il remarqua que sa voix avait changé, était moins douce. La politique la transformait.

— Tu sais ce que les « yanquis » font dans notre pays ? demanda-t-elle brusquement.

— Non, dit Malko.

Elle eut un rire ironique.

— Comment ! Tu ne sais pas qu'ils luttent contre les intérêts du peuple, qu'ils aident l'oligarchie ? Ils ont même donné des hélicoptères pour assassiner nos camarades qui se cachent dans les collines.

— Je l'ignorais, affirma Malko.

Toujours nue comme un ver, Rosa sauta du lit. Malko pensa qu'elle allait prendre une cigarette en la voyant ouvrir son sac. Mais elle se retourna, braquant sur lui un Beretta 9 mm. Pour qu'il n'ait aucun doute sur ses intentions, elle manœuvra la culasse qui se referma avec un claquement sec faisant monter une balle dans le canon.

— Maintenant que tu m'as bien fait jouir, chien fasciste, dit-elle d'une voix hystérique, tu vas me dire pourquoi tu as fait assassiner Elena Gravidia. Si tu refuses de répondre, je te tire une balle dans tes jolies couilles, maricón. (37).

CHAPITRE VI

Malko s'efforça d'abord de rester immobile, l'estomac noué. Il avait pu juger du tempérament fougueux de Rosa et ne tenait pas à la pousser à bout. Elle s'approcha de lui, les yeux flamboyant de rage et posa le canon du Beretta juste au-dessous de son nombril.

— Allez, saute-moi dessus, fit-elle. Tu ne bandes plus, hein ? Tu croyais qu'on baisait une révolutionnaire comme ça, toi, un chien fasciste ? Je sais qui tu es. Un espion « yanqui ». C'est à cause de toi qu'Elena est morte. Tu es un ami de Chacon. C'est sa manière de tuer les gens...

C'était un comble. Malko n'osait pas la prendre de front. Ses phalanges étaient blanches, tellement elle serrait la crosse du Beretta. Son index était crispé sur la détente. Un quart de millimètre, et Malko avait une balle dans le ventre. Il se dit qu'il fallait jouer quitte ou double. Il n'avait aucun argument qui puisse convaincre Rosa, dans l'état où elle se trouvait. Son manège avec Elena n'était pas passé inaperçu.

— Entrez, cria-t-il.

Rosa tourna la tête vers la porte. Le bras droit de Malko se détendit à la vitesse d'un serpent et son pouce vint s'interposer entre le chien extérieur du Beretta et le percuteur. Avec un hurlement de rage, Rosa appuya sur la détente et le chien pinça douloureusement la peau de Malko. D'une torsion de poignet, il fit tomber le pistolet à terre et le ramassa. Le temps d'ôter le chargeur et d'éjecter la cartouche engagée, il le tendait à Rosa.

Son truc, vieux comme le monde, avait marché. Elle poussa un cri comme si elle jouissait et recula, prenant une pose théâtrale.

— Tue-moi, fasciste, je n'ai pas peur.

Elle était distrayante mais fatigante à la longue.

— Va prendre une autre douche, dit Malko. Je ne suis pas un ami de Chacon, au contraire. Je suis ici pour en débarrasser le pays.

Au point où en était sa couverture de marchand de café, autant essayer de mettre la révolutionnaire de son côté... Rosa le fixa avec un mélange d'incrédulité et d'horreur.

— Toi, un gringo ! Chacon travaille pour les « yanquis ».

— Ce n'est pas aussi simple, expliqua patiemment Malko. Les Américains ne veulent plus de Chacon. Ils savent qu'il a tué Oscar Romero, et ça leur a déplu. Ils m'ont envoyé pour lui dire de quitter le pays.

— Il va te tuer, dit Rosa sans hésitation, si tu ne me mens pas.

Elle était quand même ébranlée. Malko sentit qu'il devait frapper

un grand coup. Reprenant le pistolet posé sur le lit, il y remit le chargeur et tendit l'arme à Rosa.

— Tiens, si tu ne me crois pas, tu me tues.

Elle prit l'arme, le laissant pendre à bout de bras, cette fois, vraiment troublée. Le machisme, ça paie toujours dans la romantique Amérique latine. Et puis, à froid, c'est difficile de trouver le ventre d'un homme qui vient de vous donner du plaisir.

— Mais qui es-tu, alors ?

C'était trop pour son petit cerveau. La tension était tombée. Malko lui répéta en parlant lentement comme à un enfant.

— Je travaille pour les « yanquis ». Mais pas pour les mauvais. Je suis l'ennemi d'Enrico Chacon. Je te le jure. C'est lui qui a tué Elena, parce qu'elle devait me mener à lui.

Rosa poussa un grognement haineux.

— Ce chien, je lui arracherai les couilles avec les ongles et je les lui ferai manger.

Brusquement, elle jeta le pistolet sur le lit et se rua contre Malko, l'entourant de ses bras, son pubis dansant une gigue effrénée.

— Je te demande pardon, dit-elle. Tout à l'heure, j'ai fait semblant, je pensais que j'allais te tuer. Maintenant, Joda me joda me !

Qu'est-ce que cela allait être quand elle ne simulerait pas ?... Rosa recula, l'entraînant, ses reins contre l'arête du bureau. Elle s'y appuya, la tête calée en arrière contre le mur, tournant son regard vers la fenêtre à travers laquelle on apercevait le building blanc de la banque, de l'autre côté du boulevard de Los-Heroes.

— Regarde ! explosa Rosa. Ils vont tous me voir baiser avec toi !

Sentant Malko la pénétrer, elle poussa un cri de bête qui se modula ensuite en une série de hurlements à rendre jalouse une sirène d'ambulance. Tout l'hôtel devait être derrière la porte. Rosa roulait sur le plateau de bois, se cognant la tête, accrochée de tous ses ongles à Malko. Enfin, elle hurla comme si on l'égorgeait, puis retomba inerte. Il n'en revenait pas de sa double performance si rapprochée. Rosa aurait arraché du sperme à un mort. Couverte de marques rouges, elle s'ébroua avec un sourire sensuel.

— Maintenant, j'ai bien joué, dit-elle. Mais il faut penser aux choses sérieuses. Tu vas venir me voir demain.

— Où ?

— À la Faculté de Droit de l'Université. Tu me demandes. Il y a une permanence. Si tu dis vrai, nous t'aiderons. Personne plus que nous ne veut voir Enrico Chacon mort.

Elle fila dans la salle de bains, réapparut, se rhabilla en un clin d'œil. Malko la contemplait, perplexe. De quelle utilité réelle pouvait-elle être ?

— Tu connais des gens qui connaissent Chacon ?

— Non, cracha-t-elle, si j'en connaissais, je les aurais tués !

Pas la bonne méthode pour obtenir des informations. Elle se haussa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la bouche.

— Mañana por la mañana. Verdad ?(38)

La porte claqua. Malko souffla un peu. Quelle tornade. Le téléphone sonna. Une voix douce, bien timbrée :

— Señor Malko Linge ?

— Si.

— Je suis le père Cesar Juarez. Je crois que vous avez cherché à me joindre.

Malko faillit crier de joie. C'était son jour.

— Je voudrais vous voir très vite, dit-il.

Petit silence, puis la voix douce fit :

— Venez maintenant si vous voulez. À l'archevêché. Calle El-Algondon, à la Colonia Bernal.

Malko n'avait plus qu'à se doucher pour ôter de lui l'odeur de stupre avant de rendre visite au père Cesar Juarez. Les choses commençaient à bouger. Un peu dans toutes les directions, mais dans un pays aussi dément que le Salvador, il ne fallait pas s'en étonner.

La seule bonne question : Enrico Chacon avait-il deviné ses véritables intentions ?

* *

*

Les murs de la pièce où attendait Malko disparaissaient sous des comptines enluminées de dessins naïfs envoyés par des écoles du monde entier, chantant le martyr d'Oscar Romero, archevêque du Salvador.

Un panneau était occupé tout entier par un poster de l'archevêque assassiné.

Malko entendit à peine le père Cesar Juarez entrer. Il était en civil, avec des cheveux plats, des lunettes à fine monture métallique et l'air de ce qu'il était : un jésuite. Sa main fine et blanche serra mollement celle de Malko. L'archevêché se trouvait dans un vieil édifice dont l'intérieur ressemblait à un cloître. C'était l'ancien QG d'Oscar Romero.

Cesar Juarez s'assit en face de Malko, frottant lentement ses mains blanches l'une contre l'autre, et demanda avec une certaine froideur :

— Que puis-je faire pour vous, Señor Linge ?

Malko hésita. C'était difficile de dire de but en blanc à un religieux qu'il venait assassiner un de ses semblables.

— Je crois que ma visite vous a été annoncée, dit-il.

Cesar Juarez inclina la tête.

— En effet. Bien que je ne sache pas exactement son but.

— Mon Père, dit Malko, je suis venu tenter de convaincre Enrico Chacon de quitter le Salvador. L'Administration américaine a pris conscience du mal qu'il faisait à ce pays. Bien sûr, il ne dépend pas d'elle, mais nous avons le bras long. Je crois qu'il n'y a pas à compter sur les autorités locales... Je suis donc à sa recherche. Peut-être pourriez-vous m'aider.

Cesar Juarez écoutait, la tête penchée de côté comme un oiseau. Il répliqua d'une voix onctueuse :

— Il n'y a qu'une façon de faire cesser les crimes de ce Chacon. Le Seigneur a dit : « Qui frappe par l'épée périra par l'épée. » Celui qui lui ôtera sa misérable vie aura droit à la reconnaissance et aux prières de tous les croyants de ce malheureux pays. Dieu lui pardonnera ensuite.

C'était une équivoque levée. Il est vrai qu'un pays où on abattait un archevêque en pleine messe n'était pas vraiment normal.

— Effectivement, fit Malko. Mais, pour lui faire payer ses crimes, il faudrait d'abord le trouver.

Une lueur incrédule passa derrière les lunettes à fine monture de Cesar Juarez.

— Quel argument comptez-vous utiliser pour le convaincre ? demanda le jésuite. L'argent, la menace, la persuasion ?

— Je ne sais pas encore, avoua Malko. Cela dépendra des circonstances. Mais je dois trouver Chacon. Vous disposez sûrement de nombreuses sources de renseignements.

— Je comprends, fit d'un ton réticent le jésuite. Mais il s'agit d'un délicat problème de politique intérieure salvadorienne. Vous comprenez que mon état m'interdit d'intervenir trop directement. Cependant, si j'apprends quelque chose...

Le jésuite se leva, signifiant que l'entretien était terminé. En raccompagnant Malko dans la galerie du cloître, il laissa tomber :

— Ce Chacon a fait tellement de mal ! Oscar Romero n'était pas sa première victime. En mai dernier – le mois de la Vierge – il a abattu dans son église de Santa-Ana le révérend Alfonso Navarro Oviedo. Que Dieu ait son âme. Notre archevêque avait excommunié urbi et orbi son assassin... Il ne savait pas qu'il allait tomber sous ses coups.

— Vous êtes donc sûr que c'était lui ?

Les deux hommes étaient sur le perron dominant la Calle El-Algondon. Le jésuite tendit la main à Malko.

— Chacon n'était que le glaive. Vaya con Dios !

Malko se retrouva dans la Toyota, perplexe. Chacon était visiblement l'ennemi n° 1 de l'Église et, pourtant, le jésuite l'avait pratiquement éconduit. Pourquoi ?

Pilar de Molina n'avait plus rien de commun avec la créature affolée, couverte de sueur, rencontrée à l'aéroport. Une robe de toile très moulante, les cheveux cascadeant sur les épaules, le maquillage poussé, elle semblait sortir de Vogue. Malko l'avait appelée en sortant de l'archevêché et elle avait confirmé leur dîner. Sa voiture était garée devant le Camino Real. Une splendide Toyota 2800 blanche qui devait représenter trois siècles de salaire d'un ouvrier agricole salvadorien. L'intérieur de la voiture était imprégné de son parfum, lourd et musqué. Sans demander son avis à Malko, elle prit la direction du Paseo General-Escalon.

La robe remontée sur les cuisses bronzées, les gestes précis, le regard assuré, on aurait dit une Américaine. Ils atterrirent dans un restaurant mexicain équipé d'un grillage anti-grenades et d'un pianiste jouant des airs nostalgiques. Le seul point litigieux était la nourriture. Il n'y avait rien, sauf un vieux bout de viande dure. Le patron s'excusa :

— Vous comprenez, il n'y a plus de clients...

Avec un lot considérable de sauce piquante, cela passait. Pilar de Molina contemplait Malko en se versant de grandes rasades de vin chilien. Des cernes bleuâtres ombrèrent ses grands yeux noirs.

— Qu'avez-vous fait depuis votre retour ? demanda Malko.

— L'amour, dit la jeune femme avec un sourire ravi. J'ai retrouvé un de mes anciens « coups ».

— Il n'est pas avec vous ce soir ?

— Non, il est parti au Guatemala acheter une maison. Et puis, nous nous sommes disputés. Et vous ? Vous avez trouvé des terres à café ?

— Pas encore, dit Malko.

— Pourquoi ne demandez-vous pas à mon oncle ? Il veut vendre. Je vais vous donner ses coordonnées.

Tirant un stylo de son sac, elle griffonna quelques mots qu'elle tendit à Malko. Celui-ci lut et resta interdit : Abelardo Martinez. Mais le téléphone n'était pas celui donné par Otto Gruder.

— Vous le connaissez ? demanda Pilar devant l'expression de Malko.

— Le nom m'est familier, mais le téléphone ne correspond pas.

— Il avait changé de numéro, dit-elle. On l'a menacé de mort. Si vraiment vous voulez acheter des terres à café, c'est le moment. Il veut se retirer aux États-Unis. Il a trois fincas de cent hectares chacune. Vous pouvez le voir demain.

— Qui le menace ?

Elle haussa les épaules.

— Qui sait ? La Derecha Recalcitrante, je crois.

— Enrico Chacon ?

Elle lui jeta un regard étonné.

— Comment connaissez-vous Chacon ?

— On m'en a parlé. Qui est-ce ? Un tueur à gages ? Pilar de Molina tiqua imperceptiblement.

— Oh, plus que ça ! Ce n'est pas un pistolero comme les autres. Je l'ai rencontré, il y a longtemps. Nous sommes même sortis ensemble deux ou trois fois. Il a beaucoup de charme, il est très bien élevé, et puis, j'adore son accent cubain chantant.

— Vous avez été sa maîtresse ?

La jeune femme ne détourna pas le regard.

— Oui, j'avais dix-huit ans. Ça a été un de mes premiers amants.

— Vous saviez que c'était un tueur ?

Sa moue blasée eût glacé le père Juarez.

— Oh, chez nous, tout le monde tue plus ou moins. Il avait les mains douces et...

Elle se tut brusquement.

— Et quoi ?

— C'était un coup superbe, dit-elle en riant. Maintenant que j'ai connu d'autres hommes, je le sais.

Un ange passa, dégoûté, brandissant le glaive de l'excommunication.

— C'est lui qui a tué Oscar Romero ?

— On le dit, fit Pilar d'une voix indifférente. Mais Romero était un communiste. C'est bien fait pour lui.

— Et maintenant, il veut tuer votre oncle ?

Pilar haussa ses épaules rondes.

— C'est la politique. En fait, cela fait longtemps que je n'ai pas vu Chacon. Il ne doit pas savoir qu'Abelardo est mon oncle.

— Avec qui fait-il l'amour maintenant ? demanda Malko.

Pilar termina le vin chilien. Ses prunelles étaient un peu floues. Le pianiste jouait des airs de plus en plus mélancoliques.

— Il change souvent, dit-elle. Il a de gros besoins. Au début de l'année on m'a dit qu'il était avec une fille très belle.

— Vous la connaissez ?

Pilar se raidit.

— Pourquoi, vous voulez la sauter ?

L'ange repassa, guilleret. Autre sujet brûlant.

— Je croyais que vous aviez déjà un amant, remarqua Malko.

— J'ai dit un « coup », pas un amant, corrigea la douce Pilar. Si vous voulez, demain soir nous sortons et je reste avec vous.

— Et pourquoi pas ce soir ?

— Parce que je ne vous connais pas assez.

Raison simple. Malko empocha le vrai numéro d'Abelardo

Martinez. Il avançait, mais sur un terrain miné... Il paya et ils redescendirent le Paseo General-Escalon, complètement désert. La peur faisant un couvre-feu très efficace. Pilar de Molina lâcha Malko en face du Camino Real.

— À demain. Téléphonez à mon oncle.

La Toyota blanche démarra avec un « vroom-vroom » rageur. Malko se sentait plutôt découragé. Entre le jésuite réticent, une gauchiste hystérique et la fille bon chic-bon genre qui semblait encore amoureuse du futur assassin de son oncle, c'était vraiment la Bandera des Cloportes.

Un peu léger pour venir à bout d'un homme comme Enrico Chacon.

CHAPITRE VII

Enrico Chacon pédalait comme un fou sur son home-trainer, en plein soleil, tous les muscles noués, le dos couvert de sueur, sous l'œil admiratif de ses deux pistoleros préférés, Jesus Calderon, le spécialiste de la machette, et Tonio, surnommé El Borracho, en raison de son goût pour la tequila. Aux yeux de ses tueurs, pour qui l'exercice physique ne dépassait jamais la fellation, le courage de leur chef était admirable. Tous les matins, il s'imposait ainsi une demi-heure de sport.

— Enrico !

Le cri de chatte blessée venait du patio. Une fille uniquement vêtue d'un slip noir, une lourde poitrine bronzée comme son corps, sautant au vent, fonçait vers Chacon, une serviette à la main. Elle le stoppa en plein effort et commença à essuyer la sueur qui dégoulinait.

— Tu es fou, querido, tu vas te tuer ! dit-elle.

Enrico Chacon s'arrêta avec un sourire un peu fat et se laissa tomber sur un matelas posé au bord de la piscine. Il avait un corps superbe, découvert par un tout petit maillot moulant des génitoires imposantes. Touchés et discrets, les deux pistoleros rentrèrent. Avec la volcanique Maria Luisa, on ne savait jamais. Un jour, elle avait tiré sur l'un d'eux qu'elle soupçonnait de les observer tandis qu'ils faisaient l'amour.

Le Cubain reprenait son souffle. Elle lui versa un jus de pamplemousse mélangé à du Moët & Chandon qu'il but d'un trait. Puis, il se laissa glisser dans la piscine à la manière d'un crocodile, flottant entre deux eaux. Maria Luisa Salgado l'admira quelques secondes. C'était une fille splendide, au corps épanoui, à la croupe ferme, avec des ongles interminables, des cheveux noirs tombant jusqu'aux reins, le ventre plat, et un mufle de salope tropicale toujours en manque. Elle était folle de Chacon, de son sexe en apparence inépuisable, de l'aura de danger qui l'entourait. C'était grâce à elle – à l'insu de son père – qu'il restait dans cette maison de la Colonia San-Francisco à trois minutes du centre. Elle fermait les yeux quand son amant amenait des gens pour les interroger et ne cherchait pas la cause des coups de feu qui claquaient parfois dans l'appentis au fond du grand jardin. De toute façon, c'était des subversivos, décidés à la ruiner, elle et les siens.

D'un geste souple, elle se laissa à son tour glisser dans l'eau. Elle se colla à lui dans l'eau tiède.

— Jesus ! cria-t-elle, une Marguarita !

Enrico Chacon semblait dormir, debout dans l'eau, les yeux fermés,

les coudes appuyés au ciment. Il réfléchissait. Sa vie était faite de longues périodes de détente coupées d'actions brutales et brèves. Il ne pouvait plus s'arrêter. C'était si bon de se sentir admiré et craint, d'être différent. S'il retournait aux États-Unis, il n'aurait plus cette dimension. Il serait simplement un play-boy plein de charme. Jamais il ne vivrait des instants sublimes comme le moment où il avait pressé la détente de la grosse carabine, tuant monseigneur Oscar Romero. Il avait conservé tous les journaux du lendemain et les avait plastifiés pour qu'ils ne puissent s'abîmer. Il continuerait.

— À qui penses-tu ? demanda Maria Luisa, toujours collée contre lui dans l'eau.

— À toi, fit Enrico Chacon, flattant sa hanche.

Il avait le goût de sa peau satinée et de sa jeunesse. Il était flatté que cette fille splendide soit folle amoureuse de lui. De plus, elle lui était utile et lui amenait de nombreux contacts politiques. Enfin, c'était un « coup » superbe, une belle femelle toujours disponible. Elle glissa une main entre eux le caressant avec douceur à travers son maillot. Elle adorait faire l'amour dans l'eau. Cela rendait fous les pistoleros. Par jeu, Enrico Chacon lui saisit la nuque, lui enfonçant le visage dans l'eau. Maria Luisa se laissa faire, prit son souffle et plongea, s'accrochant au corps de son amant jusqu'à ce que sa bouche rejoigne son ventre. Elle ouvrit la bouche et l'emprisonna, retenant sa respiration. Puis elle remonta, au bord de l'asphyxie. Il riait.

— Encore !

— Non, dit-elle, je te veux !

Elle avait déjà fait glisser son slip. Cela ne lui prit que quelques minutes pour jouir violemment, d'une secousse qui l'arracha à lui. Elle se hissa hors de l'eau et se laissa tomber sur un matelas, toute dolente.

— Va me chercher la máquina, ordonna la voix coupante de Chacon.

Docilement, Maria Luisa se leva, disparut dans la maison et revint avec une carabine Marlin 444, une arme terrifiante capable de pulvériser la tête d'un homme à cinq cents mètres. L'arme personnelle d'Enrico Chacon, réservée aux grandes occasions. Il la prit en main, et le contact du métal lui fut aussi agréable que celui de la peau satinée de Maria Luisa. Celle-ci avait apporté également la trousse de nettoyage. Elle le regarda, avec de nouveau une violente envie de faire l'amour.

— Tu vas t'en servir encore ?

C'était l'arme qui avait tué Oscar Romero et quelques autres. Elle ramassa une cartouche éjectée et caressa le laiton poli de ses doigts fuselés, le regard trouble. Pour jouer, Enrico Chacon effleura son mont de Vénus de l'extrémité du canon. Elle esquiva avec un rire gêné.

— Arrête... Tu ne m'as pas répondu ?

— Peut-être, dit-il.

Il était toujours peu prolixe sur ses projets. Il posa l'arme et se leva.

— Où vas-tu ?

— J'ai envie de me promener un peu.

La seule distraction de la villa était une chaîne hifi pro Akai intégrée, belle comme un objet de science fiction. Le grand plaisir d'Enrico Chacon était de jouir de son lit avec la télécommande déclenchant la platine, arrêtant le lecteur de cassettes, la radio. Tout était possible grâce à la télécommande infrarouge. Maria Luisa lui barra le chemin.

— Tu es fou ! Il y a tant de gens qui veulent te tuer. Et ce gringo venu spécialement. Les « yanquis »...

— Tais-toi, fit Chacon. Personne n'osera me toucher... j'ai trop d'amis. J'en ai assez d'être enfermé.

Chacon sous son apparence nonchalante était en alerte. Le fait que les Américains veuillent sa peau ne le rassurait pas, mais il avait confiance en son étoile.

* *

*

La señora Martinez regardait d'un air attendri et inquiet son époux en train d'essayer un gilet pare-balles tout neuf en nylon bleu. Accessoire insolite dans le patio entouré de délicates arabesques de fer forgé où s'enroulaient de superbes rosiers. Elle tira sur les sangles pour l'ajuster quand on sonna à la porte. Pudiquement, Abelardo Martinez poussa une serviette de bain sur la mitraillette Uzi posée à côté de lui. À soixante-cinq ans, c'était dur de se remettre au tir. Surtout sur cible humaine et mouvante.

Sa femme revint avec un inconnu, distingué et bronzé. Qui venait de la part de sa nièce, Pilar de Molina. Ils s'installèrent sous la véranda, non loin de la piscine.

— Ma nièce m'a parlé de vous, dit l'ancien ministre, je crois que vous vous occupez de café ?

— C'est en partie exact, fit Malko avec prudence.

Mme Martinez s'était discrètement retirée. Abelardo Martinez, avec ses soixante-cinq ans grisonnants semblait paisible et calme, pas du tout l'objectif de tueurs. Mais l'œil de Malko avait remarqué le canon de la mitraillette dissimulée sous la serviette. Otto Gruder avait dit la vérité. La conversation s'engagea sur le café, ses prix, son intérêt. Martinez précisa :

— J'ai trois fincas d'une centaine d'hectares chacune, pas très loin de San Salvador, dans de très bonnes terres. Étant donné mon âge, je voudrais les vendre et me retirer aux États-Unis.

Malko écoutait. D'un « involontaire » faux mouvement de son coude, il découvrit l'arme. Martinez se troubla un peu.

— Vous êtes toujours armé ? demanda Malko.

Le Salvadorien soupira :

— Nous traversons une période difficile ! J'ai reçu des menaces de mort. Il faut prendre les choses au sérieux ici. Un de mes meilleurs amis a été abattu dans son bureau il y a dix jours. Avec son frère.

Malko sauta sur l'occasion.

— Je sais, un de mes amis m'en a parlé, Otto Gruder.

— Otto !

Abelardo Martinez s'était raidi, fixant son visiteur avec inquiétude. Sa main glissa vers l'arme, comme s'il craignait une attaque brusque. Malko le rassura d'un sourire.

— Otto, qui est un vieil ami, m'a seulement dit qu'il ne pouvait pas assurer votre sécurité. Il m'a expliqué ce qui se passait...

— Vous voulez dire que vous vous proposez pour le remplacer ? demanda Martinez avec méfiance.

— Pas du tout, dit Malko, je ne suis pas garde du corps.

— Mais vous n'êtes pas non plus dans le café...

Maintenant, la main s'était encore rapprochée du pistolet-mitrailleur, et la tension montait. Malko sentit qu'il fallait désamorcer la bombe avant que le vieux Martinez ne le rafalat. Autant dire la vérité.

— Non, dit Malko. Quand j'ai rencontré votre nièce, je ne tenais pas à lui dire qui j'étais réellement, pour des raisons de sécurité. Mais c'était un hasard. J'ai entendu parler de vous pour la première fois par Otto. Je suis ici en mission pour le gouvernement américain. Une mission très délicate.

— Qu'est-ce que cela a à faire avec moi ?

— Au départ, rien, dit Malko. Sauf que je suis ici pour tenter de régler le problème Enrico Chacon.

Le sang se retira du visage du vieillard.

— Chacon, pourquoi me...

— Parce que je sais qu'il vous menace. Le gouvernement américain estime que la présence de Chacon au Salvador est un obstacle au rétablissement de conditions normales.

Abelardo Martinez regarda Malko, abasourdi.

— Vous voulez dire que les « yanquis » veulent faire quelque chose contre Chacon. Mais quoi ?

— Je ne sais pas encore, dit Malko. Cela dépend de lui.

Abelardo Martinez secoua la tête.

— J'ai beaucoup de mal à vous croire... Jamais les Américains ne sont intervenus dans ce sens. Chacon est une de leurs créatures. C'est eux qui ont amené ce fléau au Salvador. Votre CIA.

— Je sais, dit Malko, mais leur politique a changé.

L'ancien ministre secoua la tête.

— Bien. Que me voulez-vous réellement ? Je n'ai pas de temps à perdre.

— Peut-être vous éviter de vendre vos fincas, dit Malko. Je suis ici pour m'occuper d'Enrico Chacon. Il veut vous tuer. Nous pourrions unir nos efforts.

Martinez le fixa, stupéfait.

— Où sont vos gens ? Vous n'êtes pas tout seul, quand même ? Vous disposez d'une organisation ? Vous savez qui est Chacon, les protections dont il dispose.

— Depuis trois jours, on me le rabâche de tous les côtés, dit Malko. Je n'ai que quelques aides mais, pour ce genre de travail, on est aussi bien seul, à condition de disposer d'informateurs. Je veux trouver Chacon et que vous m'y aidiez.

Mme Martinez trotta dans le patio, apportant du thé et des petits gâteaux. Son mari attendit qu'elle soit partie pour dire :

— Comment savoir que vous dites la vérité ?

— Quelqu'un est au courant de ma présence, dit Malko, le père César Juarez, des jésuites. Il peut vous le confirmer. Qu'avez-vous à perdre ?

Martinez demeura silencieux, visiblement troublé.

— Je ne m'attendais pas à cette visite, avoua-t-il après quelques instants. Ici, tout le monde a peur de Chacon. Quand j'ai su que j'étais sur la liste, j'avoue que j'ai pensé seulement à fuir ou à me défendre passivement. Pas à attaquer. Il faut que je m'habitue à cette idée. Même si j'avais trouvé où il se cache, personne n'aurait osé aller l'y attaquer.

— Habituez-vous vite, dit Malko. Vous vivez ici, vous avez des amis. Chacon vit à San Salvador, ce n'est pas un fantôme, il y a forcément des gens qui savent où il se trouve. Il faut en trouver un et le faire parler.

— Muy bien, fit Martinez, je vais chercher. À quel hôtel êtes-vous ?

Malko le renseigna, souriant :

— Je ne suis pas un marchand de mort subite comme mon ami Otto, au contraire, mais il fallait quelqu'un pour Chacon, alors je me suis dévoué...

— Espérons que vous ne présumez pas de vos forces, soupira Abelardo Martinez.

Sa poignée de main évoquait le cimetière. Malko se retrouva dans les allées fleuries de San-Benito, bordées de somptueuses villas désertes pour la plupart. Il avait jeté une bouteille de plus à la mer. Bientôt, tout San Salvador allait savoir qu'un gringo cherchait Enrico Chacon. Même dans cette ville habituée à la violence, il y avait de

quoi créer un peu d'animation. Mais là, il n'était pas au bout de ses peines. Il sentait qu'il n'avait pas vraiment convaincu Martinez.

Il redescendit le Paseo General-Escalon, cherchant à s'orienter pour trouver la caserne de la Guardia, où il avait rendez-vous avec le colonel Casanova, pour son permis. Il était temps de penser à se défendre. Sinon, il se retrouvait en page trois de La Prensa avec, peut-être, une photo de son cadavre.

Le temps était splendide, comme la vue. Le volcan dominait de sa masse la ville, au nord. Où se cachait Enrico Chacon dans ce fouillis de bidonvilles, de terrains vagues et de villas de rêve ?

* *

*

Trois hommes attendaient, paisiblement assis sur un banc, leur arme posée à côté d'eux. Le secrétaire moustachu qui tapait sous la rangée de photos représentant les chefs de la Guardia depuis sa création se servait d'un colt 45 comme presse-papiers. Une petite métisse se baladait avec un gros revolver dans la ceinture de sa jupe.

Le secrétaire tendit un papier à Malko avec un sourire.

Une autorisation de port d'armes valable jusqu'au mortier inclus. Walter Dallas avait le bras long. Motif : sécurité personnelle. Malko la plia. Le secrétaire ajouta :

— El Señor Coronel Casanova désire vous voir.

Un planton attendait, noir comme un pruneau, en uniforme kaki, le G3 de rigueur, la longue machette pendant entre les jambes, macho comme pas deux et haut comme trois pommes. Malko lui emboîta le pas. Des soldats couraient dans tous les sens, montaient dans des camions, des civils armés grouillaient partout. Il était au cœur de la répression « anti-subversivos ». Une rangée de prisonniers, les pouces liés par des cordelettes, attendaient dans un bureau. Malko passa devant eux.

Le colonel Casanova lui tenait la main. Chaleureusement. L'uniforme vert-olive avec trois étoiles était impeccablement repassé ; le visage harmonieux, à la Rudolph Valentino.

Il le fit pénétrer dans un bureau très sombre aux murs couverts de boiseries, elles-mêmes disparaissant sous d'innombrables diplômes et drapeaux. Il y régnait une température sibérienne. C'était cosy, très sophistiqué, et le colonel Casanova ressemblait à un acteur de Hollywood. Il dévisagea Malko avec sympathie.

— Le señor Walter Dallas nous a toujours apporté une aide importante pour la lutte contre les subversifs, dit-il, je suis heureux de pouvoir lui rendre un petit service. Mais soyez prudent, montrez toujours vos papiers lorsqu'on vous arrête.

— Bien sûr, dit Malko. Maintenant, avez-vous une idée de l'endroit où se trouve Enrico Chacon ?

— Chacon !

Le colonel Casanova éclata de rire avec une mimique ahurie, comme si on lui demandait des nouvelles du pape.

— Il est parti, fit-il, ou mort ! Il y a longtemps qu'on n'en a pas entendu parler. Pourquoi vous intéressez-vous à Chacon, ce n'est pas un subversivo ? Au contraire, il a rendu certains services, il y a des années. Maintenant...

— On dit que c'est lui qui a tué Romero, répondit Malko.

— Romero, non, je ne crois pas ! Les subversivos ne l'aimaient pas, parce qu'il leur faisait des reproches. Non, ce n'est pas Chacon, je le connais, il est un bon catholique qui se confesse souvent. C'est un bruit infâme répandu par les subversivos. Verdad.

— Peut-être, dit Malko.

Il ne tirerait rien de la Guardia. L'œil du colonel Casanova eut une lueur veloutée.

— Vous savez que votre pays nous a donné des hélicoptères pour lutter contre les subversivos ? Grâce à l'intervention du señor Dallas.

— Ah bon ? fit poliment Malko.

— Si, si, insista le colonel. Très utile. On peut les traquer dans la montagne et les tuer. D'ailleurs, j'ai arrangé une petite visite pour vous. Nous avons une opération en ce moment, on va vous emmener faire un tour... Afin que vous puissiez faire un rapport.

— Ce n'est pas exactement ma mission, fit remarquer Malko.

Casanova avait déjà ouvert la porte et appelait un capitaine, jeune et gras.

— J'ai tout arrangé, dit-il, cela ne durera pas longtemps. Une demi-heure. Vous verrez comme nous travaillons. Le capitaine Roberto va vous emmener. Adios.

C'est tout juste si le capitaine Roberto ne prit pas Malko sur son épaule. Un petit Bell quatre places attendait dans un terrain en contrebas, le rotor tournant. Malko était coincé. Inutile de se mettre mal avec Casanova. Il en avait vu d'autres. Ils montèrent dans l'appareil où se trouvaient déjà le pilote et un soldat armé d'un G3, et ils décollèrent immédiatement, le capitaine assurant la liaison radio avec le sol.

C'était fascinant, car on avait retiré les portes. On se serait cru suspendu dans le vide. Ils descendirent très bas, vers le nord-est de la ville, près de l'Université. Des hommes qui ressemblaient à des fourmis sautaient de camions et s'enfonçaient dans un bidonville traversé par une petite rivière. D'autres silhouettes couraient, cherchant à leur échapper. Le capitaine pointa le doigt et hurla, couvrant le bruit du rotor :

— Subversivos !

Ils n'avaient pas l'air très dangereux. Et surtout, le rapport de force était de un à dix.

Par acquit de conscience, le bidasse tira une rafale de G3 sur les subversivos en train de s'enfuir, et l'hélicoptère continua à tourner au-dessus du nettoyage. Vue imprenable de San Salvador. Malko en profita pour se familiariser avec la topographie de la ville. L'Université formait un vaste quadrilatère au nord-est, entouré de bidonvilles. Une carrière s'ouvrait en plein centre, à deux pas de la hideuse cathédrale. Ce n'est que sur les bords de la cuvette que cela commençait à ressembler à quelque chose de civilisé...

Enfin, l'hélicoptère reprit le chemin de la Guardia et ils se posèrent dans le champ. Adieux touchants. Le colonel Casanova était parti déjeuner. Malko reprit le volant de sa Toyota.

* *

*

Un jeune homme cravaté malgré la chaleur, les cheveux en brosse, les épaules larges et les yeux bleus, attendait dans un fauteuil du hall. Lorsque Malko prit sa clef, le réceptionniste l'avertit :

— Ce señor veut vous voir.

Malko se dirigea vers l'inconnu qui se leva aussitôt et annonça :

— Burt Rock. Technical Division. Je dois vous remettre ceci. Pouvons-nous monter dans votre chambre ?

Une fois à l'abri des regards, le jeune agent de la CIA ouvrit une mallette d'acier comme en ont les photographes. Sur un lit de mousse, il y avait de quoi soutenir un siège. Un pistolet-mitrailleur Ingram ultra-court, avec son silencieux et trois chargeurs. Un colt Python 357 Magnum, au canon de deux pouces avec une boîte de cartouches. La seconde couche comportait six grenades rondes explosives et aveuglantes, et une carabine automatique Armalite 18 à crosse pliante, avec deux chargeurs de vingt cartouches et une lunette. Malko referma la mallette, après avoir glissé entre sa peau et sa chemise le Python.

— Je vous laisse, dit discrètement le technicien. Bonne chance.

Il s'éclipsa rapidement, et Malko appela Walter Dallas.

— Le colonel Casanova n'a pas été très coopératif pour Chacon, annonça-t-il.

— Vous ne vous y attendiez quand même pas ? fit l'Américain. Je vous ai dit qu'ils étaient comme cul et chemise... C'est déjà beau qu'il vous ait donné un permis de port d'armes. Enfin, si vous avez des problèmes, joignez-moi vite. Sauf, si vous êtes mort, je pourrai faire quelque chose.

— Je n'y manquerai pas, promet Malko.

Il contempla sa petite valise, se faisant l'effet d'un mafioso. Dans une ville comme San Salvador, ce n'était pas un luxe inutile.

* *

*

L'entrée de l'Université ressemblait à celle du château de Versailles, avec une énorme grille fermant un parc en friche. Une gigantesque photo de quatre mètres sur trois, représentant les premiers subversivos s'étalait sur la façade de la Faculté de Droit deux cents mètres plus loin, encadrée de slogans célébrant la quatrième année de lutte pour la libération. Des inscriptions à la bombe à peinture maculaient chaque centimètre carré de mur. Cela sentait plus le meeting politique que les études.

Des dizaines de bâtiments étaient dispersés sur une zone d'une centaine d'hectares.

Des jeunes gens barbus et chevelus se bousculaient dans les couloirs aux murs tapissés de photos d'atrocités, avec des légendes vengeresses. Malko entra dans un petit bureau qui annonçait : « Permanencia del BPR » et demanda Rosa. On avait dû prévenir, car un barbu se leva aussitôt et lui fit signe de le suivre. Ils échouèrent dans un minuscule bureau encombré de piles de tracts, d'affiches révolutionnaires, de radios. Rosa trônait derrière une antique machine, tapant comme une folle, son sac au pistolet posé près d'elle. En voyant Malko elle s'arrêta net.

— Ah, fit-elle, je vous attendais.

Cette fois, elle était en jean, avec un T-shirt moulant annonçant « Muerte à la oligarquía ».

— Venez, je vais vous faire visiter l'Université.

Malko la suivit. C'était un véritable dédale. Partout des « étudiants » fabriquaient des tracts, discutaient par petits groupes, chantaient des slogans révolutionnaires ou commentaient les photos d'horreurs commises par la Guardia. On ne voyait pas un professeur, pas un cours. Partout des slogans et des banderoles. Ils émergèrent dans le jardin sous une chaleur torride et gagnèrent un autre bâtiment.

— Voilà la Faculté de Médecine, annonça Rosa. Ce sont les camarades du FAPU qui la contrôlent.

Un autre barbu l'accueillit et serra la main de Malko. Là aussi, les laboratoires avaient été transformés en imprimerie. Partout des monceaux de tracts. Dans un minuscule bureau Malko aperçut un émetteur de radio clandestin... Le barbu ouvrit la porte d'une grande pièce, et Malko reçut en plein visage des effluves de formol.

— C'est la chambre froide, là où nous mettons les cadavres,

annonça le barbu.

Il commença à ouvrir des tiroirs, découvrant des morts gelés et jaunâtres. Il y en avait des centaines. Malko était stupéfait.

— Cela vous sert aux leçons d'anatomie ? demanda-t-il.

Le barbu eut un sourire ravi.

— Oh non, nous cachons ici ceux de nos camarades blessés qui viennent mourir à l'Université. Et les traîtres à la cause du peuple qui sont exécutés par notre « bras armé ».

On referma le tiroir, et ils quittèrent cette ambiance glaciale. Rosa annonça :

— Maintenant, je vous emmène à l'amphithéâtre de la Faculté de Droit. C'est là que nous tenons tous nos meetings.

Ils retraversèrent le jardin, suivirent un long couloir et Rosa ouvrit une porte donnant sur un amphithéâtre immense, surplombant une scène, à la manière des théâtres antiques. Là aussi, les banderoles et les inscriptions pullulaient. Les bancs étaient pleins de garçons et de filles et le vacarme était épouvantable. Rosa guida Malko dans les travées jusqu'à la scène.

Trois cercueils l'occupaient, drapés de gris, posés sur des tréteaux.

— Regardez ! dit Rosa.

Le dessus des cercueils était coupé d'une petite glace permettant de voir les visages. Il vit trois faces tourmentées et gonflées. Des hommes très jeunes. L'un d'eux avait un gros coton sanglant sur le visage pour masquer une blessure horrible. L'odeur douceâtre et aigre de la mort filtrait à travers les planches, aggravée par la chaleur. Malko réprima une nausée. L'amphithéâtre était devenu silencieux. À côté de Rosa, venaient de surgir deux grands gaillards barbus, l'air farouche.

— Qui sont ces morts ? demanda Malko, mal à l'aise.

— Des camarades, fit Rosa, abattus hier par les assassins de la Guardia. Tu ne les connais pas ?

— Non, dit Malko, comment pourrai-je les connaître ?

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis sa balade en hélicoptère, et il n'y pensait déjà plus.

— Regarde, fit Rosa avec froideur, en lui tendant un paquet d'agrandissements de photos.

Malko y jeta un coup d'œil et sentit son estomac se remplir de plomb. C'étaient des photos de lui, dans l'hélicoptère de la Guardia. Prises au télé-objectif. Serrant la main du colonel Casanova... Escorté du soldat au G.3. Il tourna la tête, croisant le regard noir de Rosa.

— Alors ? fit la jeune gauchiste. Tu étais hier avec les assassins de nos camarades et tu prétends être ici au Salvador pour lutter avec nous. Perro inmundo !

Le ton de sa voix montait. Les gradins étaient silencieux. Un des barbus tendit à Rosa un mégaphone. Aussitôt, elle cria dedans :

— Compañeros ! Je vous ai amené un ami de la Guardia, un « yanqui » qui a aidé à tuer nos camarades !

Elle ne put pas finir sa phrase, coupée par un concert de vociférations et de hurlements, jaillis de centaines de poitrines.

— À mort, à mort, le « yanqui » ! Muerte ! Muerte !

CHAPITRE VIII

Les hurlements de haine martelaient les tympanes de Malko comme des coups, l'empêchant de penser. Il essaya de ne pas perdre son sang-froid devant ce guet-apens. Deux « étudiants » avaient surgi d'un bureau, l'un avec un fusil de chasse, l'autre un G.3. De toute façon, s'il avait tenté de fuir, les centaines de spectateurs se seraient rués sur lui. Rosa, plantée en face de Malko, annonça en criant pour couvrir le bruit de la foule :

— Nous allons te juger. Le tribunal du peuple. La sentence sera exécutée immédiatement.

— À mort ! hurlèrent les gradins.

Il n'y avait aucun doute sur le verdict. Malko était submergé par l'intensité de cette haine. Les étudiants scandaient « muerte » avec une rage grandissante. Il allait se faire lyncher. Qui avait pris ces photos ? Qui les avait fait parvenir à Rosa ? La réponse semblait évidente. Le chef de la Guardia avait dû penser que ce serait amusant de faire éliminer quelqu'un cherchant à causer des problèmes à son ami Chacon. Une fuite par surprise paraissait impossible. Toutes les issues étaient gardées et les « étudiants » étaient incalmables.

La seule solution était de convaincre de sa bonne foi. Pas facile à première vue dans ce brouhaha dément. Les deux étudiants armés l'encadraient avec des mimiques menaçantes. Il avait du mal à réaliser qu'il se trouvait en plein centre de la ville et que, à quelques centaines de mètres de là, la vie continuait normalement. La Cité Universitaire était vraiment un monde à part. Le niveau des diplômes, sauf ceux de tir instinctif, ne devait pas être terriblement élevé. Il hurla dans l'oreille de Rosa, essayant de couvrir le tumulte :

— C'est vrai, j'étais dans un hélicoptère de la Guardia, mais je n'ai participé à aucune opération militaire. Le colonel Casanova m'avait invité à une promenade. Je ne pensais pas que c'était un piège.

Rosa lui jeta un œil noir.

— Qu'est-ce que tu faisais à la Guardia ? Tu étais venu dénoncer des camarades. La Guardia et Chacon, c'est pareil.

— Je suis venu chercher un permis de port d'armes, corrigea Malko. En tant qu'envoyé du gouvernement américain.

Rosa poussa un glapissement hystérique.

— Un permis de port d'armes, hein ! Pour assassiner nos camarades ! Ces trois-là, c'est toi qui les as tués.

Elle désignait d'un geste théâtral les trois cercueils. Il s'enfonçait. Bientôt on allait l'accuser d'avoir brisé le vase de Soissons... Ses deux gardes armés le firent asseoir sans douceur sur une chaise. À travers

son mégaphone, Rosa interpella les centaines d'étudiants massés sur les gradins :

— Compañeros, vous êtes le tribunal du peuple. Fraction par fraction, vous allez me dire quelle peine mérite ce « yanqui ». Primo el BPR.

— Muerte ! hurla une partie des gradins avec un ensemble touchant.

— El FAPU ?

— Muerte !

— El LP 28 ?

— Muerte !

— El PRT ?

— Muerte !

Touchante unanimité. Rosa se tourna vers Malko avec un rictus méchant et cria pour dominer le tumulte :

— La coordination des masses s'est prononcée. Tu vas être exécuté dans le jardin. Ensuite, ton corps sera caché dans la chambre froide de la faculté de médecine là où je t'ai emmené tout à l'heure.

Malko commençait à paniquer. S'il n'y avait pas eu les trois cadavres et les hurlements de haine, cela aurait pu passer pour une mauvaise pièce de théâtre. Déjà, les deux gardes armés essayaient d'entraîner Malko. Ce dernier se dégagea.

— C'est une mauvaise plaisanterie, cria-t-il à son tour, je n'ai tué personne, et je ne travaille pas avec la Guardia. Au contraire, le colonel Casanova m'a tendu ce piège pour m'empêcher de rechercher Enrico Chacon.

— Tu mens ! hurla Rosa les yeux hors de la tête. Tu es un espion « yanqui » !

Le canon d'un G.3 le heurta dans les reins. Cela tournait vraiment mal. Son cerveau commençait à patiner lorsqu'il distingua dans le couloir central séparant les deux rangées de gradins une silhouette connue : Peter Reynolds, caméra sur l'épaule.

— Reynolds ! hurla Malko.

Le cameraman agita le bras et tenta de se frayer un chemin au milieu de la foule hurlante. Malko suivait son chemin avec anxiété. C'était vraiment sa seule planche de salut. Quelques instants plus tard il était sur l'estrade à côté de Malko. Rosa s'avança vers lui et l'embrassa sur les deux joues.

— Nous avons démasqué un espion « yanqui », annonça-t-elle fièrement. Nous allons l'exécuter. Tu peux filmer, si tu veux.

Délicate attention. Reynolds ne se troubla pas et remarqua seulement de son étrange voix de castrat :

— Vous allez avoir des ennuis si vous tuez un étranger ! Surtout s'il connaît Casanova. Ça fait un moment qu'il cherche un prétexte pour

envahir l'Université.

L'argument sembla frapper Rosa. Malko n'ignorait pas que la Cité Universitaire était, comme souvent en Amérique latine, une sorte de sanctuaire gauchiste où la police et l'armée ne pénétraient jamais.

Les cris et les menaces continuaient à pleuvoir des gradins. Rosa revint à la charge.

— C'est un sale « yanqui » ! Il m'a violée en plus !

Peter Reynolds se permit un sourire ironique.

— C'est vraiment le seul. Rosa, ne déconne pas.

— Il était dans un hélicoptère de la Guardia, insista la gauchiste.

— Et alors ? Moi aussi, ça m'arrive, fit le cameraman. C'est difficile de refuser les invitations de Casanova.

Les gradins commençaient à s'impatienter, tapant du pied... Les deux gardes de Malko aussi, ne comprenant rien à la discussion menée en anglais. Malko dégoulinait de sueur : la chaleur et la tension nerveuse. L'odeur aigre-douce filtrant des trois cercueils lui donnait la nausée. Tout cela était dément... Rosa paraissait flotter. Peter Reynolds sauta sur l'occasion.

— Dis-leur que tu l'emmènes dans la prison du peuple, tu sais, à la Faculté de Chimie où vous aviez enfermé les deux flics et qu'on l'exécutera ensuite. Ça nous donne le temps de réfléchir. Allez, vas-y.

Il y eut quelques secondes dures, très dures... Puis Rosa, de mauvaise grâce, reprit son mégaphone, et hurla :

— Compañeros, pour des raisons de sécurité, l'exécution ne peut avoir lieu ici. Nous emmenons le « yanqui » dans la prison du peuple de l'Université. Nous vous convoquerons pour l'exécution !

Il y eut quelques protestations, encore des cris « Muerte », mais personne ne grimpa sur l'estrade pour estourbir Malko. Rosa traversa l'estrade en direction d'une petite porte sur la gauche, suivie de Malko encadré par ses gardes et du cameraman. Ils se retrouvèrent dans un minuscule bureau avec le stock habituel de tracts et de brochures. Peter Reynolds posa sa caméra et offrit des cigarettes aux gardes révolutionnaires qui acceptèrent. L'atmosphère se détendait. Mais pas Rosa.

— Allons l'enfermer ! ordonna-t-elle. Nous avons promis.

Reynolds haussa les épaules avec un sourire.

— Ne déconne pas. S'il disparaît, ça va faire un foin du diable. Tu n'as qu'à dire qu'il s'est évadé. Tu sais où le trouver, il est au Camino Real. Il ne quittera pas le pays, je m'en porte garant. Hein ?

— Absolument, confirma Malko qui aurait bien embrassé le cameraman sur la bouche.

— Tu as confiance en moi ? demanda Reynolds à Rosa.

— Oui, dit-elle de mauvaise grâce, mais tu ne le connais pas. C'est un drôle de type. Il m'a raconté des histoires, qu'il était ici pour

rechercher Chacon, des conneries comme ça...

— Tiens ! fit Reynolds. Ça devrait te plaire, c'est pas ton copain, Chacon...

— Oui, mais il était avec la Guardia.

Un type barbu ouvrit la porte et cria en espagnol :

— Ils demandent quand a lieu l'exécution.

Cela sentait mauvais. Peter Reynolds écrasa sa cigarette sur une pile de tracts et prit Malko par le bras en adressant un grand sourire aux gardes révolutionnaires et à Rosa.

— Vous allez assister à une évasion ! Pas de conneries, hein, tu ne tiens pas à voir la Guardia ici. On tirera l'histoire au clair plus tard. Calme-les, on sort par le parc...

Il ouvrait déjà une petite porte au fond du bureau. Cela donnait directement sur le parc. Il y eut un moment difficile quand Rosa cria « Ne les laissez pas partir ». Le barbu au G3 esquissa un vague mouvement, mais Reynolds avait pris soin de se placer entre lui et Malko... Celui-ci respira avec volupté l'air brûlant et chargé d'humidité du parc.

À quelques mètres, un couple était enlacé sur le gazon, et Reynolds avait refermé la porte. Il y avait des slogans révolutionnaires peints même sur les arbres. Il se tourna vers Malko.

— Foutons le camp ! fit-il sobrement.

Ils prirent leurs jambes à leur cou. La voiture du cameraman était garée plus loin avec d'énormes lettres blanches PRENSA tracées partout, non loin de celle de Malko. Peter Reynolds ralentit : personne ne les suivait. Il essuya son front.

— Vous avez du pot que j'aie été là ! Cette hystérique était capable de vous faire flinguer.

— Heureusement que vous avez pu la faire changer d'avis.

Peter Reynolds eut un drôle de petit rire aigret.

— Oh, elle me connaît bien. On baise ensemble de temps en temps. Je leur file des tuyaux, ils ont confiance en moi. En réalité, ils ne voulaient pas vraiment vous tuer, mais on ne sait jamais... Faudra pas revenir ici. Quand ils sont en groupe, ils peuvent être vachement dangereux. Heureusement qu'ils ont la frousse de Casanova. Son rêve, c'est de raser l'Université et d'en faire un parking dès que les autres lui donneront un prétexte.

Ils étaient arrivés aux voitures. Peter Reynolds jeta un coup d'œil inquisiteur à Malko.

— Je me doutais bien qu'il allait vous arriver une couille. On m'avait dit que vous n'étiez pas vraiment dans le café, que vous étiez plutôt du côté des « Green Berets »...

— La vérité est entre les deux, fit Malko, qui ne pouvait quand même pas prendre son sauveur pour un imbécile.

— Bon, si vous voulez, vous me direz ça ce soir, fit le cameraman. On peut dîner ensemble et écouter de la musique après. J'ai une copine. Et vous ?

— Moi aussi, dit Malko.

— Eh bien, à huit heures dans le hall. On ira à la Diligencia, ils ont de bons steaks.

* *

*

Malko avait encore dans les oreilles les hurlements des étudiants en délire. Le colonel Casanova l'avait bien eu. Il était persuadé que c'était l'officier de la Guardia qui avait communiqué les photos aux gauchos. La piste de Rosa était morte. Il ne restait plus que le jésuite et Abelardo Martinez.

Le téléphone sonna.

— Buenas noches, Señor, fit une voix d'homme distingué. S'il vous plaît, si vous reconnaissez ma voix, ne prononcez pas mon nom.

Quand on pense au loup... C'était Abelardo Martinez.

— D'accord, dit Malko.

— Bien ! J'ai une information que vous pourriez peut-être utiliser au sujet de notre ami commun.

— Quoi ?

— Quelqu'un qui sait où le trouver. J'ai fait déposer l'adresse et le nom dans votre case, à l'hôtel. Allez le voir de ma part.

Il avait raccroché. Malko, après avoir vérifié son Python, le glissa sous sa chemise à même la peau, chaussa les lunettes noires qui dissimulaient ses yeux dorés et descendit.

L'enveloppe était bien dans sa case. Elle contenait un morceau de papier avec un nom : Juan Heredia, Calle Zacamil, Urbanizacion San-José. Il franchissait la porte du hall lorsqu'il se heurta presque à Rosa, l'air plus farouche que jamais, qui lui barra le chemin.

La main plongée dans son sac. Elle la sortit un peu, montrant la crosse de son automatique.

— Les camarades n'ont pas accepté ton évasion, annonça-t-elle. Je te ramène à l'Université.

C'était le comble.

— Écoutez, dit Malko qui se sentait plus sûr de lui avec son Python, je ne viendrai pas, et vous allez m'accompagner à cette adresse.

Il lui tendit le bout de papier.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Rosa, méfiante.

— Le nom d'un homme qui sait où se trouve Enrico Chacon, dit Malko. Vous aurez ainsi la preuve que je dis la vérité.

— Chacon ! dit Rosa, mais il n'habite sûrement pas là-bas, c'est un

quartier populaire.

— Non, mais Juan Heredia sait où il se trouve. Ne perdons pas de temps.

La gauchiste, de nouveau, sembla hésiter, mais le nom de Chacon était un appât irrésistible.

— Bien, dit-elle. Vamos. Ensuite nous irons à l'Université.

Elle rengaina son automatique et ils gagnèrent la Toyota de Malko, transformée en fournaise.

— Tu montes le boulevard de Los-Heroes et ensuite tu prends l'Autopista Norte, ordonna Rosa, continuant le tutoiement révolutionnaire.

* *

*

La grosse voiture bleue cahotait dans les trous et les ornières de la Calle Zacamil, qui n'avait de rue que le nom. C'était une sente longeant le cañon du rio Mexicano, avec de temps à autre une cabane en torchis. La voiture s'arrêta, un homme en sortit et s'avança vers un gosse jouant devant.

— El Señor Juan Heredia ?

— Il n'est pas là, fit le gosse. Il est chez le coiffeur. Là-bas, au bout de la rue.

— Muchissimas gracias, fit le visiteur avec une politesse affectée avant de remonter dans la voiture bleue qui continua son chemin.

Elle s'arrêta cent mètres plus loin devant une petite échoppe misérable. Cette fois, deux hommes sortirent. Tous les deux avec des lunettes noires. Le plus petit pénétra dans l'échoppe où il n'y avait que deux fauteuils. L'un était occupé par un homme en train de se faire raser le visage recouvert de serviettes chaudes, à la mode américaine. Le coiffeur leva les yeux vers son visiteur. Aussitôt ce dernier sortit de sa ceinture un gros pistolet et le braqua sur lui en mettant un doigt devant sa bouche, lui intimant l'ordre de se taire. Puis, il ressortit à reculons lui faisant signe de le suivre.

Son rasoir encore à la main, le coiffeur le suivit, une boule dans la gorge. Le petit homme aux lunettes noires lui sourit et dit d'une voix douce :

— Hombre, ne crains rien. Nous sommes de l'Escadron de la Mort et nous venons exécuter Juan Heredia.

Braquant toujours son pistolet, il tendit la main pour prendre le rasoir.

— On va finir ton travail, dit-il.

Le coiffeur se laissa faire, muet de terreur. Il savait que s'il avait résisté, ils l'auraient tué, et cela n'aurait rien changé au sort de Juan

Heredia. Il se mit à prier pour lui. Heredia ne se doutait de rien, il chantonait sous ses serviettes. Le petit homme aux lunettes noires s'approcha de lui, après avoir rentré son pistolet. De la main gauche, il lui saisit le bout du nez pour lui rejeter la tête en arrière, puis il ôta la serviette cachant le menton et la gorge. Juan Heredia se laissait faire, croyant avoir affaire au coiffeur. Le tueur posa le rasoir sur la gorge, puis appuya d'un coup.

La lame entra comme une cuillère dans une perdrix bien cuite ; ouvrant la gorge d'une oreille à l'autre. Il y eut un bruit horrible, comme un tuyau qu'on perce brusquement. Juan Heredia, les cordes vocales tranchées, ne put pas crier. Il voulut se relever, mais il était déjà presque mort. Le sang jaillit de ses deux carotides, souillant la glace en face de lui, distante de plus d'un mètre. Le petit tueur laissa tomber le rasoir et s'effaça. Un second venait d'entrer dans la boutique, tenant un shot-gun à canon scié. Il posa le canon contre les serviettes et tira les deux coups. Les os et la chair éclatèrent dans tous les sens. Une partie des dents fut projetée dans un coin.

Les deux tueurs ressortirent, très calmes. Au passage, ils dirent au coiffeur :

— Juan Heredia était un homme trop bavard, adios !

La grosse voiture bleue démarra sans se presser, fit demi-tour et reprit la direction de l'Autopista Norte.

* *

*

L'Autopista Norte se transformait très vite en piste défoncée, ne se différenciant de la Calle Zacamil que par la largeur. Malko conduisait le plus vite possible. Rosa silencieuse à son côté. Ils aperçurent un petit groupe en face d'une boutique et stoppèrent. Les conversations cessèrent devant l'arrivée des étrangers. Malko descendit et aperçut dans la pénombre un corps à demi allongé dans un fauteuil de coiffeur. Une énorme mare de sang s'étalait sur le sol, et la tête n'était plus qu'un magma de chair et d'os broyés. Il s'adressa à un homme en blouse blanche tachée de sang, l'air accablé.

— Qui est-ce ? Qu'est-il arrivé ?

— L'Escadron de la Mort, fit le coiffeur hébété. C'était mon ami, il s'appelait Juan Heredia.

Malko respirait l'odeur fade du sang. Chacon les avait pris de vitesse. Rosa écoutait les détails du meurtre débités d'une voix geignarde par le coiffeur. Comment Enrico Chacon avait-il su que Juan Heredia s'apprêtait à le trahir ? Il n'y avait rien à faire. Rosa revint vers lui, la bouche amère.

— Tu as dit la vérité, dit-elle. Tout le monde savait que Juan

Heredia travaillait pour Chacon. Des camarades du LP 28 avaient même menacé de l'exécuter. Il y a deux heures, il est venu téléphoner chez le coiffeur. On croit que c'est à Chacon. Il demandait du travail. Et puis, les autres sont venus...

Cela avait suffi apparemment pour éveiller la méfiance d'Enrico Chacon. Malko fixa Rosa.

— Vous croyez, maintenant, que je ne suis pas un espion de la Guardia ?

Elle ne répondit pas, et ils remontèrent en voiture. Il n'y avait plus rien à faire pour Juan Heredia.

— Je ne comprends plus, dit soudain Rosa, qui es-tu vraiment ? Que veux-tu ? Pourquoi étais-tu avec la Guardia ?

— Je vous l'ai dit, répéta Malko, pour avoir un permis de port d'armes. Le colonel Casanova m'a tendu un piège. Il sait ce que je veux. Il savait aussi que nous nous connaissions. Il voulait me discréditer auprès de vous. Comment avez-vous eu ces photos ?

— Un ami à nous qui travaille à la Guardia. Il nous envoie les photos de tous les « yanquis » qui viennent. Cela rend service pour repérer les traîtres.

Ils atteignirent l'avenue cernant l'Université. Rosa lui serra le bras.

— Arrête-moi là. Il faut que j'aille expliquer aux camarades ce qui se passe. Je te reverrai à l'hôtel.

Malko obéit.

— J'ai besoin de vous, dit-il. Je veux Chacon. Il faut m'aider à le retrouver. Il y a d'autres Heredia. Il suffit qu'un seul parle. Heredia avait le téléphone de Chacon. D'autres peuvent l'avoir aussi.

— Je sais, dit Rosa, mais ce sera difficile. Nous allons essayer. Je vais mettre dessus tous les camarades. Leur expliquer ce que tu fais.

— Discrètement, dit Malko.

Rosa était déjà partie. Il la vit monter le talus en courant et se glisser sous la clôture pour entrer dans le parc de l'Université. Il ne croyait pas beaucoup à ses promesses. La gauche, comme partout, était brouillonne et bruyante, mais peu efficace. Si elle avait su où trouver Chacon, elle disposait d'assez de tueurs. Il ne restait plus qu'à rendre compte à Abelardo Martinez du sort de son informateur. En espérant qu'il en trouverait un autre. Tout en descendant le boulevard de Los-Heroes, Malko récapitulait la situation. Pas brillante.

Il avait besoin de faire le point.

Le téléphone sonnait quand il mit la clef dans la serrure.

— Señor Linge ?

— Si.

Une voix inconnue.

— Señor Linge, reprit son interlocuteur. Je pensais que vous aviez compris après votre rencontre avec Elena. Laissez-moi tranquille sinon

vous ne quitterez pas le Salvador vivant. Adios.

CHAPITRE IX

Abelardo Martinez avait le teint gris et semblait s'être ratatiné. Il contemplait tristement les massifs de fleurs entourant la piscine en écoutant le récit de Malko. Et encore, celui-ci avait-il omis le coup de téléphone de Chacon.

Inutile de paniquer le vieillard. Ici, en cette fin de journée à San-Benito, l'air était plus frais, et dans cette villa cossue et calme on ne se serait pas cru dans un pays en guerre. Le Salvadorien trempa les lèvres dans son verre de Pepsi-Cola.

— Juan Heredia était un imbécile, laissa-t-il tomber. Il n'aurait jamais dû téléphoner. Chacon est très méfiant... Vous avez vu.

— J'ai vu, dit Malko.

Un ange passa, dégoulinant d'un beau sang clair. Mme Martinez, petite silhouette toute tassée sur elle-même, guignait Malko comme s'il allait sauver son mari. Celui-ci soupira :

— C'est dommage que vous ne soyez pas vraiment dans le café. Je vous vendrais mes trois fincas et j'irais vivre à Miami.

La sonnerie du téléphone les fit sursauter tous les trois. Malko avait été stoppé à la porte d'Abelardo Martinez par un petit pistolero trapu et muet qui l'avait fouillé soigneusement avant de le laisser entrer. L'ancien ministre se méfiait. Il alla répondre au téléphone et revint, le visage encore plus soucieux.

— La voiture qui a servi aux tueurs était celle de Chacon en personne, annonça-t-il. Une Cadillac Seville bleue.

Le Salvadorien secoua la tête.

— Impossible de faire tous les garages de toutes les villas. Mais cela prouve à quel point il se sent sûr de lui. Officiellement, les gens de « Orden » sont à sa recherche. Ainsi que la police militaire.

— Vous n'avez pas d'autre piste ?

Abelardo Martinez hésita quelques secondes avant de répondre :

— Peut-être. Un de mes amis a vu Chacon il y a trois semaines à la Costa del Sol. Il était avec une fille qui conduisait une BMW. Je crois savoir qui c'était d'après la description, mais je n'en suis pas certain. Je vais tenter d'en savoir plus. On m'avait dit qu'il était l'amant de cette fille. Peut-être l'est-il toujours ? Par elle, nous pourrions le retrouver. D'ailleurs ma nièce la connaît. Elles sont de la même génération.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Maria Luisa Salgado. C'est la fille d'un banquier immensément riche. Je pensais qu'elle vivait à Palm Beach, en Floride. La villa de son père a été vendue. J'ignore chez qui elle est.

— Je vais quand même me promener dans la Colonia San-Francisco, dit Malko. À la recherche d'une Seville bleue et d'une BMW grise conduite par une fille brune.

Il pensait à la fille dont il avait vu la photo dans le bureau de David Wise. Il s'agissait peut-être de la même.

— Vous revoyez ma nièce ? demanda le Salvadorien.

— Oui, dit Malko.

— Alors, demandez-lui. Mais faites attention. Chacun ne vous préviendra pas. Vous pouvez trouver trois tueurs qui vous attendent dans le hall de votre hôtel. Vous devriez mettre un chaleco(39). Vous êtes armé ?

— Oui, dit Malko.

— Cela vaut mieux que rien ; moi je ne sors plus, dit Martinez. Ils viennent rarement chez les gens, ils respectent la vie de famille... Ils tuent dans les bureaux ou dehors. Dites à Pilar d'être prudente, de ne pas trop parler non plus...

* *

*

Pilar de Molina était éblouissante dans une robe de crêpe rouge, fendue largement sur le côté, serrée à la taille par une large ceinture qui découvrait une de ses cuisses bronzées et charnues. Les cheveux cascadant, l'œil charbonneux et la croupe frémissante. Visiblement, elle avait envoyé son vieux « coup » aux orties. Peter Reynolds lui jeta un regard bassement lubrique et dit à Malko, sur le ton de la plaisanterie :

— Pour un étranger, vous ne vous débrouillez pas mal...

Pilar toisa le cameraman comme si c'était une bête visqueuse sortant de sous une souche.

— Qui est-ce ?

— Il m'a sauvé la vie ce matin, dit Malko. Avec les subversivos...

L'œil de Pilar brilla d'une lueur carnivore.

— Perros inmundos. On devrait tous les tuer...

— Je vous invite à la Diligencia, proposa Reynolds. La viande est bonne. Mon amie n'était pas libre, elle nous rejoindra.

— Allons plutôt au Bodegon, suggéra Pilar, c'est meilleur.

C'était encore un miracle que dans une ville comme San Salvador on ait le choix entre deux restaurants. Ils sortirent les premiers, tandis que Reynolds rivait son regard sur la chute de reins de la jeune Salvadorienne. Celle-ci murmura à l'oreille de Malko :

— Je n'aime pas ton ami, il a l'air faux.

Elle lui tendit les clefs de la Toyota blanche.

— Conduis. J'ai horreur de conduire un homme.

Une bonne salope tropicale. Peter Reynolds se tassa discrètement à l'arrière. Pilar de Molina était visiblement agacée de ne pas être seule avec Malko. Mais il ne pouvait décemment pas snober son sauveur... Le Bodegon était aussi vide que lors du déjeuner avec Otto. Un maître d'hôtel stylé ôta les cadenas de la porte et leur annonça qu'exceptionnellement, il y avait de la langouste. Pilar battit des mains.

Le reste de la soirée risquait de ne pas être triste.

* *

*

— Si on allait boire un verre ? J'ai envie de danser.

Pilar de Molina avait les yeux brillants, et ses doigts serraient la main de Malko, tandis que sa hanche s'appuyait à lui langoureusement. La viande et la langouste du Bodegon avaient été parfaites, bien qu'au prix de Maxim's... Le Paseo General-Escalon était désert et l'air presque frais. Peter Reynolds bâilla bruyamment.

— Où pouvons-nous aller ? demanda Malko.

Il n'avait pas encore questionné Pilar sur sa supposée copine, maîtresse de Chacon, et avait hâte de se retrouver seul avec elle.

— Au Buh, fit la jeune femme. C'est en face.

Ils remontèrent dans la Toyota pour faire cinquante mètres. Le Buh était presque vide et très sombre. À côté d'un grand bar, trois hommes jouaient à un petit billard. À part ça, c'était comme toutes les discothèques du monde. Malko commanda des Margaritas pour tout le monde. Dès qu'il y eut un slow, Pilar l'entraîna sur la piste. Elle dansait tout en salsa avec une sorte de déhanchement sensuel, les bras noués autour de la nuque, son bassin effectuant un lent mouvement de pendule contre son cavalier. Elle n'avait pas appris ça dans une finishing school(40). Ses seins s'écrasaient contre le torse de Malko. Leurs visages se frôlèrent, et il n'eut à parcourir que quelques millimètres pour que leurs bouches se rencontrent.

Ce fut un baiser classique et agréable, renforcé par une pression de tout leur corps. Ses yeux noirs avaient une lueur trouble. Elle approcha la bouche de son oreille.

— Il y a longtemps que tu n'as pas fait l'amour ?

— Des siècles, affirma Malko. Pourquoi ?

— Parce que je veux garder un bon souvenir.

Il l'embrassa dans le cou.

Ils revenaient vers leur table, lorsque Pilar poussa un cri et se précipita vers une fille qui venait de surgir de l'ombre.

— Maria Luisa !

Elles s'étreignirent. La nouvelle venue était aussi grande que Pilar,

et on aurait dit deux sœurs. Une superbe créature pleine de magnétisme, moulée dans une robe blanche, boutonnée sur le côté et qui découvrit les trois quarts de ses cuisses lorsqu'elle s'assit. Pilar se rappela enfin qu'elle n'était pas seule et se tourna vers Malko.

— Je te présente Maria Luisa Salgado, une vieille copine. Je la croyais à Miami.

Maria Luisa tendit à Malko une main aux longs ongles rouges et l'enveloppa d'un regard gourmand, tandis qu'il se présentait. Elle était accompagnée d'une autre fille aux cheveux roux très courts, avec une jupe noire moulant des fesses extraordinaires, et d'un moustachu boutonneux. Malko entendit à peine leur nom. Il essayait de ne pas trop regarder Maria Luisa Salgado.

C'était la fille de la photo et le prénom et la description exacte d'Abelardo Martinez. La maîtresse d'Enrico Chacon ! Il regretta d'avoir laissé le Python – gênant pour la danse – caché sous le siège de la Toyota. Si Chacon surgissait il aurait l'air fin ! Les deux filles s'étaient mises à bavarder, et il commanda une autre Margarita. Le cameraman se pencha vers lui :

— Elle est superbe, non ?

— Superbe ! Vous la connaissez ?

— Non, fit Reynolds, mais j'aimerais bien.

— Je me demande si ce n'est pas la maîtresse de Chacon, avança Malko, très excité. C'est la description qu'on m'en a faite.

Peter Reynolds dévisagea la fille dans la pénombre. Elle avait un visage sensuel et dur, avec une grosse bouche et des yeux soulignés d'une ombre qui ne devait rien au maquillage.

— Ce n'est pas le style, fit le cameraman.

La musique était si forte qu'ils durent s'arrêter de parler. Malko en profita pour se rapprocher de Pilar qui interrompit sa conversation. Les deux filles se tournèrent vers lui et la nouvelle venue le dévisagea avec intérêt.

— Que faites-vous au Salvador ? hurla-t-elle par-dessus la conga.

— Je m'occupe de café...

Elle rit.

— Il y a de quoi faire.

Peu à peu, elle se mit à se tortiller au rythme de la musique. Malko sauta sur l'occasion. Se levant, il entraîna Pilar et Maria Luisa par la main.

— Venez danser !

La piste était encombrée maintenant. Maria Luisa dansait mieux que Pilar, se déhanchant avec des ondulations à débaucher un ayatollah. Pilar, peut-être vexée, abandonna brusquement, et Malko se retrouva avec Maria Luisa. Juste au moment où commençait une salsa très lente. Elle se laissa enlacer. Elle sentait la femelle fraîche et

parfumée et ses cheveux noirs agaçaient le visage de Malko. Machinalement, elle passa les bras autour de sa nuque, ondulant de plus en plus, les yeux fermés.

— Vous êtes splendide, dit Malko.

Un regard flatté filtra à travers les paupières mi-closes et elle remercia d'une voix languissante.

— Merci, vous dansez bien.

Elle se comportait avec décence. Malko voulut la serrer un peu, mais elle se recula imperceptiblement.

— Vous vivez seule à San Salvador ? demanda-t-il.

— Non, dit-elle.

— Où habitez-vous ?

— À la Colonia San-Francisco.

La salsa allait finir. Il se lança à l'eau.

— J'aimerais beaucoup vous revoir.

Maria Luisa lui jeta un regard surpris.

— Vous ne sortez pas avec Pilar ?

— Non. C'est la seconde fois que je la vois.

— Ah !

— Voulez-vous dîner avec moi demain ?

Elle secoua ses cheveux noirs en riant.

— Impossible, j'ai un homme dans ma vie qui est très jaloux.

— Je vois, dit Malko. Mais laissez-moi au moins votre téléphone.

Il la sentit hésiter. Suspendu à ses lèvres, il attendait avec un sourire crispé lorsque la musique s'arrêta. Ils se détachèrent, et Maria Luisa le précéda à la table.

Sans lui avoir répondu.

Pilar jeta un œil noir à Malko. Elle se rapprocha de lui, l'air furibond.

— Je ne savais pas que tu aimais autant danser, remarqua-t-elle d'une voix acerbe... celle d'une femme jalouse.

Peter Reynolds avait disparu. Maria Luisa se remit à parler avec ses amis. Pilar se pencha à l'oreille de Malko.

— Salaud ! fit-elle. Si tu as envie de la baiser, vas-y.

La Margarita ne lui valait rien. Ses yeux jetaient des éclairs. Malko posa une main sur son genou rond et tenta de la calmer à voix basse. Il n'osait pas prononcer le nom de Chacon devant Maria Luisa.

— J'ai une raison. Mais tu ne peux pas me faire une scène de jalousie, nous n'avons même pas fait l'amour.

— Nous allions le faire, siffla Pilar. Maintenant, tu vas baiser avec cette grosse salope.

Elle se levait déjà, et Malko dut la retenir. Une vraie furie. Reynolds revint se rasseoir. Il bâilla.

— Vous tenez à rester ?

Malko n'osa pas répondre. Il ne voulait pas partir avant Maria Luisa. S'il pouvait la suivre... Mais Pilar le surveillait d'un œil furieux. Entendant la remarque de Reynolds, elle se leva :

— Moi, je rentre.

Malko n'eut que le temps de la retenir par la main. Du coup, il l'entraîna sur la piste de danse et l'enlaça, lui mordillant ostensiblement le bout de l'oreille.

— Ta copine est peut-être la maîtresse de Chacon, dit-il. Je veux en savoir le plus possible sur elle.

Il la sentit se raidir. Elle scruta son visage et demanda d'une voix moins dure :

— C'est vrai, tu ne veux pas la baiser ?

— Non, jura Malko, sur la tête de ma mère.

— Ça me paraît incroyable, dit Pilar. Mais on ne sait jamais. Je vais essayer d'avoir son numéro de téléphone.

Ils se frottèrent encore un moment l'un contre l'autre. Pilar ne se tenait plus. Maria Luisa regardait d'un œil ironique cette reprise en mains. Lorsque Malko la fixa, elle détourna ostensiblement la tête. Il était grillé. Aussi laissa-t-il les deux filles reprendre leur conversation. Reynolds se pencha vers lui :

— C'est sûr, vous ne voulez pas rentrer ? J'ai de la « punta roja »
(41) fantastique. On peut s'envoyer en l'air comme des bêtes.

— Dès que Pilar sera décidée, fit Malko. Moi aussi, j'ai envie de rentrer.

Dans sa joie de l'avoir retrouvé, Pilar avala coup sur coup trois Margaritas. Elle parlait de plus en plus fort avec Maria Luisa. Enfin celle-ci regarda sa montre et poussa une exclamation.

— Mon Dieu ! Il faut que je rentre.

— Laisse-moi ton numéro de téléphone, proposa Pilar de sa voix la plus naturelle.

Malko tendit l'oreille. Mais à ce moment la musique reprit, et le numéro fut noyé dans le bruit. Tout le monde se leva. Baisers, poignées de mains. Maria Luisa et ses amis se dirigèrent vers une superbe BMW grise gardée par une nuée de gosses. Malko échangea un regard avec Pilar. Pourvu qu'elle n'oublie pas le numéro ! Si l'information de Martinez était exacte, c'était celui d'Enrico Chacon.

* *

*

— Entrez, proposa Peter Reynolds.

Malko demeura interdit, Pilar appuyée sur lui de tout son corps. Elle avait insisté pour venir chez le cameraman quand ce dernier avait parlé de « punta roja »... Au grand dam de Malko. La chambre de

l'Américain était à dix mètres de celle de Malko.

Les murs disparaissaient sous des piles de cassettes encadrant une mini-chaîne Akai ne mesurant pas plus de trente centimètres de côté. Reynolds s'accroupit devant et mit une cassette.

— C'est super, hein ! deux fois 35 watts. Et avec la télécommande, on ne bouge pas du pieu. Les deux lits jumeaux avaient été réunis pour former, au ras du sol, une large couche cernée par des piles impressionnantes de magazines pornos dont les photos les plus croustillantes constellaient les murs. Il s'allongea et sortit un petit vase plein de joints. Dès qu'il en eut allumé un, Pilar se jeta dessus et aspira voluptueusement la fumée.

Malko s'allongea à côté d'elle, rongeanant son frein : la drogue sur les Margaritas, ce n'était pas excellent pour la mémoire... Il n'avait pas pu demander à Pilar le téléphone de Maria Luisa. C'était une information trop « fermée » pour être abordée devant le cameraman. Celui-ci trifouillait dans son appareillage électronique. Il en sortit trois casques à écouteurs et en tendit deux à Pilar et Malko.

— Tenez, c'est pour les voisins...

Ils en mirent chacun un. Il sortait des écouteurs un son stéréo fabuleux, de la musique pop, coupée de guitare sud-américaine. Reynolds alluma un nouveau joint ; Pilar et lui se mirent à fumer comme des fous ; Malko se demandait comment il allait arracher Pilar à son paradis artificiel. Impossible de lui parler, à cause des écouteurs.

Au bout d'un moment, elle lui prit la main et la garda dans la sienne. Elle avait fermé les yeux et paraissait dormir. Puis, un peu plus tard, tandis que les écouteurs déversaient dans les oreilles de Malko du Pink Floyd, les jambes de la jeune femme s'ouvrirent légèrement.

Sa respiration se fit plus rapide, ses seins se soulevèrent. Comme si elle faisait l'amour avec un partenaire invisible. Peter Reynolds avait les yeux fermés, lui aussi. Immobile comme un gisant, le casque aux oreilles. Ses seuls gestes étaient de porter régulièrement le joint à sa bouche et d'expirer ensuite lentement la fumée.

Pilar ne semblait pas vouloir se lever, ni même bouger. Malko, serré contre elle, commençait à éprouver une certaine excitation. Soudain, il remarqua le mouvement insolite sur la droite de la jeune femme. Se soulevant un peu, il vit que le bras droit de Pilar était animé d'un mouvement régulier et imperceptible.

Peter Reynolds fumait son énième joint, allongé sur le dos, la chemise ouverte, les yeux clos. Il avait ouvert la fermeture Eclair de son jean. D'une broussaille noire émergeait un sexe imposant et raidi dont on ne voyait d'ailleurs que l'extrémité car le reste disparaissait sous les doigts de Pilar.

L'ondulation lente, presque machinale qui animait le poignet de la jeune femme semblait celui d'une somnambule, mais elle devait quand

même savoir ce qu'elle faisait. De temps à autre, l'ongle de son pouce passait doucement sur le gland, agaçant la peau fragile. Malko vit le ventre du cameraman se contracter brusquement. Sa main droite laissa échapper son joint, et il jouit avec des secousses violentes de tout son corps. Ce qui ne sembla pas troubler Pilar dont les doigts inondés ne cessèrent leur manipulation qu'une fois l'organe du cameraman dégonflé comme une baudruche.

Elle n'avait toujours pas ouvert les yeux.

Ce spectacle provoqua chez Malko une pulsion violente de désir. Pour un peu, il se serait jeté sur Pilar. Il avait féroce envie d'elle. Celle-ci retira enfin sa main, essuya ses doigts au drap et soupira. Quant à Peter Reynolds, il demeura immobile, les yeux clos, les écouteurs toujours aux oreilles, foudroyé. Malko décida qu'il était temps d'agir. La lourde fumée de la « punta roja » emplissait la pièce, la musique passait dans son crâne comme un métro. Il arracha son casque, puis écarta de son oreille celui de Pilar.

— Partons, dit-il.

Sans un mot, la jeune femme retira son casque, se redressa et sauta hors du lit sans un regard pour Reynolds, comme si ce dernier n'avait pas existé. Ce n'est que sur le pas de la porte qu'elle remarqua avec un sourire :

— Tiens, il s'est endormi !

Malko s'abstint de lui faire remarquer qu'elle lui avait administré un excellent somnifère...

Il régnait dans le couloir une chaleur de four. Heureusement la climatisation marchait chez Malko. Personne n'avait tiré les rideaux, et on distinguait un ciel étoilé derrière les vitres. Pilar, à peine entrée, enlaça Malko, puis l'embrassa avec passion, frottant furieusement son ventre au sien.

Il ne put s'empêcher de remarquer :

— Tu aurais dû continuer avec Reynolds.

Elle retira la langue de sa bouche juste le temps de dire :

— C'est lui qui m'a pris la main. Par surprise. D'abord je ne voulais pas, après cela m'a excitée. Tu ne m'en veux pas ?

Ce qu'on appelle une nature généreuse. Son jeu érotique avec le cameraman semblait l'avoir déchaînée. Elle se débarrassa de sa robe de crêpe rouge et de son slip, tout en flirtant, ne gardant que ses escarpins. D'elle-même, elle s'appuya au mur, le bassin en avant, et lui souffla :

— Joda me !

— Tu n'as pas oublié le numéro de Maria Luisa ? demanda Malko.

Elle avait un superbe corps aux formes pleines, extraordinaires, une poitrine dure comme du marbre avec de minuscules pointes roses.

Pilar enfonça ses griffes dans la nuque de Malko.

— Salaud ! tu me demandes ça maintenant, alors que tu vas me baiser.

— C'est important, dit Malko.

— Je te le donnerai quand tu m'auras bien fait jouir, dit-elle. Attends, je vais fermer.

Elle courut vers la fenêtre. Le rideau se trouvait encore au tiers de son parcours lorsqu'il y eut un bruit de verre brisé et un cri. Malko vit Pilar lâcher le tissu, porter les deux mains à son visage. Il se précipita tandis qu'elle s'effondrait sur place. Malko lui écarta de son visage les mains crispées. À la place de son œil droit, il y avait un trou d'où la sang s'échappait à gros bouillons.

CHAPITRE X

Malko se pencha sur le corps étendu, tétanisé d'horreur. Pilar râlait, les narines pincées, le visage ensanglanté. Il l'appela, elle ne répondit pas. Tant bien que mal, il traîna le corps près du lit à l'abri de la fenêtre, courbé en deux, essayant de demeurer hors de portée du tueur invisible. Il y avait un trou bien net dans la vitre, là où la balle l'avait traversée. L'origine n'en faisait aucun doute. Un tueur s'était embusqué sur le toit ou dans un des étages supérieurs du building blanc de l'autre côté du boulevard de Los-Heroes.

Impossible de distinguer quoi que ce soit. Malko éteignit la lumière et colla son oreille à la poitrine nue de Pilar. Le cœur battait encore faiblement. Il y avait peut-être une chance de la sauver.

Il décrocha le téléphone, attendit d'interminables secondes. Le standard du Camino Real ne décrochait pas. La mare de sang s'élargissait autour de la tête de Pilar. Il n'y avait pas une seconde à perdre : Reynolds. Lui seul pouvait l'aider.

Malko se rua dans le couloir et se mit à tambouriner à la porte du cameraman. Celui-ci ouvrit en titubant, les reins ceints d'une serviette, le regard flou, semblant à peine reconnaître Malko. Ce dernier le poussa dans la chambre où flottait toujours l'odeur fade de la « punta roja ».

— Vite, dit-il. On a tiré sur Pilar, elle a une balle dans la tête. Vous connaissez un hôpital ?

Peter Reynolds se secoua, mais mit plusieurs secondes à émerger.

— Ouais, en face de l'hôpital américain, finit-il par répondre. Une clinique privée. Ils sont ouverts jour et nuit. C'est là qu'on amène les blessés quand il y a des combats. Vous voulez que je vous aide ?

— Et comment ! fit Malko.

Reynolds était enfin réveillé. Il passa un jean et un T-shirt, et ils se ruèrent dans la chambre de Malko. Pilar râlait toujours sur la moquette et continuait à se vider de son sang. Ils arrachèrent un drap de lit et parvinrent à la rouler dedans pour en faire une civière improvisée. Malko était ivre de rage. Il avait encore dans les oreilles la menace téléphonique d'Enrico Chacon. Était-ce lui qui était visé ou Pilar ? Maria Luisa avait-elle parlé à Chacon de sa rencontre ? Ce dernier n'avait pas été long à réagir en tout cas.

Ils tinrent à peine dans l'ascenseur. Malko, de la main gauche serrait l'Ingram, chargeur engagé. Le pistolet-mitrailleur était plus fiable que le Python. Connaissant les mœurs du Salvador, et la manie qu'on y avait d'achever les blessés, ce n'était pas inutile. Le portier de nuit ouvrit de grands yeux. Heureusement, Reynolds avait une grande

station-wagon et ils allongèrent la blessée à l'arrière.

Dieu merci la clinique était bien ouverte ! Une grande ligne verte indiquait « Salle d'opérations : suivez la flèche ». Pilar, hélas, était bien incapable de la voir... Un veilleur de nuit attendait au bout de la ligne. Dès qu'il vit la blessée il décrocha le téléphone et alerta l'équipe médicale de permanence. Lorsqu'ils arrivèrent en bas, deux médecins attendaient déjà. Dans ce pays, ils étaient habitués aux blessures par balles. Malko vit la civière partir vers le bloc opératoire, Pilar était déjà sous perfusion. Le cœur serré, Reynolds complètement réveillé lui demanda :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Malko lui raconta leur retour dans sa chambre et le tueur attendant à l'extérieur. Le cameraman le fixa avec une expression intriguée.

— Dites donc, c'est sérieux, votre histoire ? Vous êtes vraiment ici pour descendre Chacon ? Moi, je croyais que c'était bidon.

— Ce n'est pas bidon, dit Malko. Et Chacon me prend au sérieux. Je ne sais pas qui il visait ce soir, mais il a tiré pour tuer. Plutôt moi. Pilar connaissait le numéro de téléphone de Maria Luisa que nous avons rencontrée ce soir. Je n'arrive pas à croire qu'on ait voulu la tuer pour cela ! On ne pouvait pas savoir qu'elle ne me l'avait pas déjà transmis...

— Ouais, fit Reynolds en bâillant.

Ils s'installèrent sur des chaises dans la salle d'attente, Malko, son Ingram sur les genoux.

Reynolds s'assoupit.

* *

*

Une heure et quart s'était écoulée. Entre temps, un autre blessé par balle – dans le côté – était arrivé, soutenu par un ami. Un chirurgien, avec encore ses bottes, sa blouse et son calot, remonta du bloc opératoire et s'approcha de Malko.

— Vous pouvez aller vous coucher, annonça-t-il. L'opération va être longue, et son état est extrêmement grave. La balle est logée entre deux lobes du cerveau, et nous ne parvenons pas à l'extraire. En plus, elle a perdu beaucoup de sang.

— Elle reprendra conscience ?

— Je ne sais pas, avoua le chirurgien. Je redescends.

Peter Reynolds s'était réveillé, et ils se retrouvèrent dans la chaleur moite des rues désertes. Le cameraman bâilla encore :

— Quelle nuit ! J'ai l'impression d'avoir cent ans... Demain, va falloir signaler le crime à la Guardia. Encore des subversivos...

— Je m'en charge, dit Malko.

En retrouvant sa chambre, il eut le cœur serré en voyant les vêtements épars de Pilar. Il les rangea. Ils étaient encore imprégnés de son parfum. Il prit une douche, puis s'aspergea d'eau de toilette Jacques Bogart pour se réveiller, repassant mentalement les événements de la soirée. Si seulement, il avait pu savoir que c'était Pilar qui avait été visée ! C'eut été la preuve absolue que Chacon était lié à la fille qu'ils avaient rencontrée.

Il s'allongea. Où retrouver Maria Luisa ? Il fallait absolument que Pilar reprenne connaissance, qu'elle se souvienne du numéro...

* *

*

La sonnerie du téléphone le réveilla en sursaut. Une voix d'homme inconnue qui se présenta comme le docteur Sanchez.

— L'opération est terminée, annonça-t-il.

— Elle est sauvée ?

— Nous ne savons pas encore. Elle n'a pas repris connaissance. Il faut attendre, peut-être plusieurs jours. La réopérer peut-être et la faire transporter aux USA si c'est possible. A-t-elle de la famille ?

— Oui, dit Malko, je vais la prévenir. C'est la nièce d'Abelardo Martinez.

— Ah, je vois, fit le médecin. Nous avons fait l'impossible, mais il se peut qu'elle ne sorte jamais de son coma. Le cerveau est très atteint. Cependant, j'ai vu que vous étiez armé, Señor. Souhaitez-vous que la señorita ait un garde armé devant sa chambre ? C'est vingt colonnes par jour.

— Absolument, dit Malko et prévenez-moi immédiatement si elle reprend connaissance.

— Como no, Señor !

À peine raccroché, Malko s'habilla. Il fallait prévenir Abelardo Martinez.

* *

*

Abelardo Martinez serra contre lui les pans de son pyjama bleu. Son visage pas rasé était grisâtre. Il venait de téléphoner à la clinique. Sa femme arriva, en bigoudis, tenant une bouteille de Gaston de Lagrange. Elle en versa trois verres, et ils burent en silence. Le vieil homme était atterré.

— C'est horrible ! dit-il, une fille si jeune, et c'est de ma faute. Jamais je n'aurais dû vous parler de tout cela. Il fallait partir.

Il était quatre heures et demie du matin et le jour commençait à se

lever. Malko étouffa un bâillement, réunissant tout son courage :

— Il faut la venger. Retrouver Chacon. Essayez de vous souvenir de ce que vous savez sur cette Maria Luisa.

Abelardo Martinez soupira.

— Je ne la connais pas personnellement. Je sais qu'elle a eu de nombreuses aventures. Elle peut se trouver dans une centaine de villas. Dès demain matin, je ferai tout mon possible. Maintenant, allez-vous reposer et ne vous sentez pas coupable. Nous sommes dans un pays de fous.

Il raccompagna Malko jusqu'au perron et lui cria :

— Faites attention !

Inutile de le dire. Malko ne quittait plus son Ingram, en plus du Python glissé sous sa chemise. Décidé à tirer le premier.

* *

*

Walter Dallas alluma une cigarette nerveusement et fixa Malko de son limpide regard bleu.

— Je n'ai pas de conseils à vous donner, dit-il, vous dépendez directement de Langley. Mais si j'étais vous, je laisserais tomber cette connerie et je filerais. Chacon est ici chez lui, vous avez pu vous rendre compte qu'il est merveilleusement renseigné... Les autorités ne lèveront pas le petit doigt pour vous aider. Au contraire. Il peut s'installer en plein jour en face de l'hôtel avec un pliant et une carabine, et personne ne le « verra ». De toute façon, vous ne convaincrez pas Chacon de quitter le pays et de prendre gentiment sa retraite.

Malko écoutait la diatribe. Dallas raisonnait comme un bureaucrate qu'il était. Lui n'appartenait pas à la même race. De plus, l'Américain ne semblait pas réaliser le véritable objet de la mission de Malko. Ce qui n'était pas un mal.

— Je crois que je vais rester, dit-il. Je vous demande simplement de contacter le colonel Casanova pour l'attentat de cette nuit. Je n'ai pas de temps à perdre avec les questions de l'enquête.

L'Américain rit de bon cœur.

— Ce sera vite fait : « Des inconnus ont tiré sur le Camino Real. Une blessée grave. Pas de mobiles connus. » Il y en a dix par jour comme ça. Qu'allez-vous faire ?

— Tenter encore de trouver Chacon. Il me reste quelques alliés.

— Good luck, fit Walter Dallas. À propos, l'ambassadeur vous invite à dîner demain soir. Si vous êtes encore là...

Charmante réserve. Malko traversa le hall glacial, se préparant à récupérer l'Ingram qu'il avait confiée au Marine de garde. Il éprouvait

une sensation bizarre. Tout le monde voulait qu'il quitte le Salvador sans avoir trouvé Chacon. Il avait besoin de parler à David Wise. Au lieu de sortir, il bifurqua à gauche, vers la salle du chiffre de l'ambassade.

* *

*

— Je vais faire relancer le révérend Cesar Juarez, annonça la voix posée de David Wise. Je suis certain qu'il peut faire beaucoup pour vous.

— Pourquoi ne fait-il rien, alors ? demanda Malko stupéfait. Il attend que Chacon ait abattu un autre archevêque ? Ou le pape ?

— Je ne sais pas, avoua le patron de la Division des Opérations. Peut-être ne croit-il pas que nous voulons débarrasser le Salvador de Chacon. Je suis consterné pour cette jeune femme.

— Pas autant que moi, dit Malko.

Il était passé à la clinique. Pilar était méconnaissable avec ses bandages et ses tuyaux partout. Il lui avait embrassé l'épaule, incapable d'atteindre son visage, et elle n'avait pas réagi. Avec un billet de 100 colonnes, l'infirmière avait promis de l'appeler dès qu'elle reprendrait connaissance.

— Alliez-vous avec le diable, s'il le faut, dit David Wise.

— Encore faut-il que le diable veuille de moi, dit Malko. Pensez au Bon Dieu de votre côté. S'ils parviennent à s'allier nous y arriverons peut-être.

— Je vous avais averti que ce n'était pas une mission facile. Et dangereuse, fit David Wise. Take care.

La communication était merveilleusement claire. Lorsqu'il eut raccroché, Malko se sentit coupé de son cordon ombilical. David Wise était un type bien. Même s'il l'envoyait au massacre. Il resta silencieux près du téléphone. Par où commencer ? Le mieux était de jouer la chèvre en attendant. D'aller rôder en voiture dans le quartier de San-Francisco. La chance serait peut-être avec lui.

* *

*

À gauche, c'était un terrain vague où les gosses dépenaillés jouaient au football ; à droite, une rangée de villas luxueuses, protégées par de hauts murs, des portails superbes et des gardes... De temps à autre, on apercevait le canon d'une arme dépassant d'un mur. Malko ralentit : il était arrivé à la Colonia de San-Francisco, au sud de la ville, le long de la Carretera Panamericana. Il fallait franchir une sorte de no man's

land boueux pour parvenir à cet îlot de luxe.

La rue séparant les riches des pauvres était en impasse. Il tourna à droite dans l'Avenida de Los-Castanos et crut se retrouver à Beverley Hills. Les villas rivalisaient d'élégance : deux ou trois voitures se trouvaient devant chaque porche. Cela montait et descendait, coupé par des allées désertes d'où les piétons devaient être bannis. L'impression était étrange : pas un passant, pas une voiture, comme si le quartier avait été abandonné. Pourtant, d'après les voitures garées, ce n'était pas le cas. Mais ceux qui restaient demeuraient blottis craintivement au fond de leurs grandes villas. Il continua, sillonnant les avenues ombragées qui se ressemblaient toutes. Examinant au passage les voitures garées sous les porches ou dans les drive-ways. Des américaines, des Mercedes, de grosses Range-Rovers. Il y avait un panneau « stop » à chaque coin, pas un feu rouge.

Soudain, il vit quelque chose d'incroyable pour le Salvador : un jogger ! Un homme aux tempes grisonnantes qui lui adressa un gracieux sourire. Malko eut une inspiration et stoppa.

— Señor, dit-il. Je suis étranger, un peu perdu, ici, je cherche la maison où demeure la señorita Maria Luisa Salgado.

— Maria Luisa Salgado ? fit le jogger, reprenant son souffle. Le nom me dit quelque chose... Vous n'avez pas le nom de l'avenue ? Il y a plusieurs centaines de villas ici. Et nous touchons San-Benito où il y en a autant.

— Malheureusement non, dit Malko.

L'autre se frotta le menton, songeur.

— Beaucoup de gens sont partis, et il n'y a que les gardiens expliqua-t-il. À cause des événements.

— Il n'y a pas d'attaques des subversifs ici ?

Le jogger secoua la tête.

— Ils n'osent pas venir. Il y a trop de gardes armés reliés entre eux par téléphone. Ils ne sortiraient pas vivants du quartier. Non vraiment, pour vous, je ne vois pas.

— Elle conduit une BMW grise, dit Malko, lâchant sa dernière carte, et elle est très séduisante.

L'homme se frotta le front.

— Une BMW ! Je vois. Elle me double souvent quand je fais mon jogging. Une très belle fille brune, souvent coiffée d'une queue de cheval.

— C'est cela, fit Malko qui avait du mal à dissimuler son impatience. Vous savez où elle habite ?

— Bien sûr ! fit le jogger, ce n'est pas loin de chez moi, dans l'Avenida de Los-Durasnos. Numéro 8. La dernière maison au fond. Vous sonnez à la grille. C'est très beau, on domine tout le quartier. Vous continuez tout droit et ensuite à droite et encore à droite.

— Muchísimas gracias, dit Malko avant de repartir dans la direction indiquée.

Il suivit scrupuleusement les indications du jogger, arriva devant le numéro 8, se gara un peu plus loin, glissa le Python entre sa peau et sa chemise et partit à pied.

Cela sentait bon le magnolia. De chaque côté de l'Avenida de Los-Durasnos, il apercevait des parcs splendides, amoureusement entretenus. L'argent coulait visiblement à flots dans cette partie de la ville. Il arriva au porche de la villa. Une grille de fer forgé, prolongée de chaque côté par des hauts murs. Malko hésita. S'il sonnait, il se dévoilait immédiatement, peut-être sans résultat... Se hissant sur le mur après avoir vérifié que personne ne se trouvait en vue, il parvint à apercevoir l'intérieur. Il y avait un garage avec une camionnette et une petite voiture japonaise, puis il voyait l'amorce d'une piscine. Pas de BMW.

Il se laissa retomber à l'extérieur et regagna sa voiture. Il coupa son moteur, inclina son siège, et se prépara à attendre.

Si la BMW n'était pas là, elle allait revenir. Il était cinq heures et la chaleur était encore effroyable... Mais il était décidé à voir la mystérieuse fille qui était probablement responsable du drame de la veille et qui savait où se trouvait Enrico Chacon.

* *

*

Une grosse station-wagon passa lentement près de Malko et son conducteur, un homme âgé, lui lança un regard plein de méfiance. Dans cette ville soumise à la violence, tout ce qui était inhabituel était dangereux. Malko lui adressa un sourire rassurant et bâilla. Sa planque commençait à lui peser.

En une heure et demie, il n'avait pas vu plus de six voitures, dont tous les conducteurs l'avaient examiné curieusement. Étonnant qu'une voiture de police ne soit pas encore venue. Il se demandait si il avait choisi la bonne méthode. Il avait l'impression que les gens rentraient chez eux bien tard... ou qu'ils n'en sortaient pas. Il avait eu une alerte lorsqu'une énorme Chevrolet Blazer, haute sur pattes, les glaces noires, était passée deux fois, comme pour l'observer. Une Rolls-Royce marron aussi avait glissé silencieusement près de lui, puis des Mercedes équipées de rideaux. Ce n'était pas la misère... Il se promit de rester encore une demi-heure. La nuit tombait. Il reviendrait demain et tenterait de savoir par Abelardo Martinez à qui appartenait cette villa. C'était follement imprudent de se lancer seul à l'attaque d'un homme comme Chacon.

Son cœur passa brusquement à cent vingt pulsations : une voiture

venait de tourner le virage, deux cents mètres en face de lui, et il reconnut la calandre caractéristique de la BMW. Automatiquement, il mit le contact. La voiture se rapprochait à vive allure. Elle allait passer devant Malko. Soudain, elle freina et s'arrêta devant la grille du numéro 8 et klaxonna.

Le conducteur était une femme brune, mais un reflet lui cacha son visage. Un domestique était en train d'ouvrir le portail. La BMW s'y engouffra. Malko arriva derrière. Le domestique crut qu'il était avec la BMW, car au lieu de refermer, il lui fit signe avec un sourire de pénétrer dans la propriété !

Impossible de reculer, l'homme se serait méfié. Malko franchit le portail et stoppa derrière la BMW, son cœur battant la chamade. Il pouvait très bien se trouver nez à nez avec Enrico Chacon... La fille émergea de sa BMW au moment où il arrêta son moteur et tourna la tête vers lui. Ce n'était pas Maria Luisa. Celle-ci avait le nez comme une pomme de terre et aurait fait peur à un obsédé sexuel. Elle s'avança vers Malko, les sourcils froncés, visiblement pas rassurée.

— Señor ?

Malko lui offrit son sourire le plus enjôleur.

— Je suis désolé, je cherche une de mes amies, Maria Luisa Salgado et elle a la même voiture que vous, une BMW grise...

— Maria Luisa Salgado, je ne connais pas, ce n'est pas ici, Señor.

Elle ne croyait visiblement pas à son explication. Le jardinier tenait toujours la grille ouverte. Malko fit un pas en arrière vers sa voiture et dit, en guise d'au revoir :

— C'est vraiment une coïncidence !

La fille haussa les épaules.

— Pas très étonnante, il doit y avoir des dizaines de BMW grises en ville. Presque toutes conduites par des femmes. Adios, Señor.

Après une brillante marche arrière, Malko se retrouva dans l'avenue, trempé de sueur, furieux et déçu. Il avait perdu deux heures pour presque rien. Sinon de savoir que les BMW pullulaient au Salvador. Pourtant il s'imposa encore de tourner une demi-heure dans les allées désertes. Mais il n'aperçut que des domestiques prenant le frais. Les habitants de San-Francisco tenaient à leur vie privée. Comme toujours sous les Tropiques, la nuit tombait à toute vitesse.

Il émergea enfin sur l'Autopista Sur. Un peu plus loin, il y avait un feu rouge. Au moment où il stoppait, une voiture arriva derrière lui et s'arrêta aussi. Dans le rétroviseur, il vit qu'il s'agissait d'une Mercedes grise avec quatre hommes à bord. La lueur d'un réverbère éclaira une plaque guatémaltèque. Ils redémarrèrent ensemble, Malko allant doucement, absorbé par ses pensées. Tellement qu'il rata l'embranchement de l'Avenida Las-Amapolas et fila vers l'ouest dans un dédale de bidonvilles. Il dut s'arrêter pour faire demi-tour après

avoir tourné un quart d'heure dans des rues étroites, montant et descendant des collines. Tandis qu'il finissait sa manœuvre, il aperçut les phares blancs d'une voiture qui venait de stopper derrière lui. Ses phares l'éclairèrent au passage. Il eut un choc au cœur.

C'était la Mercedes grise guatémaltèque.

Étant donné qu'il venait de rouler sans itinéraire précis, sa présence ne signifiait qu'une chose : elle l'avait suivi. D'ailleurs, lorsqu'il repartit, elle en fit autant, collant étroitement à lui, ses phares blancs l'éblouissant dans le rétroviseur.

Les battements de son cœur s'accéléchèrent. Cette insistance ne lui disait rien qui vaille.

CHAPITRE XI

Le premier réflexe de Malko fut de distancer la Mercedes. À cause de la plaque guatémaltèque, il y avait une chance minuscule pour qu'il s'agisse de touristes perdus comme lui et l'ayant suivi par hasard. Il accéléra, coupa un croisement où était déjà engagé un autobus, l'évitant de justesse. Il se retourna : la Mercedes était passée aussi, frôlant l'accident. Des touristes perdus n'auraient pas pris ce genre de risques...

Il continua, n'osant plus s'arrêter.

Les phares blancs collaient à lui, en dépit de tous ses efforts. Il prit plusieurs virages brutaux, franchit une voie de chemin de fer. La Mercedes ne décollait pas. Dans sa rage de la perdre, il réalisa soudain qu'il était complètement égaré quelque part dans le sud de la ville. La nuit était tombée et le seul point de repère de San Salvador, le volcan éteint, caché par des nuages. Les rues accidentées qu'il parcourait à toute vitesse étaient celles d'un quartier populaire. Impossible d'en sortir ! Implacablement, les phares blancs collaient à lui comme s'ils avaient été fixés à son pare-chocs arrière. La sueur coulait sur son visage et il commençait vraiment à avoir peur. Bien sûr il était armé, mais l'Ingram ne serait pas de taille contre quatre hommes armés de fusils de chasse ou de pistolets-mitrailleurs. Il en savait assez sur les méthodes d'Enrico Chacon pour mesurer le risque couru. Il n'y avait que dans les westerns de série B qu'un shérif tenait tête à quatre tueurs.

De nouveau, il essaya d'accélérer, de franchir des carrefours au dernier moment, au rouge. La Mercedes, à grands coups de klaxon en faisait autant, ce qui ne choquait personne d'ailleurs. Où aller ? D'abord, il fallait retrouver le centre. S'il y parvenait, il y avait l'ambassade US et l'hôtel. Mais, même là, les tueurs auraient le temps d'agir. Il dût freiner : un camion était en train de manœuvrer. Aussitôt, la Mercedes guatémaltèque surgit à sa hauteur. Ses derniers doutes furent levés. Il aperçut dans son rétroviseur un moustachu serrant contre son cœur un fusil de chasse à canon scié, arme redoutable à petite portée.

Il avait maintenant une vraie boule dans la gorge. Son angoisse était augmentée du fait qu'il pouvait s'engager à tout instant dans une impasse, et là il était perdu.

Au prix de risques insensés, il contourna le camion et reprit quelques mètres d'avance, juste pour constater que sa jauge d'essence tendait vers le zéro. La panne sèche, ce serait l'hallali inévitable... Soudain, alors qu'il négociait des virages étroits, essayant de n'écraser

personne, il entendit un ronflement au-dessus de sa tête. Un hélicoptère. Il aperçut même brièvement les feux de position de l'appareil qui semblait voler au ras des toits.

Prêt à se poser.

Seule la Guardia possédait des hélicoptères. Malko repéra la direction qu'il avait prise et prêta l'oreille. On n'entendait plus son bourdonnement. Il venait donc de se poser. Sûrement au QG de la Guardia. Il fallait le retrouver.

Il guetta la première route à sa gauche, direction où avait disparu l'hélicoptère et s'y engagea. Encore des virages, des montées, un embranchement. Au jugé, il prit à droite, se retrouva dans un étroit chemin de terre, la Mercedes collée à lui, plus que jamais, cahotant comme un malheureux. Brutalement, il déboucha dans une large avenue, au sommet d'une côte. Malgré l'obscurité, il reconnut le boulevard Venezuela, là où se trouvait la Guardia.

Coupant la circulation, il traversa, redescendant vers l'est, toujours talonné par la Mercedes. Il transpirait tellement que ses mains glissaient sur le volant. La voie étant plus large, la Mercedes tenta une nouvelle fois de le doubler. Il lui restait cent mètres à parcourir avant la grille d'entrée de la caserne. Il accéléra à son tour. Il y allait y avoir un moment difficile. Les hommes de la Guardia avaient la détente facile... Il aperçut une silhouette casquée et freina à mort, rentrant la tête dans les épaules, mettant son clignotant. Il espérait que les sentinelles le remarqueraient. Les tueurs ne mettaient pas de clignotants.

Ensuite, tout se passa très vite.

Malko vira brutalement sur la gauche et stoppa net en face de la grille interdisant l'entrée du Quartier général. Il aperçut dans la lueur de ses phares un soldat pointant vivement son G.3 sur sa voiture. D'un coup d'épaule, il ouvrit la portière et sortit les mains en l'air criant de toute la force de ses poumons :

— Subversivos ! Subversivos !

Sans les mains en l'air, le soldat l'aurait sûrement abattu. Il hésita. La Mercedes s'était arrêtée aussi. Deux coups de feu en jaillirent. Malko entendit les balles siffler et instinctivement se jeta à terre. Bien lui en prit. Les deux sentinelles ouvrirent le feu en même temps, au jugé, rafalant dans toutes les directions. La Mercedes redémarra brutalement, et se perdit dans la circulation. Un soldat continua à tirer sur l'avenue, tandis que plusieurs autres se précipitaient vers Malko et le relevaient brutalement. Tandis qu'ils le fouillaient, il tenta de dire :

— Soy un amigo del coronel Casanova.

Enfin, cela se calma et un gradé accepta de l'écouter. Malko, tenu par deux sentinelles G3 braqué sur lui expliqua qu'il avait été suivi par des subversifs et qu'il travaillait avec l'ambassade US. Le permis de

port d'arme octroyé par le colonel Casanova fit merveille. On l'épousseta et on le remit dans sa voiture. Incident sans importance dans une ville comme San Salvador. Les mains encore moites, il reprit la route du centre à la recherche d'un poste d'essence. La Mercedes avait disparu, mais la guerre ouverte avait commencé.

Enrico Chacon ne se contenterait pas de cette tentative, maintenant que Malko avait tenté de le débusquer dans sa tanière.

* *

*

Enrico Chacon écoutait le récit de ses hommes, les lèvres serrées, le regard fou. Comment un homme seul, de surcroît ne connaissant pas la ville, avait-il pu échapper à quatre tueurs pratiquement sûrs de l'impunité ? Ses hommes avaient repéré Malko facilement à San-Francisco. Lui-même l'avait identifié à distance, grâce à des jumelles. La Mercedes volée à des touristes guatémaltèques ne mènerait nulle part, au cas, hautement improbable, où il y aurait enquête. Deux des tueurs appartenaient à la Guardia... Mais son adversaire savait maintenant dans quel coin de la ville il se terrait. Il saurait additionner deux et deux. Ivre de rage, il interpella Jesus Calderon, son tueur préféré et chauffeur de la Mercedes.

— Tu es un imbécile !

— Je ne voulais pas frapper en plein jour, protesta le pistolero. Je pensais qu'avec la nuit, on pourrait le surprendre plus facilement. S'il ne s'était pas perdu, nous serions arrivés derrière lui à l'hôtel et alors...

— Maricón, grommela Chacon, fous le camp, hijo de puta.

L'autre fila sans demander son reste. Enrico Chacon se recoiffa machinalement en passant devant une glace. Il fallait qu'il passe sa rage sur quelqu'un. Il entendit une porte s'ouvrir. C'était Maria Luisa qui rentrait. Elle portait un pantalon blanc qui la moulait d'une façon provocante et un haut de soie sous lequel ses seins dansaient librement. Elle posa ses paquets et s'approcha de son amant en souriant.

Il la laissa venir presque contre lui, puis, à toute volée, la gifla. Une fois vers la gauche, une autre fois vers la droite. Si fort que Maria Luisa dut se raccrocher à une chaise pour ne pas tomber. Les yeux pleins de larmes, mais ivre de rage, elle se retourna vers Enrico Chacon :

— Qu'est-ce que...

Il ne l'avait jamais frappée.

— Puta ! explosa Enrico Chacon. Tu as failli me faire prendre. Pourquoi es-tu allée dans cette discothèque de merde ? Pour prendre

un nouvel amant ?

La veille, ils s'étaient disputés, après le cinéma. Maria Luisa adorait danser, pas lui. Il était rentré mettre un film sur son Akai et elle avait obtenu la permission d'aller boire un verre, chaperonnée par un couple ami.

Les yeux de Maria Luisa flamboyèrent.

— Carajo ! (42). Je n'aime que toi, mais je m'ennuie ici, sans jamais sortir. J'aime la musique. Et j'ai le droit de faire ce que je veux.

De nouveau une gifle la frappa et les mots encore plus.

— Tant que tu es avec moi, cracha Chacon, tu fais ce que je te dis et tu obéis.

Maria Luisa se jeta sur lui, les ongles en avant, et il attrapa ses poignets de justesse.

— Je t'interdis de me frapper, hurla-t-elle. Je te tuerai si tu me touches encore !

Sans un mot, Enrico Chacon la lâcha, ouvrit un tiroir, y prit un colt 45, l'arma et le tendit à la jeune femme, en le tenant par le canon.

— Tiens, tue-moi.

Elle prit l'arme par la crosse, hésita quelques secondes puis la jeta dans un fauteuil. Enrico Chacon l'observait, les bras croisés. En colère, Maria Luisa était encore plus belle. Il était bien disposé à profiter de son avantage.

— Demande-moi pardon, dit-il. Ton amie est une putain à « yanquis ». Maintenant, ce gringo sait que tu habites à San Francisco. Il rôdait ici cet après-midi. Tout cela parce que tu es sortie sans moi. Tu seras contente quand les gringos m'auront tué.

— Non, je t'en prie, ne dis pas ça, murmura Maria Luisa. Je te demande pardon.

— Pas comme ça, à genoux.

Maria Luisa hésita. Puis, docilement, elle s'agenouilla en face de lui, son front touchant la boucle de ceinture en argent. Chacon ne la releva pas. Elle devina ce qu'il attendait. C'était horriblement humiliant, les pistoleros pouvaient entrer à tout moment.

— Tu sais comment on demande pardon ! fit Chacon de sa voix coupante. Chupas ! (43)

Les mains de Maria Luisa effleurèrent d'abord les hanches moulées de lin blanc. Puis, lentement, elles filèrent vers la ceinture, massant l'entrejambe du Cubain d'un mouvement très doux. Elle ne sentait plus la dureté du marbre sous ses genoux. Sans un mot, elle le caressa à travers le tissu jusqu'à ce que la tension devienne insupportable. Alors, elle descendit doucement la fermeture Éclair, et sa bouche remplaça ses doigts. Son amant frémit et, ostensiblement alluma une cigarette. Elle entendit le « clic » du briquet tandis qu'elle s'appliquait à enfiler toute sa longueur dans sa bouche, au risque de s'étouffer. Il

lui fallut à peine le temps de la cigarette pour déclencher son plaisir.

Les saccades animales de son amant entre ses lèvres déclenchèrent presque son orgasme. Elle s'arracha à lui, ayant oublié les gifles et la façon brutale dont il lui avait parlé.

— J'aime te le faire à genoux, dit-elle à voix basse.

Elle ne disait même pas cela pour lui faire plaisir. C'était ce qu'elle ressentait réellement. Chacon ne répondit pas, mais à son visage détendu elle vit qu'il était ravi. Elle se releva et fila dans la salle de bains, tandis que Chacon rajustait son beau costume de lin blanc.

Quelques instants plus tard, Jesus frappa à la porte du bureau et entra.

Il semblait bouleversé.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Chacon qui savourait son après-fellation.

— Señor Enrico, fit le pistolero, il y a une mauvaise nouvelle. Deux de nos hommes ont été faits prisonniers par les subversives du FAPU. Dominguin et Gonzales. Ils marchandaient des bijoux derrière la cathédrale, et une voiture...

Enrico Chacon eut un geste fataliste.

— Ils auraient dû faire attention. C'est probablement trop tard pour les aider. Que Dieu les ait en sa sainte garde !

On ne se faisait pas de cadeaux entre subversivos et Derecha Recalcitrante. Les seules surprises venaient de la variété des supplices. Quelquefois, les exécutions étaient relativement faciles : une rafale de balles et les parties sexuelles tranchées à la machette, puis enfoncées dans la bouche. Coupées après la mort. Quelquefois, c'était avant... Le pistolero n'insista pas.

— Señor Chacon, j'ai peur que ces deux hommes ne connaissent l'endroit où vous trouvez.

Enrico Chacon marqua le coup. Cette fois, c'était sérieux. Ce kidnapping n'était peut-être pas un hasard. Le FAPU avait des connivences avec les jésuites... Or, il n'ignorait pas que le gringo à sa recherche avait été voir les jésuites... Bien sûr, il pouvait trouver une autre planque, et même si le « yanqui » le découvrait ce n'était pas la fin du monde. Mais il ignorait l'étendue de l'influence des Américains sur le pays. Il pouvait très bien se retrouver cerné par la Guardia si l'ambassadeur US mettait le paquet. D'autre part, il n'avait pas envie de déménager de cette villa somptueuse où il vivait comme un milliardaire du temps de Batista.

— Où sont-ils ?

— On croit qu'ils les ont emmenés dans une des caves de la cathédrale. Nos hommes essaient de savoir.

— Promets dix mille colones à celui qui me dira où ils sont. Dès qu'on le saura, nous irons les chercher.

Le pistolero le regarda, effaré.

— Mais, Señor Enrico, si nous les attaquons, ils les tueront immédiatement.

— Ils les tueront de toute façon, fit Chacon. Nous leur épargnerons les choses les plus désagréables. Tu sais ce que ces chiens rouges font aux nôtres.

Jesus Calderon le savait.

— Muy bien, Señor Enrico, dit-il, j'y vais.

Resté seul, Enrico Chacon alluma un de ses cigarillos verts. Il avait besoin de réfléchir. Une vague angoisse commençait à le torturer. Il avait pourtant réagi comme il le fallait. D'une façon qui aurait dû décourager tout le monde. Il jouissait encore de la pleine protection de ses amis. Mais ce gringo solitaire commençait à l'intriguer. Il s'était trop rapproché de lui pour que cela ne devienne pas dangereux. Il était presque sûr qu'il le retrouverait derrière le double kidnapping.

Absorbé dans ses pensées, il n'entendit pas entrer Maria Luisa qui posa une Margarita devant lui. Elle s'était changée et arborait une robe blanche décolletée en V, très moulante, et fendue si haut sur les côtés qu'on voyait pratiquement ses cuisses jusqu'aux hanches. Elle s'était remaquillée et incarnait vraiment le rêve impossible du guérillero moyen.

— Je te plais ? demanda-t-elle, mutine.

Chacon sentait son estomac se contracter. Il avait hâte de la prendre dans cette robe, en dépit de ce qu'elle venait de lui accorder. Mais la mécanique de son cerveau continuait à cliqueter. Son formidable instinct de survie oblitérait toutes ses autres sensations.

— Tu me plais, dit-il lentement. Mais il va falloir aussi que tu plaises à quelqu'un d'autre.

Maria Luisa le fixa, médusée. Enrico Chacon n'était pas du genre partageur.

CHAPITRE XII

La nuit était complètement tombée quand Malko se gara dans le parking du Camino Real. Sa chemise était collée à sa peau par la sueur, et il se sentait épuisé par sa longue course poursuite. Son premier soin fut de téléphoner à la clinique. Pilar de Molina n'avait pas repris connaissance. Sans même dîner, il se coucha et s'endormit.

Il sortait d'une douche réparatrice, le lendemain matin, lorsqu'on frappa à sa porte. C'était Peter Reynolds.

— J'ai un message pour vous, annonça le caméraman. Rosa voudrait vous voir.

— Pourquoi ne vient-elle pas ? demanda Malko qui n'en pouvait plus.

— Elle prétend qu'elle a peur de venir à l'hôtel, que c'est plein d'espions de la Guardia. En tout cas, elle vous attend dans le parking.

Une petite silhouette jaillit d'une voiture en stationnement lorsque Malko arriva dans le parking, et il en distingua plusieurs autres dans la voiture. Rosa n'était pas venue seule. Elle se planta devant lui, levant la tête pour lui parler. Cette fois, elle était en kaki dans une tenue paramilitaire.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue à l'hôtel ? demanda Malko.

— Impossible, Chacon a donné des ordres à ses hommes pour me tuer. Dix mille colones s'ils lui ramènent ma tête. À cause de vous. Il sait que vous le cherchez et que je vous aide. Est-ce que vous l'avez trouvé ?

— Non, dit Malko, mais je me rapproche.

Il lui raconta l'attentat manqué de la Mercedes guatémaltèque et le coup de fusil tiré sur Pilar. Rosa ne parut pas impressionnée, ni même touchée par la blessure de la jeune femme.

— Tous les jours, des camarades meurent dans la lutte armée, dit-elle. Ils ont des enfants et des familles. Ton amie était membre de l'oligarchie. Ce n'était pas une révolutionnaire. C'était seulement ses ovaires ! ajouta-t-elle en riant. Elle voulait que tu la baisses. Je vais t'apprendre quelque chose. Nous avons trouvé des hommes de Chacon. Nous nous sommes emparés d'eux et nous allons les faire parler. Parce que nous sommes certains qu'ils savent où se cache Chacon.

Malko n'en croyait pas ses oreilles.

— Et ensuite ?

— Ensuite, fit Rosa, nous allons réunir les meilleurs de nos hommes et aller le tuer. Tu peux venir. Mais je ne veux laisser à personne le soin de lui couper los cojones, pendant qu'il sera encore vivant. Même si c'est la dernière chose que je fais.

— Où sont vos prisonniers ? demanda Malko.

— Dans la cathédrale, dit la rebelle. Dans une des caves, c'est un endroit tranquille où on peut bien se défendre. Là, nous aurons tout le temps de les faire parler. Ils ont eu la nuit pour réfléchir...

Malko était stupéfait. C'était la première fois, dans sa longue carrière de barbouze hors-cadre à la CIA, qu'il entendait parler d'une cathédrale transformée en centre de torture... Rosa semblait très sûre d'elle. Elle se méprit sur son expression.

— Tu ne me crois pas ? Viens les voir.

— Les autorités religieuses sont au courant ? demanda Malko.

— Bien sûr, fit la Salvadorienne. Nous luttons pour le peuple. Les deux que nous avons pris sont des assassins, des chiens à qui il faut arracher les crocs. Vamos !

— Bien, dit Malko, résigné.

Quel spectacle d'horreur allait-il découvrir ?

Ils ressortirent du parking et rejoignirent un minibus aux vitres noires, en stationnement sur le boulevard de Los-Heroes, où s'entassaient plusieurs jeunes gens barbus. Le véhicule démarra aussitôt et prit la direction du centre. Rosa ne tenait pas en place.

— Nous allons les faire parler ! exulta-t-elle. Ensuite, nous tuerons le chien fasciste.

* *

*

Il régnait une chaleur lourde dans la pièce au plafond voûté et aux murs de pierres nues. Normalement c'est là que l'on entassait les vieux prie-Dieu et les bancs de la cathédrale. On y accédait par un étroit escalier de pierre qui partait de la crypte de droite, celle où était enterré monseigneur Oscar Romero. Pour l'instant, tout un coin était dégagé. Deux hommes se trouvaient cloués au mur de pierre, juste au-dessous du soupirail donnant sur l'Avenida Cuzcatlan, comme des oiseaux de nuit sur une porte de ferme.

Leurs poignets et leurs chevilles étaient fixés à de lourds bracelets de métal scellés fraîchement dans le mur. Une chaîne passée autour de leur torse achevait de les immobiliser. Ils étaient nus, à part de vieux caleçons, et leurs pieds reposaient à peine sur le sol. L'un d'eux, Dominguin, la tête penchée en avant, respirait difficilement, à demi évanoui. Observé avec un intérêt morbide par un jeune intellectuel à lunettes de métal, élève de la Faculté de droit qui venait de lui faire sauter l'œil gauche de son orbite en utilisant une petite lame de canif suisse... Ses hurlements s'étaient répercutés jusque sur la place du Palacio Nacional, mais bien entendu, personne n'allait intervenir dans la maison de Dieu. Terrorisé, le compagnon de Dominguin fixait le

pistolero en face de lui. Cigare au bec, machette à la ceinture, il s'apprêtait à le torturer à son tour. Il n'avait encore subi que quelques brûlures de cigare, même pas sur le sexe, et se considérait comme privilégié.

S'il n'avait pas été attaché il se serait jeté sur ses gardiens pour en finir vite. Car il ne nourrissait aucune illusion. Une fois qu'ils les auraient bien torturés, ils les tueraient. Ici, pas de fausses promesses. C'était le jeu cruel des machos. Un match à mort. De toute façon on mourait. Le tout était de savoir si on parlait avant ou non...

Le pistolero s'approcha et glissa une main dans le caleçon sale, soupesant le sexe et les testicules, puis demanda avec une inquiétude feinte :

— Hombre, tu crois que tout ça va tenir dans ta bouche ?

Pedro Gonzales avait encore assez de lucidité pour s'amuser un peu.

— Si ça ne tient pas, tu pourras toujours prendre la bouche de ta mère, elle a l'habitude.

— Maricón ! Hijo de puta !

Otant son cigare de sa bouche, il arracha le caleçon d'un coup de machette, et appuya délibérément sur le sexe recroquevillé le bout incandescent du cigare. Le hurlement de l'homme supplicié monta en vrillant... Trillant comme un oiseau fou sous la brûlure infâme. Le pistolero écoutait, ravi. Il ôta le cigare et en tira une bouffée pour le raviver. Gonzales, ayant un peu maîtrisé sa douleur, hurla entre deux gémissements :

— Ta mère est une putain engrossée par un porc...

Du coup le pistolero jeta son cigare. Oubliant les consignes de son chef, il hurla :

— Perro rojo ! Ce sont les derniers mots que ta langue de vipère a prononcés.

Pedro Gonzales se tut. C'était des menaces qu'il fallait forcément mettre à exécution sous peine de perdre toute crédibilité. Il attendit, une boule dans la gorge, dégoulinant d'une sueur nauséabonde. Le pistolero prit dans sa ceinture un petit couteau à lame très large, spécialement utilisé pour trancher le sexe, les testicules et les oreilles, puis appela son copain.

— Tomàs, vien aqui !

À eux deux, ils immobilisèrent le visage du prisonnier. L'un par le nez l'autre par le menton, le forçant à ouvrir la bouche. Puis l'intellectuel glissa rapidement une cheville de bois entre les dents du prisonnier de façon à ce qu'il ne puisse la refermer. D'habitude c'était plus facile, il pratiquait ce genre d'ablation sur des sujets morts...

Il glissa le couteau sous la langue et d'un preste tour de poignet trancha le filet la reliant au palais. Premier grognement désespéré de

la victime, mais le plus dur restait à faire. Il fallait une certaine dextérité. Il saisit fermement la langue entre le pouce et l'index, la tirant à l'extérieur de la bouche. En même temps, la pointe du couteau balayait le fond du palais d'un mouvement circulaire. À la résistance, il sentit qu'il avait bien tranché le muscle. Le gargouillis horrible du supplicié s'étouffa dans un jet de sang. La langue lui resta dans la main. Il la jeta sur le sol avec dégoût et s'éloigna du mur tandis que jaillissait un hurlement inhumain, inarticulé, de la gorge de Pedro Gonzales. Avalant son sang, le crachant, le blessé criait, la tête rejetée en arrière.

Les mains sur les hanches, le pistolero regarda son travail avec satisfaction.

— Tu ne diras plus que ma mère était une putain ! conclut-il. C'était une sainte femme.

L'autre était bien incapable de répondre, cette fois. Le sang dégoulinait sur sa poitrine nue, mais il était encore vivant. L'hémorragie mettrait longtemps à le tuer. Il restait le borgne qui venait d'assister à la torture de son compagnon. Cela pourrait peut-être l'inciter à parler. Le pistolero essuya soigneusement la lame ensanglantée de son couteau à son pantalon et vint se planter devant le second prisonnier.

— Caballero, dit-il, aimablement, je suis heureux de pouvoir dialoguer avec toi. J'espère que tu seras moins grossier que l'autre chien fasciste. Moyennant quoi, je me contenterai de te tuer proprement, ce qui est un sort particulièrement enviable pour une vermine de ton espèce... Entiendes ?

— Dieu te punira pour tes crimes, lança Dominguin.

— Dieu est de notre côté, trancha péremptoirement le pistolero. Comment oses-tu parler du Seigneur, toi qui es du côté des assassins de notre saint, Oscar Romero ?

— Traître à son Église, dévoyé, chien rouge, grommela le prisonnier.

L'autre n'insista pas. La dialectique c'était amusant, mais il fallait quand même travailler.

— Hombre, dit-il, il te reste un œil pour pleurer et tes couilles. Veux-tu être enterré en un seul morceau ou en plusieurs ? Peux-tu être assez aimable pour me dire où nous pouvons trouver ce chien fasciste d'Enrico Chacon ? continua-t-il avec une exquise politesse très hispanique.

Le prisonnier resta muet. On arrivait à la partie difficile du parcours. Il n'avait pas de sympathie particulière pour Enrico Chacon. Bien sûr, ils étaient du même côté, mais cela n'allait pas plus loin. Seulement il était certain de mourir. Alors autant être un macho, laisser un bon souvenir. Il avait peur de ne pas être à la hauteur, de ne

pas tenir. Il fallait pousser l'autre. Qu'il le tue.

— Demande à ta putain de femme, dit-il. Elle le sait.

Le pistolero ne se démontra pas.

— Il te reste un œil, dit-il. Même sans tes deux yeux, tu peux parler. Je te couperai en morceaux, comme fait ton patron, mais tu vas dire où se trouve Enrico Chacon. Verdad.

Il s'approcha du prisonnier, le canif à la main, et enfonça la pointe d'un coup sec à la commissure de l'œil gauche. Le hurlement aurait fait frémir même le diable, mais le pistolero n'en avait cure. Par petites secousses, le canif enfoncé transversalement, pas troublé par les hurlements et le sang qui coulait sur le visage, il cherchait le nerf optique pour le trancher, avant de pouvoir faire jaillir proprement le globe oculaire de son orbite.

* *

*

Les deux prêtres tournèrent le coin de la Calle Ruben-Dario, continuation de l'Avenida Roosevelt et se dirigèrent vers l'entrée de la cathédrale dont ils montèrent le parvis sans se presser. À cette heure matinale, il y avait encore très peu d'animation sur la place du Palais Nacional. Ils avaient à peine fait un pas à l'intérieur de la cathédrale que deux hommes armés surgirent de l'ombre. Reconnaisant les prêtres, ils s'arrêtèrent respectueusement.

— Padre ?

Un des prêtres eut un geste apaisant.

— Nous avons appris que deux pêcheurs allaient rendre leur âme au Seigneur. Nous venons leur apporter le secours des derniers sacrements.

— Muy bien, fit un des hommes armés. On va vous conduire.

Cela faisait partie des petits inconvénients dus à l'utilisation de la cathédrale comme centre de tortures.

— Suivez-moi, fit le chef.

Il s'engagea dans l'allée centrale de la nef, suivi des deux prêtres, tandis que le premier reprenait sa garde, blotti derrière un confessionnal. Paisiblement et avec un ensemble touchant les deux prêtres plongèrent la main droite dans la poche de leur soutane, la ressortant chacun avec un Beretta 9 mm prolongé d'un énorme silencieux. Celui de gauche visa le dos de l'homme qui le précédait et lui tira une balle dans la nuque à quelques centimètres. Il y eut seulement un « plouf » léger. Foudroyé, le pistolero s'effondra à genoux.

L'autre prêtre avait pivoté. Les jambes écartées, les bras tendus, il visa le pistolero embusqué près du confessionnal et vida son chargeur.

Dieu devait être avec lui car sa seconde balle atteignit l'homme en plein front terminant un combat qui eût pu se révéler douteux et surtout bruyant. Par acquit de conscience, le premier prêtre appuya le silencieux de son arme derrière l'oreille droite de sa victime étendue et lui tira une seconde balle dans le cerveau.

Les deux prêtres se regardèrent. La cathédrale était absolument calme. Deux vieilles femmes en train de prier tout près de l'autel ne s'étaient même pas retournées...

Ils coururent jusqu'au parvis. Un fourgon gris de la Brink's, véhicule blindé servant d'habitude au transport de fonds, venait de stopper devant les marches déchiquetées par les balles de mitrailleuses lourdes. Un des prêtres adressa un signe discret au chauffeur et, aussitôt, cinq hommes en uniforme gris de vigile jaillirent de la porte arrière. Trois avaient de gros revolvers au côté, deux des fusils d'assaut M.16. Ils s'engouffrèrent dans la cathédrale en courant sous les yeux ébahis d'une passante qui se dit qu'il était touchant de voir ces hommes rudes pris d'une telle frénésie de dévotions.

Le petit groupe traversa rapidement la nef. En le voyant, les bigotes s'écrasèrent sur leurs prie-Dieu, marmonnant tout ce qu'elles savaient comme prières. Les sept hommes les ignorèrent et bifurquèrent sur la droite, se signant en passant devant l'autel, vers l'entrée de l'escalier menant aux caves. Les deux prêtres ouvraient la marche.

Le premier qui parvint en bas se trouva nez à nez avec le double canon d'un shot-gun à canon scié, tenu par un pistolero méfiant.

— Padre, fit-il. Qu'est-il...

Son respect de la soutane lui fut fatal. Le faux prêtre venait de lui tirer à bout portant une balle en plein cœur, le dernier mouvement réflexe du pistolero étouffé par son sang fut d'appuyer sur les deux détentes de son arme. La double décharge de chevrotine ouvrit un trou gros comme une assiette dans la gorge du « prêtre ».

Le second défenseur de la cave n'eut pas le temps de réagir. Il fut pratiquement coupé en deux par une rafale de M.16 tirée à bout portant. Repoussé en arrière par les méchantes petites balles de laiton, sa poitrine éclata littéralement sous le choc. Enjambant les deux cadavres, les attaquants se ruèrent dans l'étroit couloir. Il y eut encore un violent échange de coups de feu quand le dernier pistolero vida son « 357 » Magnum sur les assaillants. Il fit mouche sur le premier, qui tomba raide mort, une balle en pleine tête. Sans faire de détail, les survivants rafalèrent la pièce étroite de toutes leurs armes, hachant même le pistolero et les deux interrogateurs...

Cela sentait le sang et l'âcre odeur de la cordite. Ils étaient tous assourdis par les rafales ; le chef s'arrêta devant les deux prisonniers suspendus au mur, vit les traînées de sang, les horribles mutilations. L'un d'eux hurlait, un canif encore planté dans l'œil, l'autre laissait

échapper un flot de sang. Il aurait fallu les emmener tout de suite dans un hôpital. Il les connaissait tous les deux. Des hommes de main. Il remit un chargeur dans son M.16 et s'approcha des deux suppliciés.

— Hombres, dit-il. Que Dieu vous ait en sa sainte garde.

Ils n'eurent pas le temps de protester. L'aveugle sentit le canon chaud du M.16 contre sa poitrine, et son cœur éclata dans la seconde suivante. Posément, le chef se déplaça et appliqua le même traitement à son voisin, partageant équitablement son chargeur.

Les deux moururent instantanément. Déjà le commando pliait bagages, abandonnant les deux cadavres de leurs amis. Au passage, ils tirèrent encore quelques rafales dans les deux pistoleros puis remontèrent dans l'église. Les vieilles femmes s'étaient évaporées. Mais plusieurs silhouettes venaient de surgir du parvis.

* *

*

Le minibus stoppa devant la cathédrale, Rosa en sortit la première, suivie de quatre hommes et de Malko. Immédiatement, elle aperçut le fourgon Brink's.

— Madre Dios ! cria la gauchiste, les gens de Chacon sont là !

Ils grimpèrent tous les marches en courant. Rosa s'arrêta à l'entrée de la nef et regarda autour d'elle.

— Luis ! Ramon ! appela-t-elle d'une voix inquiète.

Malko s'avança entre les travées. L'église semblait rigoureusement vide. Soudain il entendit Rosa derrière lui, crier d'une voix hystérique :

Ils les ont tués !

Elle venait de découvrir le corps d'une des deux sentinelles. Malko n'eut pas le temps de réfléchir. Quelque chose bougea derrière la statue de saint Christophe qui se dressait près de la chaire, à sa gauche. Instinctivement il plongea derrière un banc juste à la seconde où une rafale d'arme automatique faisait éclater le marbre à ses pieds. En un clin d'œil, la fusillade éclata. On se serait cru à Stalingrad. Les compagnons, de Rosa tiraient dans tous les coins, faisant jaillir le plâtre et les éclats de pierre, tandis que plusieurs tireurs dissimulés derrière les statues et les encoignures les alignaient.

Malko sortit son Python et visa saint Christophe. Sa tête de plâtre éclata, et il y eut un cri quand l'homme dissimulé derrière tombait en arrière. Une longue rafale de M.16 força tout le monde à se coucher, y compris Malko. Il aperçut plusieurs silhouettes courant le long des confessionnaux gagnant la sortie. Le M. 16 tirait toujours par petites rafales déchiquetant les prie-Dieu, les bancs, et l'autel, protégeant le reste du commando. Leur puissance de feu était largement supérieure

à celle des subversivos. Lorsque les hommes de Rosa purent se redresser, les autres étaient sortis de l'église.

Rosa fonça derrière eux, brandissant son automatique. Malko la rejoignit sur le parvis pour voir s'éloigner le fourgon Brink's.

— Les salauds ! hurla Rosa. Les salauds !

Elle revint en courant et traversa l'église, le groupe sur ses talons. Malko faillit vomir en découvrant le spectacle de la cave. Un bain de sang et huit cadavres dont deux vraiment très morts. Même si les prisonniers avaient parlé, personne ne le saurait. C'était irrespirable. Rosa sanglotait, trépignait. S'approchant du cadavre d'un des agresseurs, elle lui vida un chargeur dans la tête. Pour se soulager.

— Les hommes de Chacon utilisent toujours des fourgons Brink's, dit-elle. Les banques les leur prêtent. Jamais je n'aurais cru qu'ils oseraient. Maintenant il faut tout recommencer.

L'église vide sentant le cadavre était particulièrement sinistre. Malko n'en revenait pas de cette sauvagerie. Il avait vu les yeux arrachés, la bouche sanglante du prisonnier à qui on avait coupé la langue. Les religieux savaient-ils à quoi servait leur église... Rosa le tira par le bras.

— Vamos, la Guardia va arriver.

Ils remontèrent en catastrophe dans le bus qui tourna autour de la grande affiche Coca-Cola décorant la cathédrale et reprit la route du nord. Enrico Chacon avait encore été le plus fort et le plus féroce. Malko commençait à se demander si le conseil de Walter Dallas n'était pas judicieux.

La valise ou le cercueil.

* *

*

Le silence de la chambre contrastait agréablement avec le tumulte du combat dans la cathédrale. Malko regardait d'un œil distrait la télévision salvadorienne, essayant d'oublier ses visions d'horreur. Une fois de plus il était au point mort.

Pilar de Molina n'avait pas repris connaissance et s'affaiblissait. Le médecin lui avait confié qu'elle risquait de mourir à chaque seconde et qu'il y avait très peu de chances pour qu'elle puisse sortir de son coma.

Rosa avait regagné le bastion de l'Université, jurant de venger ses camarades abattus dans la cathédrale, mais Malko avait peu confiance dans ses promesses. Les partis de gauche semblaient trop désorganisés.

Il restait l'unique piste Maria Luisa, et le fait que Chacon se cachât sûrement dans la Colonia San-Francisco... C'était mince pour continuer son enquête sous la grêle de balles des pistoleros du tueur.

La CIA avait raison : elle avait créé un monstre froid et avide de sang. Malko se sentait un peu comme David devant Goliath. En plus, il lui manquait la fronde...

Le téléphone se mit à sonner. Ce pouvait être Cesar Juarez à qui il avait laissé un message. Ce n'était pas possible que le jésuite, profondément engagé dans la lutte politique, ne puisse pas lui venir en aide.

— Allô, la chambre 508 ?

— Oui, dit Malko, intrigué.

C'était une voix de femme, douce et basse.

— Je suis Maria Luisa, nous nous sommes rencontrés l'autre soir au Buh. Vous m'aviez demandé de vous téléphoner.

CHAPITRE XIII

Malko demeura un instant sans voix. Il s'attendait à tout sauf à une relance de la maîtresse d'Enrico Chacon. Son appel ne pouvait signifier qu'une chose : après avoir éliminé provisoirement les dangers qui pesaient sur lui, le Cubain avait décidé de passer à l'attaque d'une manière plus sophistiquée. Fini les fusillades aveugles, Dalila entrait en scène. Pourtant, Malko dû faire un gros effort pour feindre la joie.

— Je n'attendais plus votre appel, dit-il. Vous sembliez plutôt réticente, l'autre soir, à la discothèque.

Maria Luisa dit d'une voix caressante et rassurante :

— San Salvador est une petite ville et j'étais avec des amis. Je n'aurais pas voulu qu'ils pensent que je me laissais draguer par un inconnu, mais vous voyez que je n'ai pas oublié votre existence.

— Vous m'aviez dit avoir un homme dans votre vie, remarqua Malko. Cela expliquait votre réserve. Une femme amoureuse est imprenable.

— Je n'ai pas dit que j'étais amoureuse, corrigea gentiment Maria Luisa. Je me suis disputée avec mon ami. De toute façon il a quitté la ville pour le moment...

Malko enregistra. Était-ce un appel du pied d'Enrico Chacon signifiant qu'il abandonnait le combat ? Ou tout simplement un nouveau piège ? Il ne pouvait pas ne pas prendre la perche tendue, même si elle devait lui exploser en plein visage.

— Vous étiez éblouissante l'autre soir. Le rêve de tout homme seul.

Maria Luisa eut un rire flatté.

— Je suis toujours pareille. Si vous me voyez, vous pourrez en juger vous-même.

Malko réfléchit rapidement. Il lui fallait quand même le temps de prendre un minimum de précautions...

— Voulez-vous dîner demain soir ?

— Como no, fit la jeune femme. Je vous retrouve à l'hôtel, ce serait trop difficile pour vous de trouver, j'habite la Colonia San-Francisco, il n'y a ni noms de rues, ni numéros. À huit heures, je crois qu'on danse à l'hôtel, le samedi.

— Tant mieux, dit Malko, je vous attends demain. Avec impatience.

Il raccrocha. Les dés étaient jetés. Chacon n'était pas homme à lancer sa maîtresse dans les bras de son adversaire sans une raison. Et Maria Luisa n'en avait aucune de tomber dans les bras de Malko. Celui-ci ne surestimait pas ses charmes de gringo. Il y avait piège. Le fait que Maria Luisa n'ait pas tenu à l'entraîner dehors de prime abord était sûrement fait pour le rassurer. Le lendemain allait certainement

être animé. Le supplice de Tantale combiné à l'Épée de Damoclès.

Il plaça un appel à Washington au domicile personnel de David Wise. Vingt minutes plus tard, il obtint la communication. David Wise était sorti. Malko laissa son numéro, en demandant de rappeler.

* *

*

Malko se redressa en sursaut. Le téléphone sonnait, mais il faisait encore nuit noire. Or, il n'y avait qu'une heure de différence avec Washington. Tâtonnant, il décrocha et entendit une voix espagnole demander :

— Señor Linge, aquí... la policlinica.

— Que se passe-t-il ?

— La señorita Pilar de Molina. Elle va très mal. Il faudrait que vous veniez.

— J'arrive, dit Malko.

Il s'habilla à toute vitesse et, au moment de partir, s'arrêta net. C'était le piège rêvé. Il revint au téléphone et refit le numéro de la clinique, tombant sur la même voix.

— C'est vous qui m'avez appelé ? demanda Malko.

— Oui, dit l'autre. Pourquoi, vous ne venez pas ?

— Si, si, dit Malko. J'arrive.

Le Python dans la ceinture, il se rua vers la moiteur du couloir. Sa montre indiquait 4 h 10 et l'angoisse lui serrait la poitrine. Il lui fallut moins de cinq minutes pour rejoindre la clinique à travers les avenues désertes. Un petit médecin en blouse blanche l'attendait et l'amena directement dans la chambre de Pilar.

— Je suis désolé, dit le Salvadorien. C'est trop tard.

Son commentaire était inutile. Malko avait assez vu de morts dans sa vie pour se rendre compte que Pilar avait cessé de souffrir. Son visage cireux était calme, et on lui avait fermé les yeux. Les tuyaux enlevés, elle était presque belle. Dans un coin, le moniteur cardiaque reposait comme une grosse bête inutile. Malko sentit les larmes lui monter aux yeux. Pilar n'avait pas trente ans.

— Elle a repris connaissance ?

— Non, elle ne s'est rendu compte de rien, affirma le médecin. Elle est passée du coma profond à la mort.

— Merci de m'avoir prévenu, dit Malko. Je vais avertir son oncle.

Il ressortit de la chambre, une boule dans la gorge, revoyant Pilar se dépouillant de ses vêtements en riant, prête à faire l'amour. Puis le choc de la balle. Au moins, elle n'avait pas eu le temps d'avoir peur. Mais elle avait emporté son secret dans la mort le numéro de téléphone d'Enrico Chacon.

Il se retrouva dans la moiteur de la nuit, déprimé. Pas la peine de réveiller Abelardo Martinez. Il saurait toujours assez tôt.

* *

*

Malko entendit la sonnerie du téléphone à travers le battant de la porte et se précipita. Cette fois, c'était bien David Wise. L'Américain avait toujours eu l'habitude de se lever aux aurores.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Malko lui relata les dernières péripéties de sa chasse à l'homme. Pour l'instant, c'était plutôt lui le gibier. David Wise l'écoutait en silence. Il enchaîna d'une voix calme :

— J'apprécie ce que vous faites, dit-il, mais il ne faut pas prendre de risques exagérés. Enrico Chacon ne quittera pas le Salvador, même sous une pression très forte, et contre-attaquera. Je vais donc vous envoyer des « baby sitters », ce qui rétablira la situation.

— Chris et Milton ?

— Exact, approuva David Wise. Vous vous connaissez depuis longtemps, et ils sont parfaitement adaptés à ce genre de situation. Il y a un vol de Miami tous les jours. Ils le prendront aujourd'hui. Arrivée vers dix-huit heures trente à Salvador. À temps pour vous assister lors de votre rendez-vous d'amour.

— Chris et Milton ne seront pas de trop, dit Malko. Je me demande si Walter Dallas tient vraiment à ce que j'élimine Chacon. Il ne m'aide pas beaucoup.

— Il a une position difficile, remarqua David Wise, plein de diplomatie. De toute façon, nous tenons à ce que cela se passe en dehors de lui. Je vais vous laisser tous les numéros où je suis pendant le week-end. S'il se produisait quelque chose. À propos, j'ai eu un contact indirect avec Cesar Juarez. Il semble impressionné par votre ténacité. Il a promis de se remuer. Faites-moi savoir si cela se traduit par quelque chose d'efficace.

— Je vous le promets, dit Malko.

Il raccrocha, un peu ragaillardi, se sentant moins seul, malgré les milliers de kilomètres qui les séparaient. Il avait hâte de voir arriver les deux « baby sitters » de la CIA. À eux deux, Chris Jones et Milton Brabeck, anciens Marines, avaient la puissance de feu d'une section d'infanterie. Comme ils ignoraient les états d'âme, cela faisait des alliés redoutables.

Malko se recoucha, mais n'arriva pas à s'endormir. Le jour se levait. À sept heures, il appela le numéro d'Abelardo Martinez. Ce dernier ne devait pas dormir non plus, car il répondit immédiatement. Reconnaisant la voix de Malko, il demanda anxieusement :

— C'est Pilar ?

— Oui.

— Elle est morte, n'est-ce pas ?

— Oui, avoua Malko. Il y a deux heures.

— Je vous remercie de m'avoir prévenu, fit l'ancien ministre avant de raccrocher.

Malko somnola encore trois heures et prenait son petit déjeuner dans la salle à manger quand le haut-parleur de l'hôtel l'appela. C'était de nouveau Abelardo Martinez. La voix blanche.

— Ma femme m'a convaincu, annonça l'ancien ministre. Je ne reste plus à San Salvador. Je ne veux pas finir comme Pilar. Chacon est trop fort. Vous savez ce que je viens d'apprendre ? (Sa voix se brisa.) Hier soir, il a dîné chez le colonel Casanova avec une escorte armée. Alors, j'abandonne mes fincas, ma maison, et je vais vivre à Miami. Si vous voulez me dire au revoir, venez dans une heure...

— Je viendrai, dit Malko.

Abelardo Martinez avait été un de ses meilleurs alliés, même si son intervention n'avait provoqué que quelques morts supplémentaires.

* *

*

Abelardo Martinez laissa errer son regard sur le jardin aux fleurs multicolores. Près de lui, sa femme sanglotait silencieusement. Des domestiques achevaient de transporter des valises Vuitton dans une station-wagon garée derrière la Buick marron de l'ancien ministre. Il était onze heures et son avion décollait à quatre heures trente, mais les formalités de départ étaient toujours interminables, et il fallait plus d'une heure pour aller à l'aéroport de Libertad.

Ses deux gorilles de protection attendaient près de sa voiture, l'air farouche derrière leurs lunettes noires, et les poches gonflées d'armes. L'Uzi de Martinez était posée sur la banquette arrière de sa Buick. Il tendit la main à Malko et dit d'une voix étranglée :

— Bonne chance, Señor. Vaya con Dios. Faites attention. Ne vous entêtez pas, vous êtes encore jeune. Voilà mon téléphone à Miami. Dites-moi comment cela s'est terminé. J'aurais voulu vous aider, mais...

Sa femme le poussa en avant, lançant au passage un regard noir à Malko qu'elle considérait comme responsable de la mort de sa nièce. Il les regarda monter dans la Buick, et les deux véhicules s'éloignèrent dans les allées tranquilles de San-Benito.

* *

Les deux voitures roulaient doucement sur la Calle Montserrat, continuation de l'Autopista Sur. Le vieil homme s'emplissait les yeux du spectacle de la ville qu'il quittait. Un des gardes du corps conduisait, l'autre était assis à côté de lui et le chauffeur de la station-wagon des bagages était armé d'un fusil à canon scié. Ils tournèrent à droite dans l'Avenida Los-Diplomaticos contournant le flanc de la colline où se trouvait la Casa Presidencial. La route se divisait en deux et il fallait prendre la branche de gauche. Un camion arrivait de celle de droite.

Au lieu de s'arrêter au « stop », il le brûla, coupant la route aux deux véhicules. Le chauffeur d'Abelardo Martinez dut freiner pour ne pas s'écraser dessus.

Le chauffeur du camion lui adressa un geste obscène, toujours arrêté au milieu de la route.

— Ne discutez pas ! Contournez-le ! cria Martinez.

Le chauffeur obéit. Au même moment une voiture surgit derrière lui, l'empêchant de faire sa manœuvre. Cette fois, Abelardo Martinez réalisa ce qui se passait.

— Attention !

Le chauffeur avait compris. Arrachant son colt de sa ceinture, il sauta à terre, imité par l'autre pistolero.

Par la glace ouverte de la voiture qui les bloquait, jaillit une rafale de pistolet-mitrailleur. La moitié des projectiles s'enfonça dans le corps du chauffeur. Celui-ci n'eut même pas le temps de tirer.

Abelardo Martinez saisit son Uzi et émergeant de la Buick, se lança courageusement à son tour dans la bagarre, tandis que sa femme tentait de le retenir. Le chauffeur de la station-wagon jaillit dehors, son fusil à canon scié au poing, et vida ses deux cartouches sur le conducteur du camion qui s'effondra à son volant.

Le combat semblait tourner à la faveur des attaqués lorsque plusieurs jardiniers en train de couper l'herbe à la machette sur les talus bordant la Casa Presidencial, lâchèrent leurs instruments et se redressèrent, des G.3 au poing.

Sans même viser, ils se mirent à arroser la voiture de l'ancien ministre au fusil d'assaut dans un fracas de fin du monde. Plus de deux cents projectiles en même temps. Rien ne pouvait résister à ce déluge de feu. Abelardo Martinez lâcha une rafale de son Uzi avant de s'effondrer contre la Buick dont les glaces volaient en éclats. Le second pistolero se transforma en une bouillie sanglante et tomba à plat ventre sur le bitume, sans même avoir pu se servir de son arme.

Il y eut quelques secondes de silence, troublé par les claquements des chargeurs qu'on remettait. Puis le feu reprit avec la même

violence, sur les cadavres et la voiture.

Lâchant son fusil, le second chauffeur fit demi-tour et s'enfuit en courant. À l'intérieur de la Buick, Mme Martinez, atteinte de plusieurs balles dans la tête et dans la poitrine, gisait en travers de la banquette. Morte.

Il y eut un coup de klaxon. Un fourgon Brink's gris venait d'apparaître. Les faux jardiniers se ruèrent dans sa direction et y montèrent. La voiture recula, et fila vers la route de San Marcos. Un homme vêtu d'un costume de lin blanc, le visage masqué d'un loup blanc, un revolver prolongé par un gros silencieux à la main, sauta de la cabine du fourgon Brink's. Sans se presser, il s'approcha du corps d'Abelardo Martinez, et lui tira posément une balle derrière l'oreille droite. Puis, ouvrant la portière arrière de la Buick, il appuya le museau du silencieux sur la tempe de Mme Martinez et en fit autant. C'était une curieuse coquetterie d'utiliser un silencieux après le massacre qui venait d'avoir lieu.

Il remonta dans le Brink's qui fit demi-tour, et repartit vers la ville. Une file de voitures attendait, bloquée par l'attaque. Tous les conducteurs détournèrent pudiquement les yeux lorsque le fourgon les dépassa à petite allure.

* *

*

Malko rentrait au Camino Real lorsqu'il se heurta à un groupe de journalistes qui en sortaient. Parmi eux, Peter Reynolds.

— Que se passe-t-il ?

— Il y a eu un attentat ! lui cria le caméraman. Ils ont tué Abelardo Martinez...

Il n'avait plus qu'à remonter dans sa voiture et à suivre le petit convoi. Tout était encore en place lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux de l'attentat.

Des mouches tournoyaient autour des cadavres. Une voiture de police était enfin arrivée, et il y avait une dizaine de badauds examinant les corps avec curiosité. Sans aucune émotion apparente. Le chauffeur de la station-wagon réapparut et fit le récit de ce qui s'était passé. Malko écoutait. Se demandant si ce n'était pas le coup de téléphone qui avait permis aux assassins de connaître l'heure de départ du vieil homme.

Enrico Chacon avait respecté son « contrat » in extremis mais avec sa cruauté coutumière.

Malko remonta dans sa voiture. Le Python et même l'Ingram semblaient ridicules contre ce déchaînement de violence. Jamais il n'avait vu cela. Ici on jouait du fusil d'assaut comme du pistolet.

L'attaque qui venait d'avoir lieu était une véritable opération militaire. Il y avait des centaines de douilles par terre que des gamins commençaient à ramasser et la police ne semblait pas bouleversée par cet attentat. Les deux « guardsmen » fumaient paisiblement en gardant les cadavres. Comme d'habitude, personne ne serait inquiété.

* *

*

Le Camino Real était presque gai, pour la première fois depuis que Malko y avait élu domicile. Un orchestre italien jouait dans la boîte de l'hôtel des salsas endiablées qui inondaient de musique tout le rez-de-chaussée. Au bar, d'habitude sinistre, se pressaient des gens étrangers à l'hôtel. Samedi soir, c'était un des rares endroits de San Salvador où on pouvait s'amuser sans recevoir une bombe. La guerre civile s'arrêtait pour le week-end. Des couples arrivaient sans cesse, endimanchés et touchants et se jetaient sur la tequila. Les femmes arborant des coiffures compliquées, des robes à volants dissimulant leurs formes généreuses, et les hommes des costumes désuets et trop serrés.

Malko avait choisi une table en face du bar et sirotait une Margarita, essayant de tromper son anxiété.

Chris Jones et Milton Brabeck auraient dû se trouver là depuis près de deux heures. Il avait téléphoné à l'aéroport et on lui avait dit que le vol de la TACA était retenu à Belize par un incident technique. On ignorait l'importance de son retard. Maria Luisa allait débarquer dans moins d'une demi-heure.

Soudain la silhouette connue de Peter Reynolds émergea du lobby, escorté de trois moustachus taillés sur le même modèle. Énormes, lippus, le cheveu noir, le costume blanc, l'épaisse ceinture de cuir retenant difficilement un estomac de sac à vin, la moustache conquérante, avec des variétés de montres en or grosses comme des grenades. La cinquantaine cossue. Seul le premier avait un détail qui le différenciait des autres. La crosse de nacre d'un « 45 » automatique dépassait de sa ceinture, tout près du nombril.

Peter Reynolds se précipita vers Malko. Il avait l'air d'avoir déjà bien forcé sur la Margarita.

— Il faut que je vous présente mes copains, dit-il. Des gars de la police des haciendas. Ils m'ont aidé en reportage. Ce sont des ordures, mais ils peuvent être marrants. Sauf quand on est contre eux...

Les trois attendaient, sérieux comme les Dalton. Quand le cameraman expliqua que Malko venait d'acheter des terres à café, ce fut du délire. En trois minutes, il se retrouva accroché au bar, manquant cracher ses poumons à force de tapes dans le dos... En son

honneur, les moustachus avaient abandonné les Margaritas, pour le Gaston de Lagrange, préservant du même coup leur estomac. L'orchestre s'était mis à jouer pour ajouter au bruit, et on se serait cru dans un vrai pays. Reynolds se glissa près de Malko, occupé à expliquer à un moustachu à quoi ressemblait l'Europe.

— Ils sont marrants, non ? Ils viennent une fois par semaine à San Salvador baiser et boire. Le reste du temps, ils traquent les subversivos, ils les tuent ou les font tuer.

Effectivement, ceux-là n'avaient pas l'air de tendres... L'un agrippa une des serveuses par le bras et lui murmura quelque chose. Elle se dégagea en riant, et il lui mit carrément la main aux fesses, tandis que les deux autres se tordaient de rire. Trois minutes plus tard, alléchée par un billet de 20 colones, la serveuse se trémoussait avec le plus grand sur la piste de danse. À la troisième mesure, le moustachu avait déjà la main enfoncée jusqu'au coude dans le corsage, tandis qu'elle gloussait, ravie.

Malko essayait de garder l'esprit clair, se tordant le cou pour surveiller la réception.

Toujours pas de gorilles et pas de Maria Luisa. Le Python commençait à peser à sa ceinture. Les trois moustachus avaient visiblement décidé d'assécher les réserves d'alcool de l'hôtel. Malko attaquait le Moët et Chandon, lorsqu'il vit surgir une apparition qui lui coupa le souffle.

Maria Luisa juchée sur des escarpins à brides, modèle pute. Sa poitrine serrée dans un bustier lacé sur le devant, si ajusté que ses seins semblaient prêts à en jaillir à chaque instant.

Sa jupe noire, tout aussi moulante, s'arrêtait au-dessus des genoux et tenait par deux rangées de boutons sur le côté, qui semblaient attendre qu'on les fasse sauter.

Le macho à droite de Malko faillit avaler sa coupe de Margarita et poussa un juron à faire s'écrouler la cathédrale. Les deux autres en étaient muets de saisissement, violets, au bord de l'apoplexie... Mais quand ils virent Maria Luisa s'approcher de Malko et l'embrasser, un bras autour de sa nuque, le ventre en avant d'une façon qui suggérait que leurs relations étaient beaucoup plus que ce qu'elles n'étaient, ils ne se tinrent plus.

— Hijo de puta ! murmura son voisin, avec un ton où l'admiration le disputait à l'envie.

Sans un mot, le macho-chef tira de sa ceinture le pistolet automatique à crosse de nacre, leva le canon vers le plafond et ouvrit le feu. Tout le chargeur y passa en rafale, tandis que les gens commençaient à courir. Au Salvador, c'était rare qu'on gaspille des munitions de cette façon... Tandis que les éclats de plâtre achevaient de retomber et que le barman se précipitait pour inciter le macho à

plus de modération, ce dernier fit un pas en avant et s'inclina profondément devant Maria-Luisa.

— Excelentísima Señorita, dit-il d'une voix de stentor, buenas noches.

— Buenas noches, répondit Maria Luisa avec toute la retenue d'une jeune personne de bonne éducation.

Comme le barman s'approchait, reprochant les coups de feu, le macho lui enfonça carrément le canon du colt dans la bouche, ce qui propulsa l'autre derrière son comptoir. Puis il revint à la charge, entourant les épaules de Malko d'une poigne solide sans lâcher son colt à la culasse bloquée en position ouverte.

— Señorita, permettez-moi de vous offrir une bouteille de champagne en hommage à votre beauté. Puis-je savoir votre nom ?

— Maria Luisa Salgado, répondit-elle, accrochée au bras de Malko.

L'autre la dévorait des yeux. Il finit par ôter le chargeur vide du colt et en remettre un plein, prêt à de nouvelles festivités. Malko inspectait discrètement Maria Luisa. Elle avait un sac du soir minuscule qui ne pouvait dissimuler aucune arme, et rien ne pouvait se trouver sur elle, à part une épingle de sûreté. Le danger viendrait donc d'ailleurs. Sa tenue suggérait une chose : elle allait tout faire pour mettre Malko dans son lit.

C'est à ce moment qu'il faudrait se méfier.

Le magnum de Moët et Chandon arriva et il dut subir les innombrables toasts à sa beauté. Ils n'avaient pas pu échanger un mot encore. Peter Reynolds buvait aussi, très gai. Enfin, deux bouteilles de Moët plus tard, il réussit à prendre un peu de champ, entraînant Maria Luisa vers le restaurant avec l'orchestre.

— Vos amis sont charmants, dit-elle.

— Un peu bruyants, fit Malko.

Elle eut une moue amusée.

— Ici, c'est comme ça quand une femme vous plaît.

Ils s'installèrent dans le coin le plus tranquille. Malko était soulagé de ne pas avoir à sortir. À l'hôtel, le danger était plus limité. Maria Luisa l'observait avec curiosité.

— Vous paraissez plus jeune que l'autre soir, dit-elle, c'était peut-être la lumière. Que faites-vous à San Salvador ?

Les yeux noirs exprimaient une curiosité sincère. Encore une belle candidate à la médaille d'Or du mensonge toutes catégories. Elle savait fichtrement bien ce qu'il faisait. Et on disait que les pays du Tiers Monde n'avaient aucune chance aux Olympiades...

— Le café, dit Malko. Je cherche à acheter des terres à café. J'allais d'ailleurs acheter les fincas de Mr. Martinez, l'oncle de Pilar de Molina, lorsqu'il a été assassiné, ce matin.

— Assassiné ! s'exclama la jeune femme. Mais c'est horrible !

Son émotion semblait sincère. Elle sortit quelque chose de son sac et porta la main à sa narine gauche. De la coke. Décidément... Malko l'observait avec curiosité. Se pouvait-il que...

— Vous ne saviez pas non plus que Pilar était morte ? demanda-t-il.

— Pilar ? Non ! Mais comment...

Ou c'était une comédienne extraordinaire ou elle n'était pas au courant des forfaits de son amant. Malko lui raconta les circonstances de la mort de son amie pendant qu'ils se battaient avec leur churrasco et lança sa flèche de Parthe.

— C'est pour cela que je ne vous avais pas appelée. Elle n'avait pas eu le temps de me donner votre téléphone.

— Oui, je comprends, fit Maria Luisa d'une voix absente.

Elle leva son verre de vin chilien d'une main mal assurée. Son trouble n'était pas simulé.

— Vous ne lisez pas les journaux ? demanda Malko.

Maria Luisa secoua la tête.

— Non. Il y a toujours les mêmes histoires horribles dedans. Et les mensonges du gouvernement.

Malko décida soudain de l'attaquer plus directement, de profiter de son désarroi.

— Votre amant de cœur est parti ? interrogea-t-il. J'avais cru comprendre qu'il était très jaloux.

— Il l'est, fit Maria Luisa, mais je vous ai dit que je m'étais disputée avec lui...

— Ce qui signifie ?

Elle le fixa dans les yeux.

— Que je resterai peut-être avec vous ce soir si vous m'en donnez envie.

C'était on ne peut plus direct. Malko posa la main sur la sienne.

Les lacets de son bustier dévoilaient les trois quarts de sa somptueuse poitrine. Superbe femelle. Les griffes rouges qui terminaient ses doigts avaient un bon centimètre. Sa bouche épaisse et rouge aurait donné des fantasmes au moine le plus dépourvu d'imagination.

— Pourquoi moi ? Vous ne me connaissez pas.

— Justement, fit-elle, j'ai besoin de me changer les idées. Avec un homme totalement différent de ceux que je connais. J'ai besoin de rêver. Vous me faites rêver et vous me donnez envie de faire l'amour. Oh, j'aime cet air...

Malko se leva et l'entraîna sur la piste. Aussitôt, elle s'enroula autour de lui avec légèreté et sensualité, ses ongles rouges posés sur sa nuque, sa bouche effleurant la sienne. Elle se recula soudain avec un sourire amusé.

— Vous avez pris les habitudes du pays, vous êtes armé...

— Après ce que j'ai vu en quelques jours, dit Malko, ce n'est pas un luxe inutile.

Ils continuèrent à onduler lentement au rythme de l'éternelle salsa. Maria Luisa se comportait en femme amoureuse, s'amusant à développer le désir de Malko par un frottement latéral et régulier. Prête apparemment à en subir les conséquences. À tel point que Malko lui demanda brutalement :

— Vous avez envie de faire l'amour sur la piste ?

Étant donné la configuration de sa robe, ce n'était pas très difficile. Il suffisait de défaire quelques boutons.

Maria Luisa sourit langoureusement.

— Excusez-moi. C'est une coutume du pays. Les hommes sont tellement machos qu'ils vous font l'amour en trois minutes. Alors, on essaie de se faire faire la cour un peu avant. J'espère qu'avec vous ce sera différent.

Malko ne savait plus où il en était. Maria Luisa semblait tellement sincère, tellement abandonnée... Et si elle s'était réellement disputée avec Chacon ? Qu'elle ait envie d'une aventure avec un inconnu ? Étant donné la vie qu'elle menait et la situation du Salvador, elle ne devait pas en rencontrer beaucoup. En plus, Malko savait qu'il avait un certain charme aux yeux de femmes comme Maria Luisa, éprises d'aventures et d'aventuriers. Il ne voyait pas où se situait le risque, s'il l'emmenait directement dans sa chambre. À moins d'un commando...

Toujours pas de Chris Jones et Milton Brabeck. Ils s'arrêtèrent de danser, et il appela un garçon, lui demandant de téléphoner à l'aéroport. Le garçon revint cinq minutes plus tard, expliquant que c'était fermé et que personne ne répondait. Donc les deux gorilles n'arriveraient que le lendemain...

Les trois machos de la police des haciendas apparurent soudain à la porte du restaurant. À leur allure, il était facile de voir qu'ils avaient continué à forcer sur la boisson. Ils s'installèrent à une table voisine, après avoir adressé des signes joyeux à Malko. La salsa avait fait place à une sorte de rumba plus rapide, et Maria Luisa se leva et se mit à danser à quelques mètres de Malko, à la façon des danseuses du ventre, comme si sa taille avait été montée sur roulements à billes. Tranquillement, elle défit les derniers boutons de sa jupe pour donner plus d'aisance à ses évolutions. Les bras levés au ciel, tournoyant en montrant ses longues cuisses. Le visage même de la sensualité. Provocante à souhait. La sueur coulait en petites rigoles entre ses seins et sa jupe adhérait à ses fesses, en faisant encore plus ressortir la cambrure. Ils se rassirent à la fin de la danse. Malko récupérait quand une voix pâteuse appela :

— Maria Luisa !

Il leva les yeux. La macho en chef oscillait en face de leur table, les

yeux hors de la tête, fixant le décolleté de Maria Luisa.

— Je peux m'asseoir ? demanda-t-il à Malko d'une voix mal assurée.

— Je vous en prie, fit ce dernier.

Difficile de dire non. Les deux autres observaient la scène en continuant à boire. L'orchestre jouait une salsa plus calme et les barmen regardaient ostensiblement d'un autre côté. Malko réalisa que la tension venait de monter. Les gens parlaient un peu trop fort, s'esclaffaient sans raison.

Le macho fixait Maria Luisa en soufflant comme un bœuf, tel un évêque du Tiers Monde amené pour la première fois en présence du pape. Les yeux striés de sang. Son haleine aurait tué toutes les mouches de la terre. Soudain, il leva la main droite et la plaqua sur le poignet de Maria Luisa lançant d'une voix avinée :

— Je veux monter avec elle.

Langage clair de client de bordel. Maria Luisa baissa pudiquement les yeux. Malko essaya de sourire.

— Je crois qu'il faudrait lui demander son avis, à la señorita...

Le macho ne se démonta pas et ne relâcha pas sa prise, précisant d'une voix lourde de menaces :

— Ce n'est pas une señorita, c'est une pute. Quand on montre son cul comme ça... C'est une pute et je la veux...

Cela se gâtait. Difficile de discuter avec un ivrogne. Malko se dit que la première des choses était d'éloigner le corps du délit. Il prit sa clef dans sa poche et la tendit à Maria Luisa.

— Voulez-vous m'attendre pendant que je discute avec notre ami.

Geste inconsidéré. La main du macho lâcha le poignet de Maria Luisa et saisit les clefs au vol, avec un sourire ravi.

— Muchas gracias, gringo ! Tu viens ?

Il fixait Maria Luisa d'un regard sans équivoque.

— Il n'en est pas question, coupa Malko.

Le macho marmonna quelque chose entre ses dents. Puis d'un geste rapide, inattendu chez un ivrogne de sa corpulence, sa main fila vers sa ceinture et ressortit avec le colt à crosse de nacre. Dans le même mouvement, son pouce armait le chien. Sans le lâcher, il le posa à plat sur la table, le canon dirigé vers Malko, braqué sur son estomac, et répéta d'une voix lourde :

— Dis à ta pute de me suivre ou je te fais sauter la tête, gringo de mierda.

L'estomac de Malko s'était chargé brutalement de plomb. Il scruta les petits yeux noirs et méchants injectés de sang en face de lui, la grosse main posée sur le colt. Son Python pesait à sa ceinture, mais, le temps de le prendre, l'autre lui aurait vidé son chargeur dans sa tête. La seule chose à faire était de lui offrir poliment Maria Luisa. Après

tout, c'était humiliant, mais elle ne lui appartenait pas...

Maria Luisa explosa d'un coup, crachant à la figure du macho :

— Maricón ! Je ne bougerai pas d'ici !

Malko réalisa en un éclair que toute l'histoire n'était qu'une mise en scène. Que le macho en face de lui était là pour le tuer avec un merveilleux prétexte pour un pays d'Amérique latine.

— Alors, insista le macho, elle me suit ou je te tue ?

Pour Malko, il n'y avait pas d'alternative. S'il laissait Maria Luisa assise, le macho l'abattait, et s'il la défendait, l'autre le tuait également...

CHAPITRE XIV

Le macho décolla lentement le colt de la table, ses petits yeux injectés de sang brillant de méchanceté.

— Alors, maricón ? Je compte jusqu'à trois...

Malko regarda autour de lui, cherchant un secours possible. Mais les barmen avaient disparu, et les couples semblaient préoccupés uniquement de flirter. Seul, l'orchestre continuait à moudre ses salsas avec un entrain forcé. Personne ne lui viendrait en aide. Il posa lentement les mains sur la table pour ne donner aucun prétexte à son adversaire. Tout à coup, ce dernier se leva, braquant son arme sur eux deux et dit d'une voix faussement bonhomme :

— Tu as raison, maricón, ta pute ne mérite pas qu'on monte avec elle. Tu vas lui dire de me sucer ici, après on sera bons amis.

Les deux autres machos se tordaient de rire à la table. Mais lorsque le manager du Camino Real, probablement alerté par un des barmen, voulut entrer, le plus costaud se leva et lui barra le chemin. Malko était bel et bien coincé.

Maria Luisa, très pâle, ne disait plus un mot. Il y eut quelques secondes d'intolérable silence, puis le macho étendit lentement la main et saisit son poignet à travers la table.

— Viens sucer ma belle queue, dit-il d'une voix grasseyante. Ça va te changer de ce gringo. Ici, nous sommes des hommes.

Il tirait lentement, et Maria Luisa fut obligée de se lever. Malko en fit autant, ce qui dévoila la bosse de son pistolet sous sa chemise. Aussitôt, le colt se releva. Le macho était peut-être saoul, mais il savait ce qu'il faisait. Sans lâcher Malko des yeux, il héla par-dessus son épaule :

— Eh, Luis, le gringo est armé...

Le dénommé Luis arriva, fit le tour de la table, tâta Malko et le délesta de son Python qu'il jeta sous une banquette, puis retourna s'asseoir. La dernière chance de Malko s'évapora. Le macho fit le tour, l'arme toujours braquée. Il lâcha Maria Luisa une seconde et de la main gauche, fit descendre la fermeture Éclair de son pantalon.

— Allez, guapita de alcova (44) dit-il, fais ton numéro de pute. Après on boira le champagne avec ton gringo. Sinon, par le Christ-Roi, je lui fais sauter la tête.

Maria Luisa arracha son poignet et lui cracha en plein visage.

Le macho blêmit.

— Ta pute n'a pas envie de te garder !

Malko avait l'impression de vivre un cauchemar. Il savait qu'à la seconde où il allait se jeter sur leur agresseur, celui-ci l'abattrait. Le

« 45 » avait beau utiliser des munitions lentes, il était mort d'avance.

— Dépêche-toi, fit le macho, je commence à bander devant cette salope.

Malko ouvrait la bouche pour répondre lorsqu'il aperçut soudain une silhouette s'encadrer dans la porte du restaurant. Chris Jones, en chemise, les cheveux toujours aussi courts, l'œil bleu et perçant. Par chance le macho était de profil par rapport à la porte, ce qui permit à l'Américain de réaliser ce qui se passait. Il fit un pas en avant et, aussitôt, le Salvadorien qui s'était déjà interposé se leva, lui barrant la route.

Chris Jones s'arrêta docilement. Le temps pour Milton Brabeck d'arriver. Celui-ci se matérialisa quelques secondes plus tard... Le macho comprit alors que ce n'était pas des clients ordinaires et eut l'imprudence de sortir de sa ceinture un colt dont la crosse n'était même pas en nacre. Il ne termina pas son geste. Son poignet se trouva pris dans un étau. Avec surprise, il le vit tourner, sentit une douleur atroce et eut l'impression qu'on venait de le lui scier en deux. Le « 45 » tomba sur la moquette sans bruit et, le souffle coupé par la douleur, son propriétaire se plia en deux.

Son copain se leva d'un bloc, volant au secours de la victime de Milton Brabeck. Il eut le tort de s'empêtrer dans son holster. Chris Jones le cueillit d'une manchette à la gorge qui lui fit ouvrir la bouche comme un poisson hors de l'eau. L'Américain doubla aussitôt d'un direct en plein plexus solaire, aggravé par le fait qu'il avait sorti son petit Smith et Wesson « deux pouces », ce qui augmentait considérablement la force du choc. Cette fois, le macho se cassa en deux, vomissant une bonne partie de la tequila ingurgitée sur la belle moquette. Milton Brabeck, qui ne pratiquait pas la charité chrétienne, allongea au macho une manchette à la nuque qui l'acheva.

Tout cela avait donné à l'orchestre tout juste le temps de jouer un dixième de salsa.

Malko, pour dissiper l'attention de celui qui le menaçait, demanda aimablement :

— Vous ne préférez pas que ce soit moi qui vous fasse ce que vous réclamez de cette señorita ?

L'affreux faillit s'étrangler de joie. Une lueur stupéfaite et ravie passa dans ses yeux noirs.

— Que si ! Claro, que si, maricón ! Viens !

Malko s'avança, repoussant Maria Luisa en arrière. À ce moment, le macho se retourna. Il y eut un coup de feu, étouffé par le bruit de l'orchestre, et il regarda stupidement sa main percée d'un beau trou au milieu de la paume, tandis que le pistolet à crosse de nacre volait en éclats. Il n'eut pas le temps de pleurer dessus. Chris Jones le gifla avec la main armée du revolver, en plein sur la bouche, ce qui provoqua

des dégâts spectaculaires à ses incisives. Il recula jusqu'au mur, crachant ses chicots mais se préparant à la contre-attaque. Dissuadé immédiatement par Chris Jones dont le 357 Magnum au canon de six pouces symbolisait un langage qu'il était apte à comprendre.

— Tu bouges d'un pouce, fit le gorille, et tu vas ramasser ta cervelle sur les murs.

Le macho ne parlait peut-être pas anglais, mais il se mit aux langues avec une rapidité digne d'éloge. C'était sûrement un surdoué. Pendant quelques secondes, il observa le rapport des forces, sans bouger. Ses deux copains étaient péniblement en train de reprendre leurs esprits près de la porte, et les barmen commençaient à réapparaître. Quant aux deux gringos, ils semblaient aussi à l'aise avec des armes qu'un danseur mondain avec un tango.

Soudain, il éclata d'un rire énorme et s'avança, avec ce qui lui restait de sourire, les bras grands ouverts vers Malko, sa main dégoulinant de sang.

— Amigo, mais c'était une plaisanterie !

Noble tentative qui avorta avec le coup de pied dans le ventre expédié par Chris Jones. Plié en deux, le macho fit quelques pas en zig-zag et termina définitivement son parcours près du bar. Chris Jones, qui était d'un naturel méticuleux, ramassa le « 45 » dont la crosse nacrée avait volé en éclats, le Python de Malko et les « 45 » des deux voyous, en fit un petit tas bien propre sur la table. Maria Luisa, blanche comme un fantôme, s'était assise...

Chris Jones fit signe à un barman qui accourut ventre à terre.

— Si, dans cinq minutes, les trois zozos n'ont pas disparu, je fais un concours de tir instinctif avec mon copain. Comme on est de la même force, ça peut faire mal... Maintenant, vous nous apportez deux J & B avec beaucoup de glace.

— Si, Señor, fit le barman qui avait du mal à ne pas bégayer...

Trente secondes plus tard, une horde de serveurs entraînaient hors du restaurant les trois machos. Chris Jones adressa un gracieux sourire à Maria Luisa.

— Je ne connais pas votre nom, Miss, mais je peux dire que le prince a un sacré bon goût. Je comprends que ces voyous aient voulu vous manquer de respect. Parce que je suppose que c'est ça ?

Malko reprenait tout juste ses esprits.

— Presque, dit-il. En tout cas, vous êtes arrivés à temps. Je ne vous attendais plus. Qu'est-il arrivé ?

— Ce putain d'avion est resté en panne à Belize, fit Milton Brabeck. Vous avez déjà été à Belize ? C'est dégueulasse. Le seul truc, c'est qu'ils parlent anglais. Sinon on serait devenus dingues. On a poireauté trois heures. Quand on vous a demandé ici un type nous a dit qu'il y avait un petit problème avec des borrachos (45). Alors, on n'a pas pris

le temps d'aller mettre notre smoking...

— Vous avez bien fait, dit Malko.

— On a faim, fit Chris Jones. Ils servent quelque chose ici, en dehors des bastos ?

— Des steaks, fit Malko, je vais vous en commander. Nous allons nous reposer, je crois que Maria Luisa a eu beaucoup d'émotions pour ce soir.

Il se leva après avoir remis le Python dans sa ceinture. Maintenant, il avait l'esprit parfaitement clair et lucide et il avait envie de s'amuser aux dépens de ceux qui avaient voulu le tuer. Chris Jones sortit soudain un petit objet noir en forme de corne et le posa sur la table.

— Regardez ce qu'on a acheté à Belize pour cinquante dollars. Ça devrait vous intéresser.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko.

— Du « black coral ». C'est vachement rare. Il faut le râper et c'est comme la corne de rhinocéros... Je vous en filerai un bout. Si vous êtes gentil.

Malko faillit éclater de rire. Il prit le morceau noir et l'examina. Puis le reposa sur la table.

— Chris, dit-il, j'espère que vous n'avez pas investi toute votre solde dans cet aphrodisiaque. Ce n'est que de l'ébonite polie et brûlée. Si vous le mangez, il peut tout juste vous faire mal à l'estomac...

— Je ne vous crois pas, fit le gorille horriblement dépité, c'est de la jalousie.

— Essayez, dit Malko, vous me direz demain.

Il se leva, poussant Maria Luisa, devenue muette, devant lui. Les barmen lui firent une haie d'honneur justifiée. Après tout, il avait offert un bon spectacle...

Dans le lobby, Malko prit Maria Luisa par le bras et la mena fermement en direction des ascenseurs. Elle tourna un regard glacial vers lui.

— Où allons-nous ?

— Nous continuons la soirée comme vous l'aviez souhaité, dit Malko avec une certaine ironie. J'espère que cet incident ne vous a pas traumatisée. Après tout, c'était peut-être une plaisanterie.

— Qui sont ces hommes qui vous ont rejoint ? demanda-t-elle. Ils ont des têtes de tueurs. Ils étaient armés.

— Ils sont dans le café. Mais ils sont prudents aussi, affirma Malko avec tout son sérieux.

Il appuya sur le bouton des ascenseurs, et la porte de l'un d'eux s'ouvrit.

Maria Luisa recula imperceptiblement.

— Je veux rentrer. Je suis fatiguée.

Malko la dévisagea, plein d'ironie.

— Vous n'êtes plus amoureuse ? Je pensais tellement vous plaire.

— Si, si, fit-elle de mauvaise grâce. Mais ce soir je ne me sens pas bien. J'ai eu très peur. Demain...

Elle retrouvait son sang-froid et recommençait à jouer la comédie. Malko en profita, l'enlaçant et la poussant dans l'ascenseur. Elle n'eut pas le temps de résister. Déjà les portes se refermaient.

— Moi, je n'ai pas envie d'attendre demain. Qui sait ce qui peut se passer ? Vous êtes trop désirable pour que je vous laisse aller vous coucher.

Il l'attira contre lui, mais Maria Luisa recula comme s'il l'avait brûlée.

— Laissez-moi ! Je n'ai pas envie de vous.

L'ascenseur s'arrêta. Sans laisser à Maria Luisa le temps de réagir, Malko la poussa dans le couloir désert, moite de chaleur. Elle lui fit face et répéta :

— Laissez-moi. Je ne veux pas faire l'amour avec vous. C'est clair ? Vous n'allez quand même pas me violer ?

— Ce n'est pas une chose impossible, dit Malko.

Il avait réellement envie d'elle et, comme chaque fois qu'il avait risqué sa vie, éprouvait une furieuse envie de faire l'amour. Pourquoi laisser échapper cette superbe femelle qui jouait si bien la comédie ? Il la prit par le bras et l'entraîna vers sa chambre. Elle se débattait mais n'y croyait pas encore. Pour éviter une scène désagréable, Malko la prit soudain par un poignet, la fit basculer en arrière et la chargea sur son épaule comme un sac de pommes de terre. Elle eut beau donner des coups de pied dans le vide, rien n'y fit.

Il sortit sa clef, ouvrit la porte de la chambre, referma et jeta Maria Luisa sur le lit où elle rebondit comme un ballon.

Toutes griffes dehors, elle se jeta sur lui, et il dut lui saisir les poignets pour éviter d'être éborgné. Elle lui donnait des coups de pied, essayait de le mordre, l'injurait grossièrement.

— Laissez-moi sortir ! hurla-t-elle ou j'appelle la police.

— Vous ne sortirez pas et vous n'appellerez pas la police, dit calmement Malko. Nous allons faire l'amour, comme prévu.

Il n'était plus à l'âge où on embrasse les filles de force, mais l'idée de prendre sa revanche sur l'homme qui avait combiné cette machination machiavélique et sur celle qui l'avait aidé sciemment, sachant qu'il allait y laisser la vie l'amusait prodigieusement.

Elle revint vers lui, les poings serrés, une haine incroyable dans les yeux. Comme il avançait la main, elle siffla :

— Si vous me touchez, je vous tue.

Elle poussa un rugissement de fauve et se rua, les ongles en avant. Malko parvint à lui prendre les mains, à les retourner dans son dos et à la rejeter sur le lit, le visage dans les couvertures. Malgré ses cris et

ses efforts, il parvint à défaire tous les boutons latéraux qui fermaient sa jupe, un par un. Puis il s'écarta, la laissant se relever.

Maria Luisa plongea vers la porte, ce que Malko avait escompté. Laissant sa jupe sur le lit. Elle se retrouva avec son bustier et un petit slip de dentelle noire. Elle s'arrêta, comme tétanisée, réalisant sa tenue. Malko s'approcha de nouveau. D'un geste vif, il saisit le lacet du bustier, défit le nœud et tira... Le bustier s'ouvrit, découvrant les seins pleins et fermes.

La vue de ce corps splendide envoya une décharge d'adrénaline dans l'épine dorsale de Malko. Maria Luisa cracha une injure et, de nouveau, fonça sur lui, arrachant sa chemise à coups de griffes, essayant de lui donner des coups de genoux dans le bas-ventre. Il y eut une mêlée confuse et, de nouveau, ils se retrouvèrent sur le lit. La chemise de Malko était en lambeaux, la Salvadorienne haletait, couverte de sueur.

Finalement, Malko l'immobilisa sous lui, à cheval sur sa poitrine, lui tenant les poignets. Pendant quelques secondes ils se défièrent du regard. Puis, la jeune femme fit passer une lueur moins féroce dans ses yeux noirs. C'est d'une voix presque douce qu'elle plaida :

— Malko, je sais que vous avez très envie de moi. Vous me plaisiez aussi, je vous l'ai dit, mais ce qui s'est passé ce soir m'a bouleversée. Je ne pourrai plus faire l'amour. Une femme est plus sensible qu'un homme. Demain nous sortirons ensemble. C'est vrai, je vous trouve toujours très séduisant.

Comme pour le convaincre, elle s'amollit soudainement et l'embrassa tout à coup, ses mains nouées derrière sa nuque. Malko savoura ce baiser, roula de côté et, d'un geste presté, saisit le côté du slip, tirant vers le bas.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurla-t-elle, déjà moins douce.

— Je vous déshabille, dit Malko.

Continuant à tirer, il y eut un craquement sec, et la dentelle céda. Maria Luisa avait recommencé à se débattre. Sans un mot, cette fois. Malko en profita pour se débarrasser de ce qui lui restait de vêtements. Aussitôt, la main droite de la jeune femme partit vers ses parties vitales, avec l'intention affichée de l'émasculer.

Il réussit à la stopper, et ce fut le catch de nouveau. Mais il était plus fort qu'elle. Elle tenta alors à nouveau la diplomatie :

— Vous êtes fou !

— Non, dit Malko, je me venge. Vous avez failli me faire tuer. Si mes amis n'étaient pas arrivés, je serais mort. Vous avez fait cela pour aider votre amant, Enrico Chacon. Il doit vous attendre pour vous remercier et faire l'amour avec vous. Eh bien, c'est moi qui vais me payer sur la bête. Je pourrais vous tuer, je vais me contenter de profiter de ce corps magnifique avec lequel vous m'avez mené dans un

piège mortel. C'est la rançon du risque...

Cette fois, elle ne chercha même pas à discuter. On aurait même dit qu'elle était soulagée.

— Il vous tuera si vous me touchez, dit-elle à voix basse. Et il me tuera aussi, vous ne le connaissez pas...

— Si, je commence, dit Malko. Pour moi, cela ne change pas grand-chose. Il en a déjà l'intention. Cela lui fera une raison plus... humaine... Quant à vous, ce serait injuste puisqu'il vous a lancée lui-même dans cette histoire. Mais ce n'est pas mon problème...

Elle recommença à se débattre. Malko prit sa ceinture et commença à l'enrouler autour des poignets de son adversaire. Cela lui prit cinq bonnes minutes pour les lui attacher derrière le dos. Elle ruait comme un pur-sang. Récupérant ce qui restait de sa chemise, il parvint à lui lier les chevilles aux deux pieds du lit, la maintenant écartelée sur le ventre. Elle essaya plusieurs fois, en vain, de se redresser et il la laissa s'épuiser comme un cheval qu'on dresse. À ce moment il défit ses poignets et parvint, après dix nouvelles minutes de lutte sauvage à les attacher aux autres montants du lit. Maria Luisa était maintenant maintenue en croix, complètement à sa merci. Elle éclata en sanglots :

— C'est ignoble ! Il n'y a rien de pire que de violer une femme !

Malko était épuisé par cette lutte sauvage. Maria Luisa avait presque autant de force qu'un homme. Il s'allongea près d'elle, reprenant son souffle. La jeune femme continuait à l'injurier et lui promettre toutes sortes d'horreurs s'il la touchait. Lentement, il promena un index le long de sa colonne vertébrale, descendant jusqu'aux reins, se glissant le long de la courbure des fesses. Elle rugit comme un étalon qu'on essaie de monter, se tortilla, ce qui la rendit encore plus désirable, cambrant involontairement les reins, comme une chatte en chaleur. Puis elle réalisa ce que sa pose avait de provocant et s'aplatit au contraire sur les draps.

— Je trouve que vous me devez une compensation pour ce soir, dit Malko.

— Enrico vous coupera en morceaux, siffla Maria Luisa. Je vous donnerai à manger à mes chiens. Je...

Elle s'interrompit brutalement. Malko venait d'effleurer son sexe. Il fut surpris : il était brûlant et moite. Ses doigts s'attardèrent, et la jeune femme se tut brusquement. Comme si elle avait besoin de toute sa concentration pour ne pas se laisser aller. De la sentir dans cet état déclencha chez Malko une réaction immédiate, qui fut sensible à la jeune femme étant donné leur proximité. Elle tourna vers lui des yeux aux prunelles dilatées et demanda d'une voix rauque où il y avait déjà moins d'hostilité :

— Vous n'allez pas me prendre ? Je ne veux pas.

Elle n'avait pas dit « violer ».

Malko sourit sans répondre. Sa main était restée posée sur le sexe, et il bougeait très doucement, l'extrémité de ses doigts effleurant la partie la plus sensible. Se rebellant contre cette muette complicité, elle recommença à se tortiller furieusement, sans parvenir à se débarrasser de la main envahissante. De l'autre main, Malko lui caressa les seins, tour à tour, éprouvant leur fermeté, puis la courbe des hanches et ses fesses rondes. C'était vraiment la femme-objet impuissante et totalement soumise.

Le rêve impossible de tous les hommes.

Quitte à se faire accuser de viol, autant en profiter... Il continuait sa caresse, mais, maintenant, Maria Luisa s'était reprise. Il la sentait tendue, fermée et comprit qu'il n'arriverait à rien. Lui aussi éprouvait une brusque fatigue, après les émotions de la soirée et cette tentative de viol. Le mouvement de ses mains se ralentit, peu à peu et presque sans s'en rendre compte, il s'assoupit.

* *

*

La tension de son ventre réveilla Malko. Il lui fallut quelques secondes pour identifier la silhouette allongée près de lui. C'était son contact qui avait provoqué sa réaction purement physiologique. Maria Luisa s'était endormie avec ses entraves et ne semblait pas sentir le sexe brûlant et tendu qui se pressait contre sa cuisse. Presque sans bouger, Malko glissa une main entre ses cuisses ouvertes. Lorsqu'il effleura le sexe à nouveau, elle eut une série de petits spasmes brefs, comme si elle jouissait, puis se laissa faire. Il retrouva facilement l'itinéraire qu'il avait exploré un peu plus tôt. À sa grande surprise, tout aussi accueillant, comme si les sucs de la jeune femme avaient continué à se déverser pendant son sommeil. À moins qu'elle n'ait eu des rêves semblables à ceux de Malko.

S'enhardissant, il affina sa caresse, remontant en une ronde très lente et très légère. À d'imperceptibles contractions, il comprit que, endormie ou pas, Maria Luisa appréciait le traitement qu'il lui faisait subir... Malko avait changé de position. À genoux près d'elle, il avait juste la main glissée entre ses cuisses douces et chaudes. Position inconfortable, mais fabuleusement excitante. Dans sa tête il avait l'impression d'être un cambrioleur en train d'ouvrir un coffre-fort à force de doigté...

Soudain, il sentit qu'il n'avait plus besoin de bouger. Maria Luisa avait trouvé son rythme propre et se frottait contre les extrémités de ses doigts. Il se contenta de lui embrasser le creux des reins et le dos, n'osant pas aller plus loin.

Maria Luisa se mit à se frotter plus vite contre lui. La jeune

Salvadorienne poussa un brusque gémissement, se cambra, fut secouée par plusieurs spasmes, et son ventre lui échappa comme s'il ne pouvait plus supporter la caresse. Puis, elle retomba, inerte. Malko attendit quelques secondes, le feu aux tempes et au ventre, mais elle s'était bel et bien rendormie, ou faisait semblant. L'idée de lui avoir arraché un orgasme était particulièrement plaisant à Malko. Mais, lui, était resté sur sa faim.

Elle était toujours attachée, ce qui la rendait encore plus excitante... Doucement, il s'agenouilla entre les jambes ouvertes l'effleurant à peine. Son sexe plongea, jusqu'au pubis, remonta doucement et s'enfonça d'un coup. Il aurait voulu la prendre lentement, mais ses nerfs le trahirent. D'une seule poussée, il la pénétra le plus loin qu'il le pouvait, assurant sa prise sur ses hanches.

Son répit fut de courte durée. Maria Luisa rua littéralement sous lui, cherchant à le désarçonner, poussa un hurlement qui n'avait rien d'humain. En se cambrant, elle l'enfonça encore plus. Elle glapit :

— Salaud ! Lâchez-moi, je ne veux pas ! Je vous hais...

Oublié, le gentil petit orgasme clandestin !

Malko avait retrouvé toute sa lucidité et son désir de revanche. Sans se préoccuper des cris, il entreprit de la prendre à son rythme. Il y eut un « clac » brusque : le lien qui immobilisait la cheville droite de Maria Luisa venait de lâcher. Aussitôt son talon se mit à marteler le dos de Malko.

— Vous êtes un monstre ! hurla-t-elle, vous m'avez attirée ce soir pour me violer. Vous n'êtes pas un être humain...

Ça, c'était trop. Même Dalila n'aurait pas osé. Malko se dit qu'il allait décidément aller au bout de sa vengeance. Il commença à se retirer lentement. Maria Luisa s'y laissa prendre et se détendit tout en continuant à l'injurier. Lui donnant les quelques secondes de répit dont il avait besoin. Il émergea de la gaine brûlante, effectua un petit parcours vers le haut jusqu'à ce qu'il trouve l'orifice jumeau.

— Loco ! Qu'est-ce que vous faites !

Le cri de la jeune femme se confondit avec la poussée douce mais irrésistible de Malko, qui avait pris l'angle idéal. Il sentit la résistance prévue, essaya de ne pas entendre les cris et continua à peser de tout son poids, sans brutalité excessive. Pas longtemps. Soit son orgasme l'avait excitée, soit, encore, elle vivait un de ses fantasmes secrets. Toujours est-il que toute résistance céda et qu'il s'enfonça d'un trait, avec une sensation délicieuse.

Même pas gâchée par le cri de bête de sa victime.

C'est une sensation fabuleuse de sodomiser une femme qui ne vous appartient pas...

Il commença d'onctueux aller-retour dans ce boyau étroit, pensant à Enrico Chacon qui devait se ronger les sangs en se demandant

pourquoi elle n'avait pas réapparu. Il en aurait des questions à poser !

À quatre pattes sur le lit. Maria Luisa grondait, essayant de mordre, de griffer, donnant des coups de pied. Mais ne feignant plus la douleur. Les mains de Malko descendirent et il la prit aux hanches. Il aurait prolongé ce divin plaisir jusqu'à l'aube, mais la bête le trahissait. En le sentant jouir, la jeune femme poussa un cri de folle, s'aplatit pour lui échapper et, finalement, resta immobile comme un animal forcé. Respirant lourdement.

Malko se sentait parfaitement bien. Doucement, il défit les liens qui retenaient encore la jeune femme. Sa Seiko-Quartz indiquait 4 h 10. La jeune femme se retourna lentement sur le côté. Son visage était méconnaissable, les yeux gonflés et rouges d'avoir pleuré, le maquillage réparti un peu partout entre le front et le menton, de larges cernes noirs et cet air épanoui des femmes qui viennent de faire l'amour.

Ils se défièrent du regard quelques instants. La poitrine de Maria Luisa se soulevait encore très fort, mais elle n'avait cure de sa nudité, ni du triangle noir de son ventre. Son calme était étonnant. Malko s'était attendu à ce qu'elle se jette sur lui. Elle dit seulement d'une voix très basse, cassée :

— Personne ne m'avait jamais fait ça, vous entendez ? Personne, à part Enrico...

Elle continua, d'une voix concentrée de haine :

— Je veux vous revoir. Pour vous arracher les yeux avec mes ongles, vous entendre crier, supplier. Et je vous arracherai la queue, aussi, morceau par morceau, je ne laisserai ce plaisir-là à personne. N'ayez crainte, Enrico ne vous tuera pas. Ce serait trop facile. À bientôt, gringo !

Elle sauta du lit d'un bond, rafla ses vêtements et, en un clin d'œil, fut plus ou moins habillée.

La porte claqua comme une balle. Malko bâilla. Quel que soit l'avenir, il avait passé un moment sublime.

Le téléphone sonna. Il alla décrocher, surpris et entendit la voix gouailleuse de Chris Jones.

— C'est fini la sérénade, prince ? Vous devriez penser à ceux qui n'ont rien à se mettre sous la dent... Milton est devenu fou. Il est en train de se traîner par terre, le cul en l'air comme une chatte en chaleur... Dites donc, celle-là, on pourrait l'engager comme sirène. Qu'est-ce que vous lui avez fait ? ajouta-t-il, gourmand.

— C'est une question à laquelle je répondrai dans mes Mémoires, dit Malko. À demain.

Maria Luisa émergea du Camino Real, courant comme une folle. À cette heure tardive, il n'y avait pas de taxis, mais sa voiture était dans le parking. Elle avait parcouru dix mètres lorsqu'un appel de phares l'arrêta. Trois voitures étaient garées dans l'ombre. Une Seville bleue et deux autres américaines. Plusieurs hommes émergèrent des véhicules, lourdement armés. En tête, la silhouette élégante d'Enrico Chacon. Maria Luisa se jeta dans ses bras en pleurant.

Le Cubain la prit par les hanches et l'écarta. Elle sentait la sueur et ses seins pointaient, découverts.

— Que s'est-il passé ? dit-il.

— Viens, fit Maria Luisa, je vais tout te raconter. Mais à toi tout seul !

D'un signe il expédia ses gorilles, prit le volant et Maria Luisa monta à côté de lui. La Seville s'installa à la tête d'un petit convoi qui descendit vers le sud, suivant l'Avenida de Los-Heroes, totalement déserte. Maria Luisa, le regard droit devant elle, commença son récit. N'omettant rien. N'oubliant aucun détail comme si elle voulait tous les graver dans sa mémoire. Enrico Chacon l'écoutait, ses traits fins impassibles, éclairés parfois par la lueur d'un réverbère. Mais terriblement calme. Lorsqu'elle arriva à la dernière partie du viol, elle insista lourdement :

— Tu comprends, il m'a enculée ! Comme une putain !

Elle avait volontairement employé le mot le plus vulgaire possible pour bien frapper son amant. Ce dernier n'eut pas une réaction, pas une injure, pas une exclamation. Le convoi stoppa devant la villa dont la grille fut ouverte par d'autres gorilles, et ils entrèrent. À la lumière, la vision de Maria Luisa était encore plus saisissante. Enrico Chacon la contempla quelques secondes, noué de rage, puis dit d'une voix blanche :

— Va prendre un bain.

S'il s'était écouté, il l'aurait tuée. Sur place. Le cerveau en ébullition, il se versa une rasade de tequila pure et la but d'un coup.

Aucune vengeance ne serait assez forte pour effacer ce qu'il éprouvait en cette seconde.

Chris Jones inspecta Malko d'un œil critique et presque envieux. En dépit de la chaleur, il portait comme Milton Brabeck une veste ultra-légère non doublée, ce qui leur permettait de dissimuler en partie l'artillerie qu'ils détenaient le plus légalement du monde. Dans les pays comme le Salvador, le State Department fermait les yeux et accordait des passeports diplomatiques « provisoires » aux gorilles de la CIA. Le pire qu'ils risquaient, c'était l'expulsion, et il aurait vraiment fallu qu'ils assassinent un général.

— On dirait jamais que vous avez fait tout ça, dit-il. Les émotions ça lui va très bien, à cette dame...

— Chris ! corrigea Malko, les cris que vous avez entendu n'étaient pas de plaisir. Je l'ai violée.

Il était encore rompu de sa lutte nocturne, le corps couvert d'hématomes et de griffures.

Le gorille le dévisagea, choqué.

— You're pulling my leg !⁽⁴⁶⁾

— Pas du tout, expliqua Malko. Elle était de mèche avec les trois affreux qui voulaient me tuer. Vous avez entendu parler de Dalila.

— C'est une chanteuse ?

— Presque, dit Malko. Passons. J'ai simplement rendu à cette jeune personne la monnaie de sa pièce.

— En tout cas elle a mis le temps à vous rendre la monnaie, remarqua finement Milton Brabeck. Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. La haute silhouette dégingandée de Peter Reynolds venait de surgir de l'ascenseur, traînant sa caméra. Il fonça sur Malko, exprimant toute la désolation du monde.

— Dites donc, je suis absolument désolé pour hier soir ! Jamais je n'aurais pensé... On m'a raconté. Ces cons ont failli vous flinguer ! Ils étaient complètement bourrés. Avec ces mecs, faut se méfier.

— Ce n'était pas aussi simple que ça, fit Malko. Je crois qu'il s'agissait d'une histoire délibérément montée. On s'est servi de vous. Comment les avez-vous rencontrés ?

Le caméraman posa son matériel, effondré.

— Shit ! Ils m'ont téléphoné tout à l'heure. Moi je ne me souvenais même plus de leur nom. Je les avais connus il y a trois semaines, pour un reportage. C'est pas le genre de types que je fréquente. C'est des tueurs. Mais ils m'avaient rendu service pour un reportage. Ils pouvaient encore le faire. Dans notre métier on est obligé de voir toutes sortes de gens. Alors quand ils m'ont invité à boire un verre, à

l'hôtel, j'ai accepté.

— Je vois, dit Malko.

Le coup était bien monté. Mais il fallait que les trois affreux aient été certains que Malko se trouvait au bar. Et qu'il parlerait à Peter Reynolds.

— Vous ne savez pas où ils logent en ville ? demanda-t-il.

Peter Reynolds secoua la tête embarrassé.

— D'après ce qu'ils m'ont dit, ils sont chez le patron de leur finca, quelque part dans le quartier de San-Francisco. Mais s'ils sont liés à Chacon, il vaudrait peut-être mieux pas.

— Essayez quand même, insista Malko. Vous avez dû garder les numéros de téléphone.

— Bien sûr, fit le cameraman, mais je ne voudrais pas provoquer un autre drame. Il y en a assez comme ça.

— Si vous les retrouvez, vous me rendrez service, dit Malko. N'oubliez pas que je suis toujours sur la piste de Chacon et qu'il doit être sur la mienne. La fille d'hier soir, c'est sa maîtresse. Il me l'avait envoyée pour me tendre un piège. Disons, que grâce à mes amis, ça s'est retourné contre lui...

— Vous l'avez sautée ? Elle s'est laissée faire ? demanda le cameraman médusé.

— Elle n'avait pas le choix, fit sobrement Malko, c'était une sorte de dommages de guerre... Mais je crains qu'il ne m'en veuille.

C'était une litote.

Peter Reynolds le regarda avec une expression ambiguë.

— Je ne sais pas ce que vous magouillez mais vous allez finir, en jouant au con, par recevoir une balle dans la tête. Je vais essayer de retrouver ces gars, mais je vous en conjure, ne leur dites pas que c'est moi. Je vis ici, et ils ont la détente facile.

— Promis, dit Malko.

Il allait sortir de l'hôtel lorsque la voix anonyme du haut-parleur l'appela. Il prit la communication au fond du hall. C'était mauvais, plein de parasites, mais il reconnut quand même la voix de Rosa la gauchiste.

— J'ai su ce qui est arrivé, dit-elle, bravo. Vous auriez dû tuer ces trois chiens qui assassinent les campesinos.

— Je ne suis pas là pour refaire le monde, répliqua Malko. Est-ce que vos recherches ont donné quelque chose ?

Il fut surpris d'entendre le « si » triomphant de Rosa.

— Nous avons trouvé le prêtre à qui Enrico Chacon a l'habitude de se confesser ! annonça-t-elle. Par lui, nous remonterons jusqu'à ce chien fasciste et nous le tuerons.

— Où êtes-vous ?

— À la Faculté de Droit. Je viendrai vous voir aujourd'hui pour

vous donner le nom. Je ne veux pas parler maintenant, je sais que les gens de Orden nous écoutent. Adios.

Malko raccrocha, abasourdi. Était-il possible qu'un homme comme Enrico Chacon se confesse comme une vieille bigote ? Et quel était le prêtre qui osait lui donner l'absolution de ses crimes abominables ? Ce devait être encore un fantasma de Rosa. Son seul espoir, maintenant reposait sur les réactions possibles de Enrico Chacon et sur la piste des policiers des haciendas. Là non plus, il ne croyait pas beaucoup aux efforts de Peter Reynolds. Le risque était trop grand pour le cameraman.

* *

*

Malko s'était levé de mauvaise humeur. La journée de la veille n'avait rien apporté, sauf un violent orage tropical. Rosa ne s'était pas manifestée et Peter Reynolds n'avait pas reparu. Il avait dîné dans un mauvais restaurant mexicain du Paseo General-Escalon, heureusement protégé par un grillage anti grenades. Le dimanche, San Salvador était encore plus sinistre.

Le téléphone sonna au moment où il allait descendre. Peter Reynolds.

— Il paraît qu'il est arrivé quelque chose à Rosa annonça le cameraman. Un type du FAPU vient de me téléphoner.

— Quoi ?

— Que voulez-vous qu'il arrive dans ce pays de merde ? On l'a flinguée, ce matin, quand elle sortait de chez elle. J'y vais avec un copain du Point.

— Je vais avec vous, dit Malko.

— OK.

Cinq minutes plus tard, il déboulait du lobby, encadré des gorilles qui eurent du mal à se tasser dans la Toyota. Chris Jones regardait autour de lui, surpris de ne pas voir la ville à feu et à sang. En passant devant ce qui restait du Ponderosa, Milton poussa un sifflement admiratif.

— Ils n'y vont pas de main morte !

Il se tut, attentif à suivre la voiture du cameraman et du reporter du Point. Ils s'enfoncèrent dans le sud de San Salvador, descendant jusqu'à la Panamericana, gagnant un quartier de bidonvilles sinistres, en dépit de la végétation foisonnante. Puis ils remontèrent une colline où les masures se perdaient dans une sorte de forêt tropicale pour arriver enfin à ce qui aurait pu être une rizière. Quelques cabanes étaient plantées au milieu d'un marécage nauséabond. Une diguette était le seul chemin d'accès, juste assez large pour le passage d'une

voiture. On se serait cru au Viet-Nam.

Un groupe de badauds et deux voitures étaient arrêtés non loin de la première cabane, entourant quelque chose qui se trouvait par terre. Peter Reynolds, suivi par le journaliste du Point, descendit, et le petit groupe se dirigea vers l'attroupement.

D'abord, Malko ne vit rien qu'une vieille femme au visage tragique et quelques badauds aux faces plates et inexpressives. Peter Reynolds les écarta et se dirigea droit vers un des fossés. Une chaussure de femme en émergeait comme un montage surréaliste et sinistre. Derrière la chaussure, il y avait une jambe à demi enfoncée dans la boue.

L'odeur aigre-douce de la mort se mélangeait à la puanteur du marécage. Un essaim de grosses mouches tournait en bourdonnant au-dessus d'une masse noirâtre. Ce qui avait été la tête du cadavre. Dominant son dégoût, Malko s'approcha. Le corps était allongé en travers du fossé, face contre terre, la robe relevée en travers des cuisses blanches. Maculées de sang, elles aussi.

La main droite du cadavre était levée comme dans un geste de défense. Serrant encore un pistolet automatique noir plein de boue. La culasse était restée ouverte, en arrière, ce qui prouvait que Rosa avait vidé son chargeur sur ses agresseurs.

Visiblement cela n'avait pas suffi.

Son dos n'était qu'une masse sanglante. Peter Reynolds s'approcha, examinant son profil. Les yeux étaient encore ouverts. On la reconnaissait. Il pointa l'index vers l'oreille droite où Malko distingua un trou, ensanglanté.

— On l'a achevée d'une balle dans la nuque, remarqua l'Américain. Comme si c'était la peine !

Rosa ne ferait plus jamais l'amour avec des étrangers, et elle ne présiderait plus de meetings. Sa prédiction s'était réalisée. Elle était morte jeune, arme au poing. Déjà, après avoir filmé, Peter Reynolds s'éloignait.

En se penchant pour lui fermer les yeux, Malko aperçut son sac ouvert, à demi coincé sous elle. Automatiquement, il le prit et regarda son contenu. Un peu d'argent, de quoi se maquiller, un chargeur de rechange, des tracts, un paquet de Winston et un papier plié en quatre. Il le déplia et crut que son cœur s'arrêtait en lisant les quelques mots « Padre Batista, Iglesia de Los-Martires ». Il plia le papier et le mit dans sa poche.

Il regarda les visages des badauds. Totalelement indifférents. Ils s'intéressaient beaucoup plus à ses lunettes, à ses vêtements et à la caméra de Reynolds qu'à la morte.

Le seul être qui manifestait de l'émotion était un petit chien tacheté qui tournait autour du cadavre en poussant des jappements plaintifs. Il

s'approchait, puis reculait brusquement comme si la morte allait se jeter sur lui. Un peu plus loin, Peter Reynolds avait réussi à engager la conversation avec un des témoins. Malko tendit l'oreille.

L'homme parlait lentement, d'une voix résignée.

— Nous la connaissions bien, c'était une bonne fille, un peu loca... on savait que ça arriverait... Ce matin, quand elle est sortie, il y avait une voiture qui attendait. Elle n'a pas eu le temps de se sauver. Ils ont commencé à tirer tout de suite. Dans le ventre. Elle est tombée et elle a eu la force de prendre son pistolet. Elle a tiré sur la voiture, et elle l'a touchée... J'ai vu les balles s'enfoncer dans la carrosserie. Une belle voiture bleu ciel.

« Ils étaient trois dedans. Ils se sont mis à tirer avec des mitraillettes, comme des fous. Rosa, elle a pris plusieurs balles dans la tête et elle est tombée dans le fossé. Elle était morte, mais cela ne leur suffisait pas. Ils sont sortis de la voiture et ils sont venus vider leurs armes sur elle. Ils l'ont achevée comme un animal. L'un est venu vers nous et a dit que c'est ce qui attendait tous les subversivos. Ensuite, ils sont repartis.

Malko bouillait de rage, sous le soleil de plomb. Chacon avait sûrement eu vent de la découverte de Rosa. Mais cette fois, il n'avait pas réussi à couper la piste. Même si la gauchiste était morte. Il préférerait ne pas parler de sa découverte. Un malheur était si vite arrivé à San Salvador...

— Vous devriez faire attention, dit Malko à Reynolds. Chacon sait que nous nous connaissons.

— Je sais, fit sombrement le cameraman.

Ils remontèrent dans leurs voitures, Chris et Milton essayant de respirer à travers leurs mouchoirs.

— Ils laissent le corps là ? demanda Milton, effaré.

Peter Reynolds haussa les épaules.

— C'est un quartier pauvre ici. La benne à ordures ne passe que le soir. La police s'en fout. Il n'y aura même pas d'enquête. La phrase habituelle dans La Prensa : « Tuée par des inconnus armés pour une raison inconnue. »

Ils remontèrent vers le nord. Malko était muet et dégoûté. Il laissa Peter Reynolds retourner à l'hôtel et décida de s'arrêter à l'ambassade. Cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas rencontré Walter Dallas. Même si ce dernier ne pouvait lui être d'aucun secours, il avait envie de parler. Ensuite, il irait voir Cesar Juarez, le jésuite.

* *

*

Le bureau était délicieusement climatisé et pas un cran des cheveux

de Walter Dallas n'était dérangé. De petites punaises de couleur foisonnaient sur la carte de Salvador épinglée au mur. Dallas les contempla avec satisfaction.

— La Guardia fait un sacré travail depuis que nous leur avons donné des hélicoptères, exulta-t-il. Nous avons repéré pratiquement toutes les concentrations subversives dans les campagnes et le long de la frontière du Honduras. Il n'y a plus qu'à les anéantir et nous serons tranquilles pour quelques années. On dirait que dans les villes cela se calme aussi...

— Vous aurez un Reich de Mille ans, fit Malko, amer. En attendant, Enrico Chacon s'en donne à cœur joie.

Walter Dallas eut un sourire mi-figue, mi-raisin.

— Vous continuez toujours votre petite guerre...

— Ce n'est pas ma guerre, fit Malko. Je suis ici en mission pour la Company. En tout cas Chacon se fout de moi. Depuis que je suis ici, il a assassiné au moins cinq personnes, sans compter les tentatives contre moi. J'ai vraiment l'impression d'être un pigeon d'argile...

Dallas jeta un coup d'œil aux deux gorilles muets.

— Pour un pigeon, vous avez de sacrées griffes. On ne lésine pas, à Langley.

— Ils sont arrivés hier, dit Malko. Et ils m'ont déjà sauvé la vie. Sans eux vous étiez bon pour un cercueil plombé... Bien entendu, personne n'a rien vu, rien entendu.

Il résuma la soirée, sans glisser sur le viol. Dallas le regarda avec une stupéfaction horrifiée.

— Vous êtes dingue d'avoir fait un truc pareil ! Vous ne connaissez pas les Sud-américains. Il va vous traquer jusqu'à ce qu'il vous tue... Ou pire. Foutez le camp d'ici avant qu'il ne soit trop tard ! Chacon est une bête sauvage. Même s'il doit se suicider, il vengera son honneur.

— C'est à peu près ce que m'a dit la douce Maria Luisa, remarqua Malko. Et c'est là-dessus que je compte.

— Elle a raison ! fit Dallas. Et vous allez entraîner ces deux gentlemen dans l'histoire. Ils ont des femmes et des enfants, eux...

— Bof, fit Milton, on a vu pire...

Walter Dallas regarda sa montre.

— Je monte voir l'ambassadeur. Je vais lui raconter ce qui se passe. Il a un peu le cafard en ce moment... Ça va l'amuser. Si vous êtes encore vivant demain, vous venez, il y a un drink à six heures et demie avec l'ambassadeur d'Italie. N'oubliez pas votre gilet pare-balles...

Les trois hommes se levèrent d'un bloc. En traversant la pelouse, Chris Jones remarqua d'un air soucieux :

— Il a peut-être raison, après tout, ce mec semble vraiment dangereux. On n'est que deux.

— Vous oubliez Dieu, fit Malko imperturbable. Le père Juarez m’a juré qu’il était de notre côté.

— Ouais, fit Milton qui s’était intéressé au dossier. Il était du côté de l’archevêque Romero aussi, je suppose. Ça n’a pas empêché qu’il se fasse flinguer.

— Ne blasphémez pas, dit Malko. Cela pourrait vous porter malheur.

* *

*

L’atmosphère de dépouillement et de calme de l’archevêché reposait du reste de la ville. Chris s’arrêta devant les énormes affiches envoyées par les écoles du monde entier, regrettant la mort d’Oscar Romero et secoua la tête.

— Le flinguer dans son église ! fit-il scandalisé, ils auraient au moins pu le faire sortir...

Le père Cesar Juarez se matérialisa, toujours aussi fluët et lointain, jeta un coup d’œil distant aux deux gorilles et entraîna Malko dans une pièce aussi nue que la fois précédente, loin des oreilles indiscrètes.

— Les gens de la police des haciendas ont encore tué deux prêtres et un médecin, fit-il avec une sombre délectation, comme si la comptabilité des martyrs était sa plus grande joie...

— Avez-vous des nouvelles de Chacon ? demanda Malko. Rien ne semble pouvoir l’arrêter.

— Je sais, soupira Cesar Juarez, nous disons ce soir une messe pour le repos d’Abelardo Martinez. Que Dieu le prenne en sa Sainte Garde. Je viens d’apprendre que cette petite gauchiste a été massacrée sauvagement ce matin. (Il soupira). Dieu nous inflige de bien dures épreuves.

Malko l’écoutait, bouillant d’impatience.

— Eh bien, moi, j’ai du nouveau, annonça-t-il. Par Rosa, justement. J’ai appris que Chacon se confessait régulièrement. J’avoue que j’en ai été plutôt surpris...

Le jésuite n’extériorisa aucune surprise.

— Oui, en effet, c’est exact, admit-il. Je le savais et je n’ignore pas le nom de son confesseur.

— Le père Batista de l’église des Martyrs, dit Malko.

— C’est exact.

Malko était abasourdi. Décidément, l’Amérique latine était un étrange continent.

— Ça ne doit pas être triste d’être le confesseur d’Enrico Chacon, remarqua-t-il. Il ne s’enfuit pas du confessionnal ?

Cesar Juarez ne perdit pas son calme.

— Seul Dieu sait ce qu'il y a dans l'âme des pécheurs, dit-il onctueusement. Qui sait si celui-ci n'est pas plus près de lui que nous ne le pensons ?

Malko faillit exploser.

— C'est pour cela qu'il a offert un raccourci à monseigneur Romero ? fit-il. Qu'il n'y ait pas de jaloux... Vous plaisantez ?

— Non, non, je ne plaisante pas, protesta Cesar Juarez. J'ai reçu les confidences du père Batista. Il est très troublé. Enrico Chacon l'a vu à plusieurs reprises. Bien entendu, il n'a pas pu lui donner l'absolution... Parce qu'il n'a pas montré assez de repentir. Mais...

— C'est encore une chance, remarqua Malko.

Il y avait de quoi filer à la Mecque.

— Cependant, dit le jésuite, je ne peux pas forcer ce prêtre à révéler l'endroit où se terre Chacon.

— Il le sait ?

— Il le sait. Mais, vous savez que nul ne peut rompre le secret de la confession. Même le Saint Père ne peut pas l'en délier. Tout ce qu'il peut faire c'est l'exhorter à abandonner cette vie criminelle et se repentir. Il y a eu de plus grands pécheurs que lui qui ont trouvé leur chemin de Damas.

— Pour l'instant, ce n'est pas évident, remarqua Malko. On dirait même qu'il met les bouchées doubles. S'il ne se repent pas rapidement, San Salvador sera bientôt dépeuplé. Et Oscar Romero ? Vous croyez que Chacon ne doit pas être puni pour cela ?

Le jésuite frotta nerveusement ses mains lisses l'une contre l'autre. Embarrassé.

— Le meurtre de monseigneur Romero est un crime abominable, reconnut-il, mais il n'y a pas de crime que Dieu ne puisse pardonner, et nous ne pouvons nous substituer au bras du Seigneur. Qui sait les affres morales qu'encourt cet homme ?

— Donc, vous refusez de m'aider ? interrogea brutalement Malko, vous préférez que Chacon continue à massacrer des innocents et à ne pas recevoir l'absolution.

— Je ne refuse pas de vous aider, corrigea Cesar Juarez, mais je ne peux pas changer une des lois de l'Église pour vous aider à mettre cet homme hors d'état de nuire. Même sous la torture, ce prêtre ne pourrait être relevé du secret de la confession. Je vous concède qu'Enrico Chacon est un criminel hors du commun, mais nous, religieux, sommes tenus au devoir de pardon. Après la Seconde Guerre nous avons aidé de pires criminels que lui.

— Je sais, fit Malko, la Curie romaine était devenue la succursale de la SS.

— Allons, n'exagérez pas, certains, parmi ces hommes, se sont repentis sincèrement.

— Si vous voulez, admit Malko, haussant les épaules.

Le jésuite se leva.

— Je vous appellerai à l'hôtel, promit-il. Je vais voir s'il n'y a pas un accommodement possible avec le Ciel. Je comprends vos sentiments et croyez que je les partage. Dieu est avec vous. Qu'il vous donne la sagesse, et la force... Comptez sur moi, je ferai l'impossible.

Malko préféra ne pas répondre. Outré que les amis mêmes du prélat assassiné se défilent de cette façon. À qui se fier ? C'était toujours la même histoire, les uns donnaient dans le formalisme et le légalisme tandis que les autres agissaient. Malko récupéra les gorilles en méditation sous un grand crucifix et ils sortirent tous de l'archevêché.

— Encore un coup pour rien ! se plaignit amèrement Malko. Ils sont pleins de bonne volonté mais... On dirait que Enrico Chacon est intouchable même pour ceux qui devraient le haïr le plus. Nous n'obtiendrons rien de ces jésuites ! Ils se tordront les mains en attendant que Chacon les ait tués jusqu'au dernier.

— Il faut bien des martyrs, remarqua Milton Brabeck.

Malko inspectait son rétroviseur régulièrement. Comment Chacon allait-il réagir au défi qu'il lui avait jeté ? La mort de Rosa n'était sûrement qu'un hors-d'œuvre. Le Cubain ne s'estimerait satisfait que Malko mort. Celui-ci redescendit vers le centre et l'hôtel. Il avait tendu l'hameçon, il fallait attendre que le poisson morde.

En espérant qu'il ne mordrait pas trop fort.

Le hall du Camino Real était toujours aussi sinistre et moite. Les gorilles filèrent discrètement vers le bar. Malko allait monter dans l'ascenseur lorsqu'il se heurta à Peter Reynolds.

— Je vous cherchais, dit le cameraman. J'ai du nouveau.

— Ah bon, quoi ?

L'autre l'attira vers le jardin. Il faisait encore une chaleur de bête. Il se pencha, mystérieux.

— Vos gars de samedi, ils m'ont téléphoné.

Malko le fixa avec incrédulité.

— Pour quoi faire ?

— S'excuser. Ils ont dit que je n'avais rien à faire dans l'histoire. De pas leur en vouloir. Et de vous donner un message.

— Lequel.

— Leur patron veut vous voir.

Malko n'en croyait pas ses oreilles. Il s'était attendu à tout sauf à cette réaction. Pourquoi Enrico Chacon voulait-il le rencontrer ? Ce ne pouvait être qu'un nouveau piège. Pourtant une petite voix lui disait qu'il ne pouvait pas repousser le dialogue. Même si cela se terminait dans le sang.

— Qu'il vienne à l'hôtel, dit Malko.

— Ce soir, expliqua le cameraman, un de leurs patrons, un

propriétaire de finca, donne une grande fête chez lui. Vous pouvez y aller sans crainte, il y a plusieurs officiers supérieurs de la Guardia et rien ne se passera. Enfin, c'est ce qu'ils disent.

— Donnez-moi toujours l'adresse, dit Malko, je verrai.

Peter Reynolds sortit un papier et le lui tendit.

— Voilà, c'est dans le quartier de San-Francisco. Vous demandez le señor Loma et vous donnez votre nom. C'est le gars, qui...

— Vous y allez ?

Le cameraman sourit.

— Certainement pas ! J'ai eu assez d'emmerdes. Et si j'étais vous je ne m'y risquerais pas non plus. Après ce que vous avez fait à Chacon... Il risque de vous tuer sur place. En tout cas, emmenez vos amis.

Conseil superflu.

— Je vous dirai demain ce qui s'est passé, dit Malko.

Chris Jones et Milton Brabeck étaient au bar sirotant des Margaritas en lorgnant les serveuses. Malko commanda un jus de fruit pour lui. La chaleur le dégoûtait de tout alcool.

— Vous allez vous faire beaux ce soir, annonça-t-il, nous avons une soirée. Chez les trois zigomars d'hier soir. Il paraît qu'ils veulent nous revoir.

Chris se lécha les babines.

— C'est intéressant, ça. Moi, ça fait longtemps que je n'ai pas vraiment défouraillé.

Malko gardait son sérieux.

— Chris, dit-il, ces gens sont des tueurs sans âme et sans nerfs. Pas de plaisanterie. Quant à leur patron, c'est un assassin psychopathe, intelligent, rancunier et protégé par les neuf dixièmes de la ville. Il peut abattre quelqu'un en plein jour devant cent témoins, personne n'aura rien vu. Compris ?

— Compris, dit Milton. Je crois que sous notre smoking, on va mettre nos petites merveilles qu'on a amenées avec nous : les nouveaux gilets pare-balles de l'Armco. Quatre livres... et ça protège même les couilles. On en a un pour vous. Ça peut même se mettre sous une chemise.

— Je ne refuse pas, dit Malko. En attendant ce soir, nous allons faire un tour à San-Francisco. Histoire de repérer les lieux et de se préparer à une éventuelle contre-attaque. J'en ai assez de compter les cadavres de mes alliés.

Il remonta dans sa chambre, pour réfléchir. En l'invitant à cette soirée, Enrico Chacon avait une idée derrière la tête. Malko était surpris que sa première réaction n'ait pas été de descendre à l'hôtel avec trente tueurs et de rafaler tout ce qui bougeait. C'était pourtant dans sa manière. Même avec les gorilles, Malko était vulnérable à une attaque brutale et puissante. Pour quelle raison, le Cubain montait-il

des coups tordus, comme l'attaque avec Maria Luisa ? Ou ce rendez-vous de San-Francisco. Quelque chose échappait à Malko. Dès qu'il s'agissait de lui, Chacon mettait des gants... Pourtant le meurtre d'Abelardo Martinez, ancien ministre et notable salvadorien, n'avait fait que quelques lignes dans La Prensa.

Il observa à travers la fenêtre l'avenue qui coupait toute la ville du Paseo General-Escalon jusqu'au centre où elle se perdait dans les bidonvilles. San Salvador commençait à lui peser, mais il ne voulait pas partir sans avoir mis Enrico Chacon hors d'état de nuire. C'était devenu une question personnelle : la petite serveuse qui aimait danser, Pilar de Molina avec qui il n'avait même pas pu faire l'amour, le vieux pistolero, égorgé dans son fauteuil, Abelardo Martinez et sa femme, Rosa, la folle idéaliste. Cela faisait beaucoup.

Le large drive-way menant au porche style mexicain de l'énorme villa blanche débordait de Mercedes, de voitures américaines et de tous terrains de luxe, style Blazer. Ressemblant, avec leurs énormes roues et leurs glaces noires, à de gros insectes. Tous les propriétaires de fincas affectionnaient ce style de voitures à cause des mauvaises pistes. Les véhicules débordaient dans l'Avenida Los-Abetos, aussi loin qu'on pouvait voir, garés en désordre. Au moins une cinquantaine. Un peón en blanc s'avança vers Malko.

— Señor ?

— Je suis invité par le señor Loma, dit Malko.

— Muy bien, muy bien. Por aqui, por favor...

On leur ouvrit la porte, et il abandonna la Toyota qui semblait bien modeste au milieu des autres monstres. L'air était presque frais et embaumait le magnolia. Les coups de trompette d'un orchestre de mariachis filtraient par-dessus le haut mur de crépi blanc.

À côté de chaque voiture, un chauffeur attendait, silencieux et résigné. Le péon mena les trois hommes jusqu'à une énorme entrée dallée de marbre rose, haute comme une cathédrale, avec un porche voûté. Une demi-douzaine de moustachus en blanc filtraient les invités. Le plus massif s'avança vers Malko avec un sourire compassé.

— Señor, su armas ?

Sur une grande table, derrière eux, s'étalait un assortiment impressionnant d'armes de tous calibres, allant de la mitraillette Uzi au Smith et Wesson nickelé, le tout agrémenté de poignées dorées, de crosses de nacre. Il y avait même un « 45 » automatique entièrement argenté. Une pièce de musée. De quoi armer largement une section d'infanterie. Un coquet avait même un holster fait par Gucci... Malko secoua aimablement la tête.

— Désolé ! mais je reste armé.

L'autre se ferma, réussissant à garder un sourire poli.

— Señor, c'est impossible, la maison est très bien gardée, vous ne risquez rien. Il faut que tout le monde puisse s'amuser sans craindre un incident.

Chris Jones et Milton Brabeck avaient pris l'attitude effarouchée de vierges à qui on demande de faire un concours de strip-tease. Malko comprit qu'il ne fléchirait pas les gardes, mais il n'était pas question de se risquer dans ce piège sans arme. Le gilet pare-balles porté en-dessous de sa chemise brodée n'était pas suffisant.

— Allez chercher le señor Loma, dit-il. Il vous expliquera.

Le nom de Loma dégela le gorille qui envoya un des moustachus à

l'intérieur. D'où il était, Malko pouvait apercevoir une enfilade de salons au sol de marbre avec des lustres somptueux et des meubles californiens. Des tableaux modernes, de l'or partout. Des serveurs en blanc circulaient sans cesse avec des plateaux, mais les invités se trouvaient à l'extérieur, dans le jardin. Le moustachu revint et murmura quelques mots à son chef. Celui-ci découvrit des dents de carnassier en un sourire éblouissant.

— Señor, por favor...

Malko pouvait garder son artillerie. Chris et Milton retrouvèrent leur sourire immédiatement. À eux deux, ils transportaient de quoi soutenir un siège. Chris, coquet, avait attaché le plus clair de son armement le long de ses jambes, afin de paraître plus svelte. Au passage, il jeta un regard d'envie aux armes étalées.

— Y a des mecs qu'ont du pognon, fit-il rêveur. Il y a un « 45 » tout en argent...

Malko traversa le salon. Ou plutôt un des salons au sol recouvert d'une épaisse moquette blanche. Grand comme la cour de son château. D'immenses portes-fenêtres faisaient accéder à une terrasse où on avait installé un buffet et l'orchestre, dominant une piscine olympique, entourés par les invités.

C'était féérique. Un jet lumineux jaillissait de la piscine animée par des vagues artificielles. Tous les hommes étaient en blanc, les femmes drapées dans de somptueuses robes longues, coiffées, maquillées comme pour un bal à Versailles. Tout le monde buvait, sauf quelques couples en train de danser sur une piste improvisée près de l'orchestre. Partout, il y avait des corbeilles de fleurs, des chandeliers éclairant les massifs impeccablement taillés. Une jungle tropicale domestiquée. La villa devait avoir une vingtaine de pièces, toutes les chambres donnant sur le patio étaient illuminées, ce qui ajoutait encore à l'ambiance de fête.

Une brune sculpturale, à la peau très mate, avec une choucroute sur la tête et un maquillage à la Reine de Saba, passa près de Malko et lui adressa une œillade assassine, en tortillant ses hanches replètes. Les plateaux ne transportaient que des Margaritas et du champagne. Malko était en train d'étudier cet environnement lorsqu'une énorme silhouette blanche surgit des marches menant à la piscine.

Le macho en chef qui avait voulu le trucider. Boudiné dans une chemise brodée mexicaine, la moustache cirée, congestionné par l'alcool, la main droite entourée d'un gros bandage. Chris et Milton se figèrent, prêts à défourailler. L'autre stoppa quelques instants, essoufflé d'avoir monté les marches à toute vitesse. Puis, d'un seul élan, il se précipita vers Malko, les bras grands ouverts et l'étreignit dans un abrazo passionné. Malko essaya de résister à l'étouffement sous le regard méfiant des gorilles. Après une douzaine de tapes,

l'autre regarda Malko comme si c'était sa mère et dit en espagnol :

— Muchas gracias por venido... Amigo. L'autre soir, je ne pouvais pas faire autrement... Un orden... Peros eres un macho. Hombre animoso...(47)

Il en bégayait d'émotion, l'immonde.

— C'est gentil de m'avoir invité, dit Malko, mais pourquoi...

L'autre balaya d'un geste majestueux les soucis.

— Ce soir, il faut nous amuser, demasiado tarde por el business, vamos a bailar, vamos a beber...(48)

Un nouveau venu surgit de l'escalier, aussi fluët que le macho était énorme, et se dirigea vers Malko, la main tendue. Aussitôt, l'orchestre quitta son stand et vint les entourer sans cesser de jouer une veracruz mexicaine en chantant à tue-tête. Dans le brouhaha, Malko dut hurler pour dire son nom et saisir ce que lui disait son nouvel interlocuteur. Lui parlait parfaitement anglais avec un fort accent espagnol.

— Bienvenue à San Salvador, Señor, fit le petit homme en chemise brodée. Je m'appelle Muñoz Grande et je suis un ami de votre pays. Heureux de vous recevoir chez moi. Vous tombez bien... J'espère que la soirée va être très gaie.

— Pourquoi donnez-vous cette fête ? demanda Malko.

Le visage fripé de Muñoz s'éclaira.

— Je reviens d'exil, Señor. Depuis des mois, je vivais à Palm Beach, en Floride. C'est un endroit agréable, mais ce n'est pas mon pays. Seulement, j'avais peur... Je suis propriétaire de nombreuses fincas et on m'a menacé de mort. Les subversivos ont déjà assassiné deux de mes neveux, trois cousins. Nous pensions qu'ils allaient prendre le pouvoir. Maintenant que le Perro Rojo est mort, nous reprenons espoir. Alors j'ai décidé de revenir vivre à San Salvador.

Un serveur s'approcha avec un plateau. Muñoz Grande prit deux coupes de Moët & Chandon et leva la sienne.

— Que Dieu nous aide à écraser la subversion, Señor ! Qu'il y ait encore beaucoup de fêtes comme ce soir. Maintenant, je vous laisse vous amuser avec vos amis.

Il pirouetta et se fondit dans la foule, laissant Malko perplexe. Regardant la foule des invités, il réalisa qu'il était le seul gringo. Tous étaient des Salvadoriens bon teint, allant du brou de noix au brun léger. Les femmes étaient le plus souvent épanouies et les hommes enrobés de graisse, suant l'argent. Parlant fort, riant, buvant comme des trous.

Discrètement Chris Jones et Milton Brabeck se servirent.

— Venez, on va faire un tour, proposa Malko.

Ils descendirent se mêler à la foule. Le jardin était immense. Derrière chaque arbre, il y avait un projecteur. Très vite, Malko repéra les gardes dans les zones d'ombre, balisant tout le pourtour. Eux

étaient en noir, figés comme des statues, chacun un fusil d'assaut G3 calé contre la hanche. En tout, il devait y en avoir une vingtaine. Impassibles, tournant le dos aux invités, surveillant les murs. Certains avaient une longue machette pendant entre leurs jambes.

Malko et les deux gorilles revinrent vers la piscine autour de laquelle se pressaient les invités. L'orchestre se promenait tout en jouant. Certains invités titubaient déjà, mais les serveurs amenaient inlassablement de nouvelles boissons... Malko se trouva nez à nez avec le maître de maison courtisant une immense femme brune, à la robe fendue très haut et au balconnet avantageux.

— Vous vous amusez. Señor ? demanda-t-il.

— C'est superbe, dit Malko sincèrement.

Muñoz Grande se rengorgea.

— C'est la plus belle fête qu'il y a eue depuis longtemps à San Salvador ! Mes amis ont peur. Ils ont tort. Nous devons montrer aux subversivos que nous ne les craignons pas... Ce soir, je vais dépenser plus de cent mille colones... Toute la ville en parlera. Peut-être qu'ils feront sauter ma banque, mais ça m'est égal. Elle est bien assurée.

— Vous n'avez pas peur qu'on vous tue ?

— Je suis bien gardé, Señor, fit le banquier d'une voix coupante. Je paie bien mes hommes, ils ne me trahiront pas. Tous ont eu des membres de leur famille assassinés par les subversivos. Ici, nous n'oublions pas les dettes de sang.

Malko n'eut pas le temps de répondre. Le banquier se pencha vers lui.

— Regardez... l'attraction de la soirée, Señor.

L'orchestre s'était regroupé près de la maison. Il en sortit soudain quatre serveurs en blanc portant sur leurs épaules un plat immense. Sur ce plat était allongée une superbe fille aux longs cheveux noirs, uniquement vêtue d'un cache-sexe pailleté argent, sur un lit de fleurs. Derrière, apparurent d'autres plats, avec le même menu. En tout, six filles splendides, qui saluaient la foule des invités.

Il n'y avait qu'une blonde parmi elles, pulpeuse à souhait, avec d'énormes seins. L'orchestre avançait lentement vers la piscine, en une sorte de procession païenne, applaudie par les invités.

— Qui sont ces filles ? demanda Malko.

— Des putains de Panama City, répondit le banquier sans sourire. Nous les avons fait examiner par un médecin, elles sont saines... À qui veut les prendre. Si cela vous tente, Señor...

La procession s'était arrêtée près de la piscine. Un à un, les plateaux s'abaissaient, et les filles en descendaient, aussitôt happées par des groupes avides. Toutes avaient gardé des escarpins à brides qui les grandissaient encore. Malko en vit une enlacer un gros homme en blanc et s'éloigner dans le jardin avec lui, sans aucun complexe.

— Señor...

Malko se retourna. Le macho en chef avait surgi de la foule, le visage luisant de sueur. Souriant, sauf les yeux. Il ne semblait même pas voir les filles nues.

— Oui, dit Malko.

— Le señor Enrico Chacon va arriver, dit le macho. Il souhaite vous rencontrer.

Malgré lui, Malko sentit son estomac se contracter.

— Où est-il ?

— Je vais vous conduire. Dans le jardin. (Devant l'expression de Malko, il ajouta :) Señor, vous n'avez rien à craindre. Le señor Chacon est un caballero. Jamais il ne se permettrait de tenter quelque chose contre vous dans la demeure du señor Muñoz Grande, son ami. Il veut seulement vous parler...

— Allons-y, dit Malko.

Qu'est-ce que Chacon pouvait bien avoir à lui dire ?

* *

*

La Seville stoppa aussi près de la maison que le permettaient les embouteillages. Elle était conduite par un pistolero tout en blanc, son pistolet-mitrailleur posé à côté sur la banquette. Devant et derrière, il y avait une Blazer pleine de gardes du corps. L'un d'eux se précipita pour ouvrir la porte à Enrico Chacon. Le Cubain portait un costume de lin blanc et une chemise mexicaine rose, brodée. Il était bronzé, ses traits fins reposés et calmes. Il se pencha pour prendre la main de Maria Luisa et l'aider à sortir de la voiture. Elle portait une robe noire avec une large bande de dentelle sur le côté, ouverte très haut sur la cuisse droite et des sandales à hauts talons dorés. Ses cheveux relevés en chignon lui donnaient l'air plus dur et permettaient d'admirer ses boucles d'oreilles en émeraudes.

Elle s'accrocha aussitôt au bras de Chacon, et ils gravirent ensemble le perron.

Les pistoleros balayèrent le sol en voyant Chacon. Il leur adressa un sourire protecteur et passa sans être fouillé, comme le garde du corps qui le suivait avec sa petite mallette. Mais, au lieu de gagner la piscine, il bifurqua sur le côté de la maison, afin d'éviter les invités. Son visage n'exprimait absolument aucun sentiment.

* *

*

— Le voilà, Señor.

Le macho avait prononcé les deux mots d'une voix basse et respectueuse. Malko aperçut trois silhouettes se glissant à travers la végétation. Deux hommes et une femme. Ils se trouvaient au fond du jardin, protégés des bruits et des regards par une haie de bananiers nains. Dans une sorte de pelouse fermée par les murs de la propriété. Il n'y avait que deux gardes leur tournant le dos.

Chris Jones et Milton Brabeck se tenaient à quelques pas derrière Malko, prêts à tout. Malko avait son Python glissé dans la ceinture, la crosse apparente. Son cœur battait. Il ne s'était pas attendu à voir Enrico Chacon avant de se heurter à lui dans une confrontation finale et mortelle. Le Cubain apparut dans la lueur d'un projecteur. Malko fut frappé par son air d'extrême jeunesse. On ne lui donnait pas plus de trente ans. Il ne s'attendait pas non plus à revoir Maria Luisa. La jeune femme fixait un point éloigné, très droite, ses seins pointés vers lui comme des armes. Un gorille collait aux pas de Chacon. Ce dernier s'arrêta à deux mètres de Malko.

— Buenas noches, Señor.

Il avait une voix agréable, bien placée, assez grave. Rien en lui n'indiquait un tueur. Une mèche retombait sur son front, adoucissant encore ses traits fins.

— Good night, répondit Malko.

Maria Luisa n'ouvrit pas la bouche. La tension était palpable. Le macho numéro un, organisateur de la rencontre, avait reculé un peu et attendait, les mains jointes sur son ventre, la tête baissée comme s'il priait. Après quelques instants de silence, troublé seulement par l'orchestre, Enrico Chacon reprit la parole, en anglais :

— J'ai voulu organiser cette rencontre, dit-il, parce que je ne comprends pas l'acharnement que vous mettez à me poursuivre. Nous luttons du même côté. Contre la subversion communiste mondiale. Je me suis renseigné sur vous. Vous êtes un caballero. Vous vous êtes souvent battu contre les mêmes ennemis que moi. Avec courage. Alors, pourquoi êtes-vous venu au Salvador pour me tuer, Señor ?

— Vous avez poussé trop loin vos méthodes, Chacon, dit Malko. Vous n'êtes pas un Croisé, vous êtes un tueur, qui tue pour le plaisir. Un sadique. Je n'ai jamais torturé personne. Je pense que vous êtes fou... C'est la raison pour laquelle je suis au Salvador. Je ne tiens pas à vous tuer. Si vous quittiez le pays et vous engagiez à ne plus avoir d'activité... politique, il n'y aurait aucun problème.

— Quitter le pays ! (Il y avait une ironie mordante dans la voix du Cubain maintenant.) Pour aller où ? Quand j'ai fui Cuba, il y a quelques années, les Américains m'ont accueilli comme un héros. Ils m'ont dit qu'ils seraient toujours mes amis, mes alliés. Je leur ai sacrifié ma jeunesse. À combattre pour une cause à laquelle je croyais. Libérer mon pays des communistes. Maintenant, l'Amérique me

rejette, je ne peux même plus y retourner. Pourquoi, Señor ? Parce que j'ai tué plus de subversivos que vos agents des Green Berets ? Parce que j'essaie de gagner « ma » guerre.

Malko voulut parler, mais Chacon l'arrêta d'un geste, continuant :

— Señor, j'ai beaucoup d'argent, je pourrais aller vivre à Saint-Domingue, au Venezuela, au Mexique, partout. Sans me faire de soucis. Mais pas tant qu'il y aura des communistes vivants en Amérique latine. Je vis ici comme un reclus, parce que même mes amis ont peur de moi, mais je me bats. Alors, je vous le dis, je ne quitterai le Salvador que mort.

— C'est ce que j'ai toujours pensé, dit Malko.

Enrico Chacon hocha la tête.

— Ainsi, nous nous comprenons.

Malko éprouvait une sensation incroyable. En dépit de ce que cet homme avait fait, il finissait par éprouver une sorte de sympathie pour lui. Il était vrai, il ne trichait pas. C'était seulement une machine de guerre détraquée. Un robot mortel qui avait échappé au contrôle. On ne pouvait pas convaincre un robot qu'il était sur la mauvaise voie. Mais pourquoi avoir amené Maria Luisa à cette confrontation ?

Enrico Chacon ramena en arrière sa mèche et dit d'une voix égale :

— Puisque nous sommes d'accord sur l'essentiel, il n'y a plus qu'un problème à régler, Señor. Le nôtre. Si vous vous étiez conduit autrement, ce soir je vous aurais invité à ma table. Nous aurions fait une trêve avant de reprendre le combat. Maintenant, c'est impossible, vous m'avez gravement offensé. Je vous tuerai pour cela, de la façon la plus désagréable possible. Ici ou ailleurs, mais pas ce soir, Señor. Il faut respecter les lois de l'hospitalité. Cependant, je voulais venir pour commencer à régler nos comptes.

— Quels comptes ?

Chacon se tourna légèrement vers Maria Luisa.

— Vous vous souvenez de cette jeune femme, n'est-ce pas ?

— Évidemment, dit Malko.

— Vous vous souvenez de ce qui s'est passé entre vous ?

— Oui.

La tension montait encore d'un degré. Malko chercha le regard de Maria Luisa fixé très loin sur les bananiers. Enrico Chacon eut une sorte de soupir fatigué.

— Maria Luisa partage ma vie depuis quelques mois, dit-il. Je l'ai toujours considérée comme une femme de grande valeur... Il se tut quelques instants. Un sourire léger passa sur les traits altiers de la jeune femme. Enrico Chacon enchaîna de la même voix tranquille : j'ignorais qu'elle avait une âme de putain.

Maria Luisa sursauta comme si on l'avait giflée. Enrico Chacon l'avait prise par le bras et le serrait. Il continua, détachant chaque

mot :

— Elle m'a raconté tout ce qui s'est passé entre vous, sans omettre aucun détail... Elle m'a dit que vous l'aviez forcée. De la façon la plus totale.

— Exact, confirma Malko. Elle ne pouvait se défendre.

— Señor, fit Chacon, une femme peut toujours se défendre. Elle pouvait sauter par la fenêtre. Se faire tuer par vous. Mais pas vous ouvrir ses cuisses comme une chienne en chaleur.

Maria Luisa était devenue livide. Malko vit son menton trembler. Elle essaya de parler, mais Enrico Chacon lui intima le silence. Malko intervint :

— Si elle avait sauté par la fenêtre, elle se serait tuée. Nous étions au cinquième.

— C'est possible, dit Chacon. Mais je lui aurais fait des obsèques comme on n'en a jamais vues au Salvador et j'aurais conduit le deuil moi-même. Alors qu'elle va mourir quand même, comme une chienne.

Maria Luisa lui échappa brusquement et fit face, les traits déformés par la rage, les yeux hors de la tête.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— À genoux, fit simplement Enrico Chacon.

Comme elle ne bougeait pas, il la prit par le poignet et, d'une brusque torsion, la força à tomber à genoux sur le gazon. Malko hésitait à intervenir, se demandant quel piège le Cubain était en train de lui tendre. Il ne pouvait pas...

Maria Luisa poussa un cri perçant. L'homme immobile derrière Enrico Chacon venait de tendre à ce dernier un revolver à canon court, muni d'un silencieux énorme percé de trous, en le tenant par le silencieux. Tout se passa très vite. Chacon prit l'arme par la crosse, arma le chien d'un coup de pouce, posa le silencieux sur la tempe de la jeune femme agenouillée et appuya sur la détente.

Il y eut une explosion assourdie. Maria Luisa poussa un cri, un flot de sang jaillit de sa tempe, et elle bascula lentement sur le côté. Avant qu'elle ait touché le sol, Chacon avait eu le temps de lui tirer un second projectile dans la nuque, qui accéléra sa chute. Lorsque le visage de Maria Luisa toucha l'herbe, elle avait déjà cessé de vivre. Enrico Chacon, aussitôt, jeta l'arme loin derrière lui, pour bien montrer son absence d'intentions offensives. Puis il plongea ses yeux noirs dans les yeux dorés de Malko.

— Voilà, dit-il, il fallait que je la tue. Elle était souillée. Mais je ne voulais pas qu'elle appartienne à quelqu'un d'autre. J'y tenais trop. Elle s'était mal conduite avec vous.

— Vous êtes fou, dit Malko d'une voix blanche.

Le corps de la jeune femme, recroquevillé dans l'herbe, semblait un fantôme irréel. Personne n'avait entendu la détonation, et la fête

continuait. Le gorille ramassa le pistolet à silencieux et le rangea, puis s'éloigna de quelques pas. Enrico Chacon n'avait pas un regard pour la femme qu'il venait de tuer.

— Profitez bien de cette fête, dit-il. Bientôt, je vous tuerai. Même si vous quittez le Salvador en sortant d'ici. J'ai du temps, de l'argent, des amis, et je ne veux pas que Maria Luisa soit morte pour rien. Si je l'ai tuée aujourd'hui, c'est pour être bien sûr de ne pas reculer. Adios.

Il fit demi-tour et s'éloigna sous les bananiers, puis disparut dans l'ombre.

Malko s'agenouilla près de Maria Luisa. Elle était encore tiède. Le sang avait coulé sur tout son visage, la rendant méconnaissable. Il continuait à s'écouler de sa tête, s'enfonçant dans la terre grasse. Il n'y avait rien à faire. Chris et Milton n'en revenaient pas : un tel sang-froid... Malko les entraîna.

— Venez. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Ils traversèrent la foule des invités. Une des filles de Panama City, en voyant Malko, vint s'enrouler autour de lui, frottant ses seins nus et fermes contre sa chemise. Elle avait un parfum lourd et vulgaire et des yeux à l'expression provocante. Elle suivit Malko jusque dans le hall de marbre rose, puis le quitta avec un haussement d'épaules. Il retrouva sa voiture garée très loin. On entendait encore les trompettes des mariachis. Il avait un goût de cendres dans la bouche.

La situation était claire. Il tuerait Enrico Chacon ou le Cubain le tuerait.

Le jour se levait sur San Salvador. Il était à peine cinq heures et demie, et Malko avait très mal dormi. La vision du visage ensanglanté de Maria Luisa le hantait. Indirectement, c'est lui qui était responsable de sa mort. Même si elle avait tenté de le tuer. Enrico Chacon était bien le tueur psychopathe décrit par David Wise. La façon dont il avait abattu la jeune femme qui, visiblement, lui faisait une confiance aveugle, glaçait Malko. Ce dernier était à peu près certain que le Cubain ferait tout pour le capturer vivant. Ce qui éliminait certains risques... Tout en regardant les premiers bus descendre le boulevard de Los-Heroes, il fit mentalement le point. C'était maigre.

Enrico Chacon habitait San-Francisco. Il sortait, menait une vie normale et allait même se confesser. À moins d'avoir une information de son entourage proche, cela pouvait prendre des semaines à Malko pour le débusquer. Sauf si les jésuites acceptaient de l'aider. Les gorilles ne seraient guère utiles que pour éviter qu'il serve de cible au Cubain, au stade final de l'exécution, si Malko y parvenait. Mais l'autre bénéficiait de toutes les complicités possibles.

Il s'habilla, téléphona à ses « baby sitters ». Ils allaient faire un tour à la Colonia San-Francisco.

La photo de Maria Luisa s'étalait en page 3 de La Prensa. Malko lut l'article. On avait trouvé le corps de la jeune femme abandonné dans un terrain vague. Sa voiture n'était pas loin et on supposait qu'elle avait été enlevée par des subversivos et tuée. « Par des inconnus pour une raison inconnue. » Malko referma le journal. Pas un mot d'Enrico Chacon.

— Allons, dit-il.

Il lui sembla que la chaleur était encore pire que d'habitude. Maintenant il connaissait le chemin par cœur. Il retrouva les allées calmes avec angoisse. À chaque virage pouvaient surgir les tueurs de Chacon. Mais rien ne se passa jusqu'à la villa de Muñoz Grande. Le parking était vide et tout semblait désert. Malko stoppa sa voiture sous le porche et sonna. Au bout de plusieurs minutes un garde armé et patibulaire se décida à ouvrir.

No, le señor Grande n'était pas là. Il était à la finca, on ne savait pas quand il reviendrait.

Là-dessus, il lui claqua pratiquement la porte au nez. Ils firent encore une demi-heure de patrouille, examinant chaque maison, sans rien trouver. Chris et Milton allaient même inspecter, par les trous de serrure, les garages fermés. Pas de Seville bleue.

Bien que tout paraisse désert, Malko se sentait observé par des

dizaines d'yeux, derrière les hauts murs des maisons. Il eut une émotion quand une grosse Range-Rover aux vitres noires surgit derrière lui à un « stop ». Les gorilles défourailaient déjà. Mais ce n'était qu'une jeune femme avec des lunettes sombres qui les ignora complètement... Ils pourraient tourner cent sept ans sans rien trouver.

— On ne peut pas aller trouver les flics d'ici et perquisitionner dans toutes ces putains de villas ? suggéra Milton Brabeck.

Chris Jones ricana.

— Si t'étais un négro à Miami, tu irais demander quelque chose aux flics ?

Il comprenait vite. Dégoûté, Malko sortit du quartier chic, retrouvant les bidonvilles. Un quart d'heure plus tard, ils se retrouvaient à l'hôtel. Malko n'avait pas traversé la moitié du hall qu'il tomba sur Peter Reynolds. Le cameraman semblait bouleversé et entraîna Malko dans sa chambre comme s'il avait peur du bar.

— Qu'est-ce qui s'est passé hier soir ? J'ai vu dans La Prensa pour Maria Luisa... C'est vous ?

— Non, c'est Chacon, corrigea Malko.

Il fit au cameraman le récit de la soirée. Ce dernier secoua la tête.

— Ce type est dingue ! Laissez tomber. Ça va mal se terminer pour vous... et pour moi peut-être. J'ai reçu un coup de fil bizarre ce matin. Un gars qui ne s'est pas présenté. Qui m'a dit que les gringos comme moi devraient foutre le camp avant qu'on leur coupe les couilles. Je n'aime pas.

La chambre était encore plus en désordre que d'habitude, avec des piles de cassettes partout, le lit pas fait. D'après les expériences précédentes, Malko était tenté de lui dire de filer.

— On vous a dit pourquoi ?

— Non.

— Écoutez, dit Malko. J'ai encore une chance minuscule de retrouver Chacon. Je vais savoir très vite. Si cela ne marche pas, prenez le premier avion. Je m'arrangerai à Miami pour qu'on vous vienne en aide. Après tout, c'est à cause de moi que vous avez des problèmes.

Peter Reynolds lui adressa un regard plein de reconnaissance :

— Vous êtes chouette, j'espère que tout se passera bien.

Malko ne répondit pas. Il était décidé à tenter un dernier effort auprès du père Cesar Juarez et ne voulait pas vendre la peau de l'ours.

* *

*

Cette fois, les gorilles étaient restés dans le hall de l'archevêché. Malko ne voulait pas choquer le jésuite. Celui-ci arriva de son pas

glissant, toujours aussi impénétrable et aimable. Il demanda à Malko des nouvelles de sa santé comme si c'était une visite mondaine. Celui-ci attaqua tout de suite :

— J'ai assisté à un meurtre brutal et insensé hier soir, annonça-t-il. J'ai vu Enrico Chacon.

Il raconta au jésuite le meurtre de Maria Luisa.

— Je savais que ce n'était pas des subversivos, dit ce dernier. Nous avons aussi nos sources de renseignements. Mais je ne pensais pas que Chacon oserait vous rencontrer et surtout tuer cette malheureuse jeune femme. Vous savez qu'elle avait fait sa première communion dans une de nos institutions ?

— Non, dit Malko qui s'en moquait. Vous ne pouvez toujours pas m'aider ?

Cesar Juarez leva les yeux au ciel, comme s'il demandait pardon et dit dans un souffle :

— Si.

Malko crut avoir mal entendu.

— Comment ?

— J'ai reçu la visite du prêtre dont nous avons parlé, annonça le jésuite. Il accepte de vous donner certains renseignements qui vous permettront de remonter à Enrico Chacon. Cela a été très difficile. J'espère qu'il ne changera pas d'avis... C'est un homme très droit, qui se trouve pris dans un dilemme épouvantable. Il a peur de commettre un péché grave. Il m'a demandé de le recevoir en confession...

— Où puis-je le voir ?

— Il confesse tous les jours à l'église des Martyrs, Plaza de la Libertad au coin de l'Avenida Sur 4 et la Calle Oriente 2. Vous venez de ma part. Il est prévenu. J'espère que cette forfaiture ne sera pas inutile. Allez-y seul. Il ne faut à aucun prix qu'il soit impliqué dans ce drame. C'est toute l'Église qui en pâtirait.

— Je vous le jure, dit Malko.

En sortant de l'archevêché, il avait envie de danser. Il sauta dans la Toyota et annonça aux gorilles :

— Je vais me confesser.

Chris hocha la tête.

— Vous devriez aller moins au soleil et prendre de l'aspirine.

Malko leur expliqua sa subite conversion tandis qu'ils descendaient vers la fournaise du centre-ville. Pour être certains de ne pas être suivis, ils empruntèrent deux ou trois sens interdits manquant se faire laminer par un bus surchargé. Plus on allait vers le sud, plus c'était minable, sale et chaud. Malko trouva une place en face du Palais National, près de la cathédrale et abandonna ses gorilles.

— Vous pouvez visiter la cathédrale, dit-il à Milton et à Chris. C'est l'endroit le plus dangereux de la ville...

Il s'éloigna à pied dans la Calle Oriente 2, rue bruyante aux boutiques effondrées. Un bus passa près de lui en trombe, manquant l'écraser. Cela grouillait et cela puait. La Plaza de la Libertad était encore pire, avec ses gosses à l'affût du gringo perdu et ses immeubles lépreux. L'église des Martyrs semblait prête à s'effondrer avec son auvent de ciment sale et grisâtre. Des croix étaient plantées de guingois dessus, la rendant encore plus sinistre. Malko y pénétra le cœur battant, chassant de son esprit l'idée abominable que Cesar Juarez eût pu lui tendre un piège.

N'importe où ailleurs, c'eût été impensable. Mais au Salvador...

L'église était presque vide, et il mit quelques secondes à habituer sa vue à l'obscurité. Les confessionnaux se trouvaient sur la droite. Trois à la file. Une douzaine de personnes attendaient en priant sur des bancs qu'une place soit libre. Malko regarda les noms inscrits et trouva celui du Padre Batista. Il y avait trois femmes avant lui et il prit la queue. Profitant de ce moment de calme pour faire le point de sa vie qui pouvait se terminer d'une seconde à l'autre.

Où se trouvait Alexandra ? Probablement dans les bras d'un play-boy de service, faute de mieux. Son château lui manquait ainsi que le fidèle Krisantem. Comme la vie à Vienne, avec ses fêtes et ses bals où on ne se trucidait pas. Bref, la civilisation. Pourtant, il était toujours partant pour une nouvelle aventure...

Son tour arriva enfin. Il se leva et alla s'agenouiller sur un des côtés du confessionnal. Le panneau de bois le séparant du prêtre était encore fermé car ce dernier n'avait pas fini avec son autre pénitente. Discrètement Malko s'assura que le Python était à portée de sa main. Il avait appris à se méfier des églises salvadoriennes.

Le panneau glissa avec un bruit imperceptible et il entendit la voix du prêtre demander :

— Señor, que puis-je pour vous ?

— Padre Batista ?

— Si.

— Je viens de la part de Cesar Juarez. Au sujet de...

— Chut !

C'est tout juste si le père Batista n'avait pas refermé le guichet. Malko le vit se pencher pour tenter de voir son visage et resta dans la lumière. Probablement rassuré de voir que c'était un gringo, le prêtre demanda d'une voix mal assurée :

— Que puis-je pour vous, mon fils ?

— Je cherche celui que vous connaissez, dit Malko. Il paraît qu'il vous visite régulièrement.

— C'est exact.

— J'ai besoin de son adresse.

Silence. Qui se prolongea d'interminables secondes. Malko crut

même que le père Batista s'était esquivé. Soudain, il vit quelque chose de blanc passer à travers les croisillons de bois. Un morceau de papier plié qu'il prit.

— Désirez-vous que je vous entende en confession, demanda le père Batista.

— Non, dit Malko. Je vous remercie.

Il se leva et écarta le rideau. La femme qui le suivait lui adressa un regard surpris. On était habitué à des confessions plus longues au Salvador. Malko attendit d'être dehors pour ouvrir le papier plié. Écrit d'une écriture maladroite il n'y avait que quelques mots : Avenida Las-Fuentes 7, Colonia San-Francisco. Entre Fuentes et 7 il y avait un gribouillis illisible.

Le cœur battant, il replia le papier. Enfin, il avait retrouvé Enrico Chacon. Mais il restait encore beaucoup à faire. Il marcha si vite qu'il était en sueur lorsqu'il retrouva la voiture garée en plein soleil. Les gorilles fondaient.

* *

*

Peter Reynolds était seul devant une Margarita au bar du Camino Real lorsque Malko vint s'asseoir à sa table. Le cameraman leva sur lui un œil torve.

— J'ai de bonnes nouvelles, annonça Malko. Enfin, une piste pour Chacon. Je crois avoir trouvé son adresse. Dans le cas positif, la confrontation finale ne devrait pas tarder.

Le cameraman lui jeta un regard incrédule.

— Vous avez trouvé l'adresse de Chacon ?

— Peut-être, corrigea Malko.

— Comment ?

— Je ne peux pas vous le dire. J'ai juré de garder le secret. Je ne tiens pas à ce qu'il ait un mort de plus.

— Je comprends, murmura Peter Reynolds, j'espère que c'est sérieux, j'étais déjà en train de préparer mes valises. Je n'ai pas envie de mourir jeune...

Malko remonta dans sa chambre, tenir un conseil de guerre avec ses deux « baby sitters ». Trouver Enrico Chacon était une chose, le liquider en était une autre. L'endroit où il se trouvait devait sûrement être bien défendu.

* *

*

La voiture roulait très lentement dans l'avenue de Las-Fuentes.

Chris Jones conduisait et Malko scrutait les numéros. De plus en plus nerveux. C'était la quatrième fois qu'ils la parcouraient sans trouver le numéro 7. Il y avait un 5 et un 9 plus loin, juste à la limite du quartier, mais c'étaient des cabanes misérables où un Enrico Chacon ne se cachait sûrement pas.

— Ce prêtre a dit n'importe quoi ! explosa Chris. Tous ces catholiques, c'est des menteurs !

Malko s'arrêta. Il n'avait pas l'impression que le père Batista avait menti. Et pourtant, il n'y avait pas de numéro 7. Il devait y avoir une solution.

En examinant l'avenue, il réalisa soudain qu'elle comportait un certain nombre d'impasses. Celle devant laquelle il passait portait le numéro 5. Il fit demi-tour et, trois cents mètres plus loin, il vit rentrée de l'impasse numéro 7. Il n'y avait que des murs nus et au fond un portail qu'on n'apercevait pas de la rue, à cause de la courbure de l'impasse. La grille était pleine et il n'était pas possible de voir au travers. Malko aperçut une caméra de télévision juste au-dessus et stoppa avant de reculer lentement.

— C'est là, dit-il. J'en suis sûr.

L'accès n'avait pas l'air d'être facile. En marche arrière, il regagna l'avenue de Las-Fuentes et commença à faire le tour du bloc, essayant de trouver un accès ou au moins un moyen d'observer la mystérieuse villa. Étant donné son entrée retirée, c'était l'endroit idéal pour une planque. Elle était incrustée entre deux autres maisons, ce qui empêchait de la voir de l'avenue.

Ils tournèrent longtemps, puis Malko eut l'idée de faire le tour par derrière où courait une autre avenue parallèle, dominant la précédente. Les maisons étaient plus petites et moins luxueuses. Presque toutes fermées. Malko en repéra une qui semblait se trouver à la même hauteur que celle d'Enrico Chacon. Il arrêta la voiture et descendit, alla jusqu'à la grille. Celle-ci était fermée, et aucune voiture ne se trouvait dans le garage. L'eau de la piscine était sale. Il sonna. La sonnette ne marchait même pas. Il n'y avait personne.

Chris Jones l'avait rejoint. Dans le lointain, on apercevait le toit plat de la villa suspecte. Le gorille se pencha sur la serrure.

— Si vous voulez, dit-il, on peut ouvrir cela facilement...

Depuis Abu Dhabi, Malko ne mettait plus en doute les qualifications serrurières de Chris Jones. Il laissa le gorille se pencher sur la serrure et y trifouiller. Très vite, il y eut un cliquetis, et l'Américain se redressa avec un sourire ravi.

— La serrure de Son Altesse est avancée.

Les deux hommes se glissèrent dans le jardin, refermant derrière eux. Sur la droite, après le parking, il y avait une petite maison à deux étages. Le jardin était en friche. Ils le traversèrent en courant. De

nouveau, Chris Jones farfouilla dans la serrure. Une minute de plus et la porte s'ouvrit. Cela sentait le moisi et il n'y avait aucun meuble. Ils parcoururent toutes les pièces, faisant fuir des nuées de cafards gros comme des tanks. Arrivèrent sur une petite terrasse donnant sur un living. Malko y tomba en arrêt.

Il y avait une vue imprenable sur la villa du dessous. Il voyait la piscine avec un home-trainer, l'amorce de la villa elle-même et le garage. Dans ce dernier se trouvaient quatre voitures. Un fourgon Brink's, une Seville bleue, une BMW et une Range-Rover. Personne en vue. Malko recula dans le living ; fou de joie. Non seulement, il avait retrouvé Chacon, mais en plus un moyen de l'atteindre. La villa abandonnée était un poste d'observation fabuleux. Ils parcoururent les pièces, essayèrent le téléphone : coupé. Ils avaient peu de chance d'être dérangés.

— Ne nous montrons plus, dit Malko, nous reviendrons quand il fera nuit.

Ils repartirent comme ils étaient venus et ne s'attardèrent pas dans la Colonia San-Francisco. Maintenant, l'heure d'agir approchait. Ils se retrouvèrent dans sa chambre. Malko sortit de la valise de métal apportée par l'homme de la Technical Division, l'Armalite 18 démontée et sa lunette. Chris Jones, plus familier que lui avec cet attirail prit le canon et la crosse, les assemblant d'un coup sec.

— Voilà ce qu'il nous faut. Ensuite, ce sera vous ou moi, au choix.

— Ce sera moi, dit Malko.

Il ne voulait laisser à personne l'honneur d'affronter Enrico Chacon.

CHAPITRE XVIII

Les premiers rayons du soleil n'allaient pas tarder à chauffer la terrasse où Malko était allongé. Il était invisible de la villa du dessous sauf s'il passait la tête par-dessus la balustrade de pierre. Il consulta sa Seiko-Quartz : 5 h 40. Sûrement un long moment à attendre. Peut-être des heures. Il n'avait aucune idée de l'emploi du temps d'Enrico Chacon, mais il y avait peu de chance que le tueur se lève aux aurores.

Malko était revenu dans la villa en pleine nuit, en compagnie de Chris Jones. Milton Brabeck était reparti au Camino Real, les laissant avec un arsenal impressionnant. Dont l'Armélite, capable de pulvériser un crâne de rhinocéros à trois cents mètres. Aucun être humain ne pouvait résister à ses balles de 553 sortant du canon à la vitesse de 1 000 mètres-seconde. L'arme était posée sur le ciment à côté de Malko, une balle engagée dans le canon, la lunette artistement symbiotée par Chris Jones. La distance était telle que Malko aurait pu s'en passer. Mais Chris Jones ne voulait pas prendre de risques. Il s'était installé dans la cuisine pour surveiller le jardin et fumait en silence, des grenades aveuglantes à portée de la main. Très dissuasives en cas d'attaque surprise.

Milton devait revenir dès qu'il ferait jour et tourner dans San-Francisco en repassant tous les quarts-d'heure devant la villa.

Malko bâilla. Il avait à peine dormi mais ne se sentait pas fatigué. La tension nerveuse. Jamais encore dans sa carrière de barbouze il n'avait agi comme un tueur, guettant sa proie pour l'abattre froidement. Certes, il avait tué, mais le plus souvent en légitime défense ou dans le feu de l'action. Ici, c'était différent. Il essaya de penser à Enrico Chacon, de deviner ce qu'il faisait. Les tueurs avaient généralement le sommeil léger. Lui non plus ne dormait peut-être pas, cherchant comment se débarrasser de Malko. Ou pensant à la femme dont il était amoureux et qu'il avait tuée.

Un perroquet s'éveilla dans le jardin voisin avec une sorte de croassement. Puis un gros oiseau rouge qui ressemblait à un toucan passa tout près de Malko avec un froissement soyeux. Ses arrières étaient assurés par Chris Jones et il y avait peu de chance qu'Enrico imaginât sa présence à quelques mètres de lui. Se soulevant de quelques centimètres, il examina de nouveau la villa du Cubain.

Les stores étaient fermés, et il était impossible de savoir combien de personnes vivaient là. Plusieurs, d'après le nombre de voitures. Jusque-là, il n'y avait aucun signe de vie. Malko inspecta pour la dixième fois son arme. Il l'avait réglée sur le coup par coup. Vingt cartouches à tirer mais une seule suffirait. Chris Jones se glissa près de

lui.

— Rien de neuf ?

— Rien.

Peu à peu le soleil commençait à chauffer la terrasse de ciment nu, les dernières ombres de la nuit se dissipaient. Soudain, une explosion violente et lointaine fit sursauter Malko. Cela venait de l'est, loin devant lui. Il hasarda un œil et vit une haute colonne de fumée noire monter dans le ciel à environ deux kilomètres, près d'un enchevêtrement de pylônes électriques.

Une plaisanterie des subversives. Cela ne semblait pas troubler la léthargique Colonia San-Francisco, les stores de la villa d'Enrico Chacon étaient toujours aussi obstinément fermés. On l'aurait crue abandonnée. Ankylosé, Malko se tourna sur le côté. Cette attente était insupportable. L'acier de la carabine était brûlant maintenant. Il essuya la lunette avec une peau de chamois. Chris Jones était retourné dans la cuisine. Le silence n'était rompu que par les chants des oiseaux ou le bruit lointain d'une voiture.

Il y eut un mouvement léger dans le jardin, en contrebas, et Malko aussitôt risqua de nouveau un œil.

Ce n'était qu'un chat qui se faufilait sous les branchages. La végétation tropicale était si dense qu'on aurait pu y dissimuler un régiment. Malko reprit sa veille immobile et éprouvante. Il n'aurait pas cru affronter Enrico Chacon de cette façon.

La crispation dans son ventre ne se calmait pas. Il n'en pouvait plus de cet affût, il avait l'impression d'être à la chasse en Afrique, de guetter un grand félin qui pouvait aussi bien se laisser tomber sur lui du haut d'un arbre, comme cela était arrivé à un chasseur « blanc » de ses amis qui y avait laissé sa vie et ses illusions.

Il ne supportait plus cette inaction. Il rampa vers le coin le moins ensoleillé de la terrasse et, très lentement, se releva, la carabine rivée à l'épaule, l'œil collé à la lunette. Méthodiquement il se mit à balayer tout le jardin en contrebas, s'attardant au moindre détail insolite. Le soleil dans son dos facilitait sa tâche. La lunette suivit le mur du garage, puis cadra de la végétation. Soudain, quelque chose brilla près d'un bananier. Un éclair qui éblouit presque Malko.

Son instinct fut plus rapide que son cerveau. Il distingua, l'éblouissement passé, une masse plus sombre dans la verdure, coincée entre deux bananiers. Son index appuyait déjà doucement sur la détente de la grosse carabine. Le choc du recul n'avait pas fini de lui ébranler l'épaule qu'il réalisait tout juste qu'il venait de tirer sur quelqu'un d'embusqué dans le jardin. Ce qui l'avait ébloui était le reflet du soleil dans une lunette semblable à la sienne !

Pendant une fraction de seconde, il eut l'impression d'avoir tiré deux coups, car la détonation assourdissante s'était répercutée comme

s'il y avait eu un écho. Au même instant, la balustrade s'effrita tout près de sa tête dans une gerbe de poussière grise. Instinctivement, il se rejeta en arrière, plongeant à plat ventre sur le ciment. Les oreilles bourdonnantes, le cœur dans la gorge, il écouta.

Le silence était retombé sur la Colonia San-Francisco. Comme si rien ne s'était passé. Hallucinant. Pourtant, l'âcre odeur de la cordite lui piquait les narines. Il leva les yeux et vit le rebord largement égratigné, puis, en se retournant, la glace de la porte-fenêtre étoilée par un projectile. On avait tiré sur lui quelques fractions de secondes après son propre coup de feu. Les deux détonations s'étaient presque confondues !

La vision de la panthère bondissant de son arbre sur le chasseur lui vint à l'esprit.

— Vous êtes OK ?

La voix basse et anxieuse de Chris Jones le fit sursauter. Il se retourna, vit les traits tirés de son « baby sitter ».

— Je crois que Chacon est en bas ! fit Malko. Il m'a vu au moment où je le voyais. Nous avons tiré en même temps.

— Vous l'avez eu ?

— Je ne sais pas.

Le silence pesant ne voulait rien dire. Chacon pouvait être tapi, attendant une imprudence de son adversaire. Les pensées se bousculaient dans la tête de Malko. Comment le Cubain avait-il décelé le piège tendu, sa présence ici ? Le prêtre avait-il parlé ? Sinon, qui ? Le cerveau en ébullition, Malko repassait mentalement la liste de ceux qui auraient pu savoir.

Elle était courte.

Chris Jones examinait les dégâts de la glace et du mur.

— Il a un gros truc, dit-il, ça a fait un sacré trou, regardez le mur dans le living.

Malko se retourna et vit un énorme éclat de plâtre. Comme un petit obus. Une balle explosive. Soudain, il réalisa qu'un filet de sang coulait le long de son cou. Il passa la main dans sa nuque et ramena un minuscule bout de métal qui s'y était fiché superficiellement... Il le fit rouler entre ses doigts quelques secondes, pensant qu'il suffisait de quelques milligrammes d'acier pour arrêter une vie humaine.

Il ne pouvait pas rester éternellement ainsi. La culasse de la carabine était refermée, une nouvelle cartouche dans le canon. Malko se tourna vers l'Américain :

— Planquez-vous, Chris.

Mentalement, il se remémora l'emplacement du bananier. À quatre pattes, il se déplaça de trois mètres sur la droite, complètement invisible du jardin. Puis, toujours accroupi, il épaula la carabine en position de tir, le bras gauche passé dans la bretelle de cuir, afin de

bien immobiliser le canon. Lentement, il vida ses poumons puis, lorsqu'il se sentit parfaitement immobile, il se dressa brusquement, dépassant de la tête et des épaules, l'armée braquée sur l'endroit d'où était parti le coup de feu.

Pendant une fraction de seconde, il distingua la tache sombre entre les deux bananiers, la cadra dans la lunette et appuya sur la détente. Le recul lui secoua l'épaule et il replongea à l'abri de la balustrade de ciment. Cette fois, il n'y eut pas d'écho. Enrico Chacon, si c'était lui, n'avait pas riposté.

Mort ou hors d'état de tirer.

Chris Jones fila vers une chambre, resta absent quelques instants et revint sur la terrasse inondée de soleil maintenant.

— Il a l'air d'avoir eu son compte ! commença-t-il. On le voit bien de la fenêtre. Il est couché.

— Allons voir, dit Malko.

Impossible de rester plus longtemps. Les coups de feu avaient pu alerter quelqu'un. Ils repartirent par l'arrière de la maison, traversèrent le jardin, contournant la piscine et observèrent l'autre villa. Aucun signe de vie, malgré les coups de feu. Bizarre.

Malko se lança le premier dans la pente herbue et parvint en quelques mètres au niveau de la pelouse de l'autre villa. Il y avait une petite clôture à escalader qu'il franchit sous la protection du pistolet-mitrailleur de Chris Jones. Toujours sans rencontrer la moindre résistance. Cela lui fit un curieux effet de fouler la végétation du jardin. L'Armalite prête à tirer, il avançait entre les arbres. Depuis les coups de feu, il n'y avait plus un seul oiseau.

La maison de la Belle au bois dormant.

Soudain, il aperçut une tache sombre et s'arrêta, le cœur serré. Il avança encore un peu et pencha la tête, écartant la verdure. Il comprit pourquoi on n'avait pas répondu à son deuxième coup de feu. Enrico Chacon était allongé sur le dos, là où il était tombé, le visage tourné vers le ciel. Il paraissait faire la sieste à l'ombre, mais aucune vie ne faisait palpiter ses veines. Un trou sanglant lui coupait la gorge en deux, et une tache rouge s'élargissait sur sa chemise, là où le second projectile l'avait frappé. Le sang n'avait pas coulé sur son visage, se répandant directement sur le sol.

Il avait les bras en croix et une grosse carabine gisait dans l'herbe à côté de lui, là où sa main l'avait laissée échapper. La balle de Malko lui avait fait éclater la trachée artère et avait ensuite pulvérisé ses vertèbres cervicales. Le Cubain avait été foudroyé, renversé en arrière comme par un coup de poing géant. Il était vêtu d'une tenue kaki militaire et de bottes mexicaines. Dans sa ceinture était glissé un « 45 » automatique à crosse de nacre.

— Il est mort, dit Malko pour rompre le silence. Je l'ai tué.

— Pour être mort, il est très mort, renchérit Chris Jones. C'est marrant, il était beau mec, ce type.

Les traits détendus, Enrico Chacon ressemblait plus que jamais à un acteur de cinéma.

Malko regarda la villa. Les volets étaient toujours clos. Maintenant, il comprenait : Enrico Chacon savait qu'il venait et il avait monté sa planque comme Malko l'avait fait, éloignant ses complices pour faire croire à une maison abandonnée. Attendant que l'adversaire commette une imprudence en se mettant à découvert.

Ils avaient tiré en même temps, et il s'en était fallu d'une fraction de seconde. Ce qu'on appelait la chance ou la protection divine. Au choix. Chris Jones se pencha et arracha de la ceinture le colt à crosse de nacre.

— J'ai toujours eu envie d'un truc comme ça, dit-il. De toute façon, il n'en a plus besoin.

Malko laissa faire. Le gorille était un ami trop fidèle pour le contrarier sur une aussi petite chose. Une question l'obsédait. Qui avait prévenu Chacon ? Qui avait transformé Malko de chasseur en chassé ? Maintenant, il avait peur rétrospectivement. Enrico Chacon était un tueur professionnel. Il devait se sentir sûr de lui. S'il n'y avait pas eu cet instinct qui l'avait fait tirer un poil plus vite...

Tout à coup, un téléphone se mit à sonner, insolite et tout proche. Malko sursauta si fort que Chris Jones éclata de rire.

— Ne soyez pas nerveux, prince !

Malko regarda autour de lui. Un téléphone blanc était posé sur un meuble à côté de la piscine. Il s'approcha de l'appareil puis, pris d'une brusque inspiration, décrocha :

— Diga me !

Quelques secondes de silence, puis il entendit une voix d'homme demander avec une intonation hésitante :

— Enrico ?

— Si.

— Hit the road. Fast. Order from Donald. You're in jeopardy (49).

Glac. On avait raccroché. Malko en fit autant. Il avait l'impression qu'on venait de lui couper les jambes. La voix qu'il venait d'entendre, un peu aiguë, presque féminine, était sans conteste celle de Peter Reynolds, le cameraman gauchiste, l'homme qui l'avait aidé dans son enquête contre Chacon...

CHAPITRE XIX

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Chris Jones, intrigué par l'expression de Malko.

Ce dernier, accablé, repassait mentalement tout ce qui s'était produit depuis son arrivée à San Salvador. Les morceaux de puzzle se mettaient en place avec une clarté aveuglante. Quel imbécile il avait été ! Reynolds avait superbement joué. Ce ne pouvait être que lui qui avait prévenu Chacon du contact entre Malko et Elena Gravidia, la petite serveuse coupée en morceaux. C'est lui qui l'avait sorti des griffes des gauchistes à l'Université, après, sûrement, avoir monté le coup des photos avec la Guardia. Cela lui était facile, étant donné ses relations dans la presse locale.

Ensuite, il avait toujours été au courant de ce que faisait Malko. Ce qui avait permis à Enrico Chacon de garder une longueur d'avance. Le cameraman était responsable de la mort de Pilar, comme de celle de Rosa et peut-être même d'Abelardo Martinez. Maintenant sa courte absence dans la discothèque s'expliquait : il était allé téléphoner à Chacon.

Mais, une autre question se posait : Qui avait dit au caméraman que Malko était un agent de la CIA ?

— Je voudrais explorer cette maison, dit Malko.

Chris Jones ramassa la grosse carabine d'Enrico Chacon. Malko la lui prit des mains et l'examina. C'est sûrement l'arme avec laquelle Chacon avait tué Oscar Romero et Pilar. Il n'avait pas envie de la laisser là.

Ils se dirigèrent vers la villa, essayèrent plusieurs portes avant d'en trouver une qui ne soit pas fermée à clef, à côté du garage. Ils parcoururent rapidement les pièces. Il y avait des traces récentes d'habitation et, dans une chambre, une penderie ouverte, pleine de vêtements de femme. Ceux de Maria Luisa Salgado. Le réfrigérateur était plein de vivres, et il y avait des paquets de cigarettes et des boîtes de cigares partout.

Dans le living, le bar était bien garni, avec une bouteille de Gaston de Lagrange à peine entamée.

Malko poussa la porte d'une chambre et s'arrêta. Un costume de lin blanc était soigneusement disposé sur un serviteur muet. Une mitraillette MAC équipée d'un silencieux posée par terre. Malko ramassa l'arme, intrigué. C'était un pistolet-mitrailleur uniquement en usage dans les services spéciaux et distribué au compte-gouttes. Au moment où il allait poser une question à Chris Jones, un coup de sonnette fit sursauter les deux hommes. Quelqu'un à la porte d'entrée !

— Filons, dit Malko.

Emportant l'Ingram, ils sortirent en courant. Dommage qu'il n'ait pas eu le temps de tout fouiller. Enrico Chacon devait avoir des papiers quelque part. Ils filèrent à travers le jardin, franchirent la clôture, regagnant leur point de départ. La voix de Peter Reynolds résonnait encore dans les oreilles de Malko. « Foutez le camp ! Ordre de Donald. »

Qui était Donald ?

* *

*

Milton Brabeck apparut dans le virage, au moment où ils émergeaient dans l'avenue tranquille. Ils montèrent en voiture et s'éloignèrent dans San-Francisco, racontant à Milton ce qui venait de se passer.

— Vous avez eu du pot, une fois de plus, remarqua le gorille. Un jour, c'est vous qu'on ramassera avec un trou dans la tête.

Les deux carabines étaient à l'arrière de la voiture, enveloppées dans une toile. Tout s'était passé si vite que Malko avait l'impression d'avoir rêvé. Deux coups de feu, et Enrico Chacon avait fini d'exister. Lorsqu'ils stoppèrent au parking du Camino Real, il était à peine sept heures.

— Je vais dans ma chambre, dit Malko aux gorilles. Ne dites rien à personne.

Il avait besoin de réfléchir. En principe, sa mission s'était terminée au moment où il appuyait sur la détente de la carabine. La Central Intelligence Agency voulait Enrico Chacon mort. C'était fait. Pour David Wise, peu importait qui étaient ses complices. Malko n'était pas parti en croisade. Pourtant, quelque chose le chiffonnait : le surnom « Donald ». Cela ressemblait furieusement à des pseudos utilisés par les agents de la CIA.

Ce qui lui donnait une petite idée.

Il était neuf heures à Washington. Il plaça un appel pour David Wise. Cinq minutes plus tard, il l'avait en ligne.

— J'ai besoin d'un renseignement confidentiel, demanda Malko. Le nom de code utilisé par Walter Dallas.

— Je ne l'ai pas en tête, mais je peux vous rappeler, dit le directeur des Opérations. Rien de nouveau ?

— Pas pour le moment, dit Malko.

Personne ne devait savoir encore qu'Enrico Chacon était mort. Il s'étendit sur le lit, cherchant à reconstruire ce qui s'était passé. Il avait vraiment été aveugle !

Quand le téléphone sonna, une heure plus tard, il se précipita. Pour

tromper son anxiété, il avait pris une douche, s'était rasé et arrosé de Jacques Bogart. Puis avait demandé un petit déjeuner.

C'était bien Washington. David Wise.

— J'ai le renseignement que vous m'avez demandé, annonça-t-il. Le code de la personne en question est « Donald ».

Malko en resta sans voix. David Wise, surpris de ce silence, appela dans le récepteur :

— Vous êtes là ? Que se passe-t-il ?

— Rien, dit Malko, je vous rappellerai.

David Wise n'avait pas été trente ans dans le Renseignement sans avoir un certain feeling. Il sentit à des milliers de kilomètres de distance l'embarras de Malko et attaqua aussitôt :

— Vous pensez que cette personne peut avoir encore des liens avec Chacon ?

— Je ne le pense pas, dit Malko, j'en suis certain.

Ce fut au tour de David Wise de demeurer muet. Il dit ensuite d'une voix chargée de colère :

— C'est extrêmement grave si c'est exact. Cela signifierait qu'un « case officer » a délibérément menti à ses supérieurs et pris des initiatives qui pourraient gravement nuire à la Company. Depuis deux ans, j'ai donné des instructions formelles pour qu'il n'y ait plus aucun contact entre Chacon et les gens de la Maison. J'ai eu l'assurance qu'on m'avait écouté. Il semble que vous ayez découvert le contraire. Ce qui signifierait que le meurtre d'Oscar Romero pourrait éventuellement nous être attribué...

— Exact, dit Malko. Mais je n'ai pas encore de preuves formelles. J'en aurai si vous me communiquez un autre renseignement.

Il prit le pistolet-mitrailleur MAC et trouva le numéro de série sur la culasse.

— Je vais vous donner le numéro d'un pistolet-mitrailleur, annonça-t-il. J'ai de fortes raisons de penser qu'il a été acheté par la Company. Rappelez-moi dès que vous pourrez me dire à qui il a été attribué et à quelle date.

La communication était mauvaise avec les États-Unis, à cause d'un gros orage sur la Floride. Malko fut obligé de répéter trois fois chaque chiffre du numéro de série.

Il raccrocha au moment où son petit déjeuner arrivait enfin. Vingt minutes plus tard, le téléphone sonna de nouveau. Langley. On lui passa la Technical Division. L'arme en possession de Malko, le pistolet-mitrailleur MAC avait été attribué au Chef de Station Walter Dallas, sur sa demande, le 6 février 1980. Acheminé par la valise diplomatique.

Malko remercia et raccrocha. Cette fois, tous les morceaux du puzzle étaient en place. Il se sentait étrangement calme. Sa décision

était prise, mais il lui fallait le temps de s'y habituer. Dans quelques heures, La Prensa annoncerait la mort d'Enrico Chacon. Il ne lui restait pas beaucoup de temps. Avant tout, il avait une visite à faire.

* *

*

Une minuscule religieuse toute noire tenait fermement le battant de la porte entrebâillée, se défendant en mauvais anglais :

— Non, le père Cesar Juarez n'est pas à l'archevêché ! affirma-t-elle, pour la dixième fois, il est parti en province.

— Quand reviendra-t-il ?

— Je ne sais pas.

— Où peut-on le joindre ?

— C'est impossible, le père voyage beaucoup. Téléphonnez. On vous tiendra au courant.

D'une ultime poussée, la religieuse referma le battant, laissant Malko à la porte, perplexe. Pourquoi Cesar Juarez le fuyait-il ? Il ne pouvait pas savoir que Chacon était mort et d'ailleurs, c'eût été plutôt une raison de recevoir Malko. Ce dernier redescendit vers le boulevard de Los-Heroes. Il était stoppé à un feu rouge lorsqu'un gosse vint brandir près de sa glace l'édition de La Prensa. Un gros titre annonçait, sur six colonnes :

« Un padre ultimato dentro su iglesia ! »

Malko acheta le journal, s'arrêta et lut l'article. Le père Batista avait été abattu la veille au soir par un inconnu qui avait prétendu se confesser. Il s'était enfui, profitant de la panique, abandonnant sur place un gant blanc, symbole de la Main Blanche, l'organisation terroriste d'extrême-droite. On était surpris, car le père Batista n'avait jamais reçu de menaces.

Malko replia le journal et se remit en route, ivre de rage. Direction : le centre-ville. Ainsi, l'homme qui l'avait aidé à retrouver Chacon avait déjà payé ! Évidemment, Cesar Juarez ne pouvait que soupçonner Malko d'avoir été imprudent. Il lui fallut plus de vingt minutes pour atteindre la hideuse Plaza de la Libertad. L'église des Martyrs était toujours aussi triste. Malko pénétra dans la nef et se dirigea vers un petit groupe, des prêtres et des civils. Au milieu, il aperçut la silhouette fluette de Cesar Juarez.

Celui-ci ne vit pas arriver Malko et, quand il se retourna, se trouva nez à nez avec lui. En dépit de sa dignité ecclésiastique, il recula comme s'il se trouvait en présence du diable. Malko, ne perdant pas de temps en explications vaseuses, le prit par le bras et l'attira à l'écart. Cesar Juarez dit sèchement :

— Que venez-vous faire ici ?

— Enrico Chacon est mort, dit Malko, je vous cherchais pour vous le dire.

Cesar Juarez ouvrit et referma la bouche comme un poisson. Visiblement incrédule et stupéfait.

— Je le croirai quand je verrai son cadavre, dit-il.

— Alors, venez avec moi ou envoyez quelqu'un à l'adresse que je vais vous donner, dit Malko. Je l'ai abattu moi-même, il y a trois heures, grâce aux renseignements communiqués par le père Batista. Le cadavre doit encore se trouver là-bas.

Il relata rapidement au jésuite les circonstances de l'affrontement. Ce dernier sembla ébranlé. Il se tourna vers un prêtre et murmura quelque chose à son oreille. L'autre fila aussitôt comme une fusée. Malko regarda le cercueil du père Batista posé sur des tréteaux, à quelques mètres d'eux. Tout devenait de plus en plus clair.

— Mon père, dit-il, je vais vous poser une question et j'aimerais que vous y répondiez avec sincérité. Depuis quand savez-vous que le chef de station de la CIA continuait à protéger Enrico Chacon ?

Cesar Juarez fixa Malko de son regard doux et lointain.

— C'est une question très délicate que vous me posez, finit-il par dire d'une voix embarrassée. Très, très délicate. Il est toujours ennuyeux de mettre les gens en cause sans qu'ils puissent se défendre... Bien sûr, nous avons eu des soupçons... Mais enfin...

— C'est la raison pour laquelle vous avez refusé de m'aider ?

— En quelque sorte, oui, admit dans un souffle le jésuite. J'avoue que, lors de votre première visite, j'ai eu beaucoup de mal à croire ce que vous me disiez... que la CIA était décidée à éliminer Chacon. Cela allait dans le sens opposé à toutes les informations que nous avions, sur place. Entre autres sur le meurtre de monseigneur Romero.

— Vous voulez dire que la Company...

— Oh, je ne veux pas dire cela, corrigea vivement le jésuite. Mais nous avons des informateurs très bien placés. Nous sommes persuadés que le meurtre d'Oscar Romero a été décidé en accord avec la personne que vous avez nommée. Maintenant, j'ignore si elle agissait de son propre chef ou... si...

— Je comprends, dit Malko, glacé.

La CIA l'avait-elle envoyé à San Salvador pour se débarrasser d'un témoin gênant ? Ou bien Walter Dallas avait-il péché par excès de zèle comme cela arrive dans toutes les Centrales du monde ? difficile à savoir, car ce genre d'instructions ne laisse pas de traces écrites...

Le jésuite observait Malko avec perplexité.

— Maintenant, je vous crois, dit-il, mais les apparences étaient contre vous. Lorsque vous êtes venu me trouver, j'ai eu l'impression que vous cherchiez seulement à repérer tous ceux qui pourraient représenter un danger pour Enrico Chacon et ensuite les éliminer. La

suite des événements m'a, hélas, donné raison dans plusieurs cas. Jusqu'à ce pauvre père Batista assassiné après vous avoir vu.

— Moi aussi, j'ai été trahi, dit amèrement Malko. Chacon a failli me tuer ce matin. Il m'attendait.

— Qui l'avait prévenu ?

— Je ne peux pas encore vous le dire. Mais je suis aussi certain que vous que Mr. Dallas avait gardé des liens très étroits avec Chacon. À propos, connaissez-vous un certain Peter Reynolds, un caméraman ?

Cesar Juarez eut un sourire onctueux et ironique.

— Bien sûr, c'est un agent provocateur ! Il travaille pour la CIA depuis longtemps. Il a essayé d'infiltrer les mouvements gauchistes.

Malko tombait des nues. Tout le monde était au courant sauf lui.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas l'avoir mis hors de circuit ?

— Ce n'est pas notre rôle, avoua le jésuite. Et puis, je crois que les gauchistes s'en servaient pour faire parvenir de fausses informations aux Américains. C'est de bonne guerre. Il y en a plusieurs comme lui.

— Et la Guardia ?

— Le colonel Casanova travaille la main dans la main avec Mr. Dallas, dit simplement le jésuite. Depuis toujours.

Malko bouillait d'impatience.

— Très bien, dit-il. J'ai certaines mesures à prendre. Je vous recontacterai à l'archevêché.

* *

*

Il y avait toujours autant de banderoles et d'inscriptions sur la façade de la Faculté de Droit de l'Université. Des étudiants traînaient dans tous les coins. Malko gagna le petit bureau où Rosa l'avait reçu. La première personne qu'il y vit fut le grand barbu qui devait être un de ses exécuteurs quelques jours plus tôt. Il avait troqué son fusil pour une machine à ronéotyper qui vomissait des tracts à un rythme hallucinant. Au regard dépourvu d'aménité qu'il jeta à Malko, celui-ci vit immédiatement qu'il l'avait reconnu.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

— Vous parler, dit Malko. D'une chose importante.

De mauvaise grâce, l'autre abandonna sa machine et entraîna Malko jusqu'à un patio aux murs couverts de photos d'atrocités et de tracts. Ils s'arrêtèrent sur un document représentant le corps massacré de Rosa dans le fossé où Malko l'avait vue. Ce dernier se tourna vers le géant barbu et demanda d'une voix calme :

— Vous avez envie de venger Rosa ?

— Bien sûr, affirma l'autre. Pourquoi ?

— Je sais qui a provoqué sa mort.

— Nous aussi. Chacon.

— Oui, dit Malko, mais quelqu'un a transmis à Chacon une information qui condamnait Rosa. Peter Reynolds.

— Reynolds, le cameraman ?

— Oui, confirma Malko. C'est un agent de Chacon.

— De Chacon ! répéta le barbu. On se doutait déjà qu'il travaillait avec les « yanquis »... Vous en êtes certain ?

— Absolument, dit Malko.

Il entreprit de raconter au barbu tout ce qu'il savait sur les liens de Peter Reynolds avec la CIA et Enrico Chacon. Il n'y avait plus personne à préserver, ni à sauver. Quelqu'un devait payer pour ces morts. Malko conclut :

— J'ai tué Enrico Chacon. Je vais quitter le pays. Je ne voulais pas que Peter Reynolds continue impunément à vous abuser.

Le barbu opina gravement, avec une certaine froideur.

— Muchas gracias. Je vais convoquer une réunion de la « coordination » immédiatement. Pour examiner les décisions à prendre. Rosa était une authentique révolutionnaire. Nous avons donné son nom à un amphi de la Faculté des Sciences.

Il accompagna jusqu'au parking un Malko soulagé. Tout se passait comme prévu, mais le plus dur restait à faire. Il retourna à l'hôtel et donna un coup de téléphone.

* *

*

La Seiko-Quartz de Malko indiquait une heure moins le quart. Il avait dépassé la villa qu'il surveillait d'une cinquantaine de mètres et avait fait demi-tour pour se garer presque au fond de la voie en impasse, prêt à repartir. Celui qu'il attendait ne devrait plus tarder. Il avait laissé le moteur de sa voiture en route pour profiter de la climatisation, mais le soleil tapait si fort qu'il mourait de chaleur. De cette allée donnant dans le haut du Paseo General-Escalon, la vue était sublime. Une carrière s'ouvrait tout à côté du centre, cernée de bidonvilles, mais les pans du volcan avec leur végétation tropicale avaient une certaine allure. Ici, dans la Colonia Lomas-Verdes, il n'y avait que de belles villas, et pas une seule boutique.

La Chevrolet grise avec les plaques CD tourna lentement le coin de l'Avenida Masferrer roulant lentement vers lui. Elle se trouvait encore à trente mètres. À cause du soleil son conducteur ne pouvait voir Malko. Ce dernier sortit de sa voiture et s'arrêta derrière un gros manguier sauvage.

La Chevrolet s'arrêta dans le drive-way, face à Malko, et la portière s'ouvrit. Walter Dallas portait son habituelle chemise à manches

courtes et un pantalon bleu. Ses yeux étaient cachés derrière des lunettes noires. Ses cheveux blonds luisaient dans le soleil. Malko leva le canon de la carabine et l'appuya au tronc du manguier. Son cœur ne battait même pas vite. Il se sentait froid comme un automate. Comme s'il avait répété cette scène cent fois. Mais il fallait que Walter Dallas sache pourquoi il mourait. D'une voix forte, il cria, au moment où l'Américain allait rentrer chez lui.

— Walter !

Walter Dallas s'arrêta et se retourna. Malko lui avait téléphoné une heure plus tôt à l'ambassade, lui demandant de le retrouver chez lui à l'heure du déjeuner. Il avait accepté tout de suite.

La détonation de la Marlin claqua comme un coup de tonnerre, secouant le calme létargique du quartier, assourdissant Malko. Walter Dallas sembla frappé par un poing invisible. Il fut rejeté en arrière contre le mur, tournoya et s'effondra sur le capot de sa voiture. Malko baissa son arme et la posa à côté de lui. Pas besoin d'aller voir. La balle explosive avait frappé l'Américain en pleine poitrine.

Malko tira un mouchoir de sa poche, essuya soigneusement la crosse et le canon de la carabine avant de la poser contre l'arbre. Puis il courut à sa voiture et démarra aussitôt. Il s'engageait dans l'Avenida Masferrer quand une bonne, attirée par le coup de feu sorti de la villa de l'Américain, vit le cadavre et poussa un hurlement strident.

* *

*

La voix de la standardiste, déformée par le haut-parleur, résonna dans tout l'hôtel :

— On demande le señor Malko Linge au téléphone.

Malko quitta le restaurant et alla prendre la communication dans une des cabines du fond du hall. C'était Hobart Cody, l'ambassadeur des États-Unis.

— On vient d'assassiner Walter Dallas, annonça-t-il d'une voix bouleversée. Au moment où il rentrait chez lui.

— C'est affreux ! dit Malko. On sait qui ?

— Les subversivos sûrement, fit le diplomate. Il avait été menacé à plusieurs reprises par le FAPU. Les salauds ! Il vaudrait mieux que vous repreniez le premier avion pour Washington... Nous allons mettre en sommeil la station. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose...

— Cela me paraît une excellente idée, affirma Malko. Je vais voir ce que je peux trouver comme avion dès demain matin.

— Merci, fit l'ambassadeur, je suis bouleversé par ce drame. Ces gens sont vraiment des animaux. Walter était un garçon fantastique,

un bourreau de travail...

— Je suis désolé, dit Malko, nous avons eu en effet de très bons rapports.

* *

*

Peter Reynolds était en train d'écouter des cassettes, son casque sur les oreilles. Il avait laissé la clef sur la serrure, attendant une petite serveuse qui avait juré de venir passer la nuit avec lui.

La porte s'ouvrit. Le cameraman leva les yeux et vit trois Salvadoriens inconnus de lui. Armés de fusils de chasse à canon scié et d'un « pump-gun ». Arrachant les écouteurs de ses oreilles, il se dressa sur le lit, blême, les mains en avant.

— Eh ! Compañeros, fit-il, ne déconnez pas !

Celui qui avait le pump-gun s'avança, l'arme coincée contre sa hanche, et dit d'une voix calme :

— On ne déconne pas, maricón, on vient régler nos comptes.

Peter Reynolds poussa un hurlement et recula jusqu'au mur. Les deux autres interdisaient toute possibilité de fuir. La première décharge le toucha en plein dans le ventre, au moment où il essayait de grimper le long du mur. Son sang jaillit de ses intestins déchirés, et deux autres décharges achevèrent de le déchiquter. Il retomba sur le lit dans une pluie de sang, déjà agonisant, tandis que ses trois agresseurs refermaient la porte. Ils redescendirent sans se presser par l'escalier de service donnant sur le jardin.

* *

*

Une queue de trente personnes attendait pour se faire enregistrer sur le vol de la TACA, à destination de Belize et Miami. De là, Malko gagnerait New York, où sa place était déjà réservée sur le 747 d'Air France pour Paris. Il avait hâte d'atteindre cette oasis de luxe et de confort qui lui ferait traverser l'Atlantique à mille à l'heure. Ensuite il s'accorderait quelques jours de vacances à Paris, avant de regagner l'Autriche. Malko et ses deux « baby sitters » eurent enfin leurs cartes d'embarquement et montèrent dans la salle d'attente déguster un infâme breakfast. Les premières éditions de La Prensa venaient d'arriver. Malko en acheta une.

La photo de Walter Dallas s'étalait en première page, ce qui était rare pour les victimes de la guerre civile. Mais on ne tuait pas tous les jours le chef de station de la CIA. Il y avait une seconde photo plus petite, représentant l'arme du crime là où Malko l'avait posée. Il

parcourut l'article. Les subversivos avaient frappé de nouveau. Abattant un conseiller politique de l'ambassade US. Le crime n'était pas encore revendiqué. Cependant, l'examen de l'arme permettait de dire que c'était probablement celle qui avait servi à abattre quelques mois plus tôt l'archevêque de Salvador, Oscar Romero.

Ainsi, le meurtre attribué à tort à la Derecha Recalcitrante aurait été l'œuvre des subversivos.

Malko replia le journal, ivre de rage. Même mort Enrico Chacon se moquait de lui ! La mort de Walter Dallas allait servir de prétexte à la Junta Revolucionaria de Sovernio pour renforcer la lutte contre la gauche. Il parcourut toute La Prensa : pas un mot sur la mort d'Enrico Chacon. Cela vérifiait une information que Cesar Juarez, le jésuite, lui avait communiquée la veille au soir : des complices de Chacon étaient revenus dans sa villa et avaient fait disparaître son cadavre. Personne ne saurait jamais avec certitude si le tueur cubain était mort. Heureusement que l'envoyé du jésuite avait vu la dépouille.

On appelait le vol. Malko se leva. Il avait du travail : écrire le rapport « eyes only » destiné à quelques très hauts responsables de la CIA, expliquant pourquoi il avait été amené à abattre le chef de station de la Company à San Salvador. David Wise était déjà au courant.

Il n'éprouvait aucun regret. Walter Dallas avait joué son jeu. On ne saurait jamais s'il avait obéi à des ordres ou non. Mais il avait payé pour la mort de Pilar, de Rosa et des autres. Malko se dirigea vers la porte d'embarquement, suivi de Chris Jones et de Milton. Eux ignoraient qu'il avait abattu Walter Dallas. C'était un secret trop lourd à porter. Si Dallas avait vraiment obéi à des ordres de la Company, ses amis risquaient de lui faire payer cher un jour, ce qu'il avait fait.

Achevé d'imprimer sur les presses de
BUSSIÈRE
GROUPE CPI
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en juillet 2001
Mise en pages : Bussière
ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS
14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57
— N° d'imp. : 80965. —
Dépôt légal : mai 2001.
Imprimé en France

-
- 1 : Tueur.
 - 2 : Votre nom ?
 - 3 : Votre travail ? – Je travaille au Camino Real.
 - 4 : Bloque Popular Revolucionario.
 - 5 : Chien rouge..
 - 6 : Ayez pitié.
 - 7 : Extrême droite.
 - 8 : Viande grillée.
 - 9 : Équivalence en francs : Environ 2000.
 - 10 : Grandes propriétés terriennes.
 - 11 : Eh le fou.
 - 12 : Type d'enquête exécutée par les services Spéciaux d'un pays.
 - 13 : Voir SAS : Piège à Budapest.
 - 14 : Voir SAS : Carnage à Abu Dhabi.
 - 15 : Il doit mourir.
 - 16 : Les guerriers blancs, également appelés La Mano Blanca.
 - 17 : Mouvement d'extrême gauche.
 - 18 : Chief of Station.
 - 19 : Soupe de poisson.
 - 20 : Cocktail de tequila, citron vert, glace pilée et sucre.
 - 21 : Attends.
 - 22 : Tu n'es pas pédé ?
 - 23 : Je sais où elle vit. Si vous voulez, je vous y emmène. Je n'aime pas le bus. Trop chaud.
 - 24 : Je suis de Belize mais j'habite à Colonia La-Fosa. Mon nom est Linda.
 - 25 : Technical Division.
 - 26 : Mouvement de gauche.
 - 27 : Tueurs.
 - 28 : Assassinée par des inconnus. On ignore le mobile.
 - 29 : Le Hibou.
 - 30 : J'abandonne.
 - 31 : Mouvement de gauche.
 - 32 : Fermez votre gueule.
 - 33 : À la victoire.
 - 34 : De quatre-vingt-cinq francs à cent francs.
 - 35 : Tracts.
 - 36 : Maintenant, baise-moi.
 - 37 : Pédé.
 - 38 : Demain matin, d'accord ?
 - 39 : Gilet pare-balles.
 - 40 : Écoles très chères où l'on envoie les jeunes filles pour parfaire leur éducation.
 - 41 : Hasch.
 - 42 : Connard.
 - 43 : Suce !
 - 44 : Petite chatte de lit.
 - 45 : Ivrognes.
 - 46 : Vous vous moquez de moi !
 - 47 : ... Mais vous êtes un homme courageux.
 - 48 : Il est trop tard pour travailler, allons danser, allons boire.
 - 49 : Foutez le camp, vite. Ordre de Donald. Vous êtes en danger.